

Hugh Corbett 3
Un espion à la
chancellerie

Doherty, Paul Charles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Paul C. Doherty
Un espion à
la chancellerie



10
18

grands détectives

UN ESPION
A LA CHANCELLERIE

PAUL.C DOHERTY

Traduit de l'anglais
par Anne Bruneau et Christiane poussier

Editions 10-18

Collection « Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

ISBN : 2-264-02444-5

Sommaire

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE PREMIER

Le navire n'avait rien à craindre du vent du nord déchaîné qui cinglait ses flancs et soulevait la houle. Son capitaine, John Ewell, bourgeois de Southampton et marin expérimenté, connaissait bien les parages et percevait instinctivement l'humeur de la tempête. Son vaisseau était un bâtiment robuste, pourvu de plates-formes de combat à la poupe et à la proue pour protéger les archers dans la bataille, d'un mât élevé mais solide, et d'une hune placée bien au-dessus de la voile gonflée, juste au-dessous de l'étendard anglais – la croix de Saint-Georges, rouge sur fond blanc. Ewell avait toute confiance en son voilier au fort tirant d'eau et en son équipage aguerri ; ce n'était pas eux qui l'inquiétaient. Il arpentait le pont, scrutant l'horizon de ses yeux aussi bleus que les glaciers et s'assurant de temps à autre par de rapides coups d'oeil que ses vigies, elles aussi, étaient sur le qui-vive et ne cessaient de surveiller les flots battus par le vent pour voir s'ils n'étaient pas poursuivis.

Ewell se félicitait. Il avait réussi, il avait pu entrer et sortir subrepticement du port gascon sans rencontrer d'obstacle. Un séjour court, certes, mais suffisant pour prendre possession des petits rouleaux de parchemin scellés dans le sac de cuir qu'il tenait à présent sous clef, dans le coffre cerclé de fer de son étroite cabine. Édouard d'Angleterre{1} le récompenserait royalement pour ce butin : de l'or, des privilèges, peut-être le titre de chevalier. Malgré le vent glacial, cette idée lui réchauffa le coeur, et il lui tarda de rejoindre les eaux plus calmes de la Manche où son bâtiment, le *Saint Christopher*, trouverait refuge.

Il était fou de joie en pensant à sa prouesse. Ces damnés Français pouvaient bien avoir envahi le duché anglais de Guyenne, s'être emparés de ses cités, places fortes et châteaux, et avoir mis fin au

commerce du vin entre l'Angleterre et Bordeaux, la roue tournerait bientôt. Philippe IV de France{2} s'agenouillerait dans la poussière et demanderait pardon à Édouard d'Angleterre. Ewell s'arrêta, le regard perdu dans le vague : peut-être assisterait-il à cela, lui, le capitaine d'Édouard, le bourgeois de Southampton, le chevalier à qui le roi reconnaissant aurait octroyé terres et titres. Mais soudain sa rêverie fut brutalement interrompue par le cri de la vigie postée en haut du mât.

— Une voile ! Une voile au sud-est ! Un cogghe, non, deux cogghes !

Ewell se ressaisit et courut vers le bastingage, mais ne put rien apercevoir à cause des rafales de pluie.

— Où cela ? Où cela ? cria-t-il.

— Au sud-est, deux cogghes, bien armés !

— Quels pavillons arborent-ils ? hurla-t-il, la gorge douloureuse à force de s'égosiller contre le vent.

— Aucun. Mais deux étendards au mât ! lui répondit-on.

Ewell espéra que c'étaient des Anglais. « Oh ! Seigneur ! Faites que ce soient des Anglais ! » Il n'était plus temps, à présent, de penser à des terres ou à des titres, mais plutôt à son épouse au visage avenant, à ses filles adolescentes et à son navire bien-aimé qui souffrait dans la tempête. En son for intérieur, pourtant, il savait que c'étaient des vaisseaux français, lancés à sa poursuite comme des lévriers courant sus à un lièvre débusqué. Pouvant à peine le croire, il regarda autour de lui : on avait déployé le moindre pouce carré de voile pour capter le vent, deux marins à la poupe manoeuvraient l'énorme gouvernail, les autres étaient soit en bas, soit dans le gréement, attendant ses directives. En se retournant, il vit le visage blême et tendu de son maître d'équipage et cambusier, Stephen Appleby. Il réprima la panique qui lui étreignait le coeur et le ventre et s'efforça de faire bonne figure.

— Secoue les hommes, Stephen, lui dit-il posément. Distribue casques, salades{3}, capes, arbalètes et trousses de carreaux.

Stephen fit une petite grimace et acquiesça d'un signe de tête. Puis il descendit, ses ordres s'entendant à peine dans le rugissement du vent.

Au bout d'un moment les marins apparurent sur le pont, la démarche hésitante, les traits tirés et harassés, le visage livide. Ils revêtirent leurs broignes et mirent casques et protège-poignets en essayant désespérément de préserver les cordes de leur arbalète de la pluie battante. Au commandement d'Ewell, ils rejoignirent leurs postes, soit sur les plates-formes de combat, soit dans les agrès qui couraient comme des serpents le long du grand mât central.

Ewell lança d'autres ordres et deux mousses apportèrent du sable

et du sel qu'ils répandirent sur le pont glissant tandis qu'un autre s'efforçait d'allumer, sous le mât, un petit brasero couvert, brûlant au charbon de bois. Ewell revint vers le bord et, l'espoir au coeur, scruta l'horizon malgré la pluie. Tout d'abord, il ne vit rien, mais, soudain, en concentrant son attention, il aperçut des masses sombres. Les Français étaient sur eux. Il jura en tentant de dissimuler sa panique. Peut-être pourrait-il les distancer. Mais c'était le petit matin et une longue journée les séparait du retour de l'obscurité. Le capitaine anglais savait, tout au fond de lui-même, que son vaisseau ne leur échapperait pas. Il ne se faisait aucune illusion sur les Français. Ceux-ci n'aimaient guère les marins anglais, et les règles de la chevalerie ne s'appliquaient pas aux batailles en mer.

Le temps ne se leva pas et, vers midi, les Français avaient gagné du terrain. C'étaient deux cogghes aux dimensions imposantes, des navires marchands reconvertis en bâtiments de guerre ; leurs grandes voiles leur avaient fourni la vitesse nécessaire et assez de temps pour se séparer de façon à prendre le vaisseau anglais en tenaille. Ewell vit les oriflammes bleues à fleurs de lys argentées surmontant le fanion plus sinistre qui indiquait l'intention des Français de ne pas faire de quartier. Les archers grouillaient sur les énormes poupes, les ponts étincelaient d'armures pressées les unes contre les autres, et Ewell vit le fin panache de fumée noire qui trahissait la présence de catapultes. Désespéré, il regarda autour de lui ; il ne pouvait pratiquement rien faire ; se rendre était hors de question, on faisait rarement des prisonniers en mer. Il respira profondément, adressa une prière à sainte Anne et mit son haubert taché de rouille et son casque d'acier cabossé. Les Français refermèrent la tenaille, leurs catapultes envoyant dans les mornes nuées grises de gigantesques boules rougeoyantes de poix embrasée. La première manqua sa cible, mais les Français rajustèrent leur tir rapidement et une grêle de feu s'abattit sur le *Saint Christopher*.

La poix s'attacha à la voile, au gréement et au bois, et bientôt jaillit une langue de feu qui grandit et se propagea. L'équipage s'efforça frénétiquement d'étouffer le feu avec le sable et l'eau, mais en vain. D'autres projectiles, énormes masses noires enflammées, touchèrent la voile, la transformant en un rideau de feu, tandis que les vigies, prises au piège dans le gréement, se transformaient en torches humaines qui tombaient sur le pont en hurlant. Ewell ordonna à ses archers de tirer et se retourna juste à temps pour voir un des vaisseaux français aborder le *Saint Christopher* avec fracas et des flots de soldats envahir le pont. Les arbalétriers anglais abattirent bien quelques ennemis qui pirouettèrent sur eux-mêmes en criant lorsque les redoutables carreaux coniques leur déchirèrent gorge et poitrine, mais les Français étaient décidément trop nombreux. Le second navire

aborda, lui aussi, et déversa ses troupes.

Ewell fit demi-tour, fonçant vers sa cabine pour soustraire aux ennemis le sac en cuir, scellé à la cire, mais une flèche l'atteignit en pleine gorge, et il s'écroula sur le pont. Il pensa pouvoir bouger encore un peu, mais le sang lui emplit la bouche ; il revit alors le visage flou de son épouse et de son aînée, puis sombra dans les ténèbres. Moins d'une heure après, le *Saint Christopher* était en flammes de la proue à la poupe. Les vaisseaux français s'étaient écartés et leurs équipages regardaient le beaupré s'enfoncer dans les vagues avec son sinistre fardeau, le corps du maître d'équipage encore agité de soubresauts. Stephen Appleby périt de mort lente. Malgré le noeud coulant qui l'étranglait, il eut le temps, dans son agonie, de se demander à nouveau comment les Français avaient bien pu identifier et retrouver leur navire.

Dans une gargote de la rue Barbette, à Paris, Nicholas Poer se penchait sur son écuelle et, portant à la bouche la cuillère en corne qui ne le quittait jamais, avalait bruyamment un ragoût de poireaux, d'oignons et de mauvaise viande. Il contemplait la pièce sordide et examinait à la dérobée les autres clients assis sur des tonneaux renversés ou des tabourets boiteux. D'épaisses chandelles puant le suif éclairaient à peine la salle. Poer se sentait mal à l'aise. Il entendit soudain un rat gratter la paille crasseuse qui couvrait le sol en terre battue et se remit à manger, perplexe devant le contenu de son écuelle. Il souleva sa chope d'étain bosselée et finit sa bière, l'âpre breuvage irritant ses aphtes. Il se sentait gagné par la panique et tremblait presque, mais s'efforçait de n'en rien laisser paraître, cherchant le réconfort du long poignard que sa main serrait sous sa cape.

Né de parents gascons, Poer parlait couramment français et connaissait bien Paris. Il avait toute confiance dans son déguisement ; nul ne pouvait soupçonner que cet individu mal rasé, aux cheveux gras et aux vêtements élimés, était, en fait, un clerc expérimenté de l'Échiquier et un agent chevronné d'Édouard I^{er} d'Angleterre que l'on avait envoyé à Paris pour recueillir des renseignements et les faire parvenir à Londres. Poer avait facilement trouvé ses marques dans la cité, passant habilement des bas-fonds de la rive gauche de la Seine à la splendeur négligée de la Maison royale du Louvre. Ce qu'il avait découvert l'avait comblé de joie, ces derniers temps. Le roi de France, avec ses frères Charles et Louis, caressait un autre projet dirigé contre Édouard d'Angleterre. Quelque chose à couper le souffle, un Grand Dessein, lui avait assuré un serviteur de la Cour pris de boisson. Poer pensait qu'il lui fallait absolument en savoir plus, mais dernièrement il s'était mis à avoir peur.

Il était certain d'être surveillé et filé lorsqu'il parcourait ruelles et

venelles de Paris. Ce matin-là, il s'était attardé sur le grand parvis de Notre-Dame à regarder un saltimbanque cracher le feu, ses fils jonglant avec des balles multicolores, et il avait soudain ressenti cette impression d'effroi qui l'avait déjà assailli quelques jours auparavant. Pris en filature, il avait eu beau examiner attentivement les alentours, il n'avait pas réussi à surprendre le regard malveillant de celui qui l'épiait. Et ce soir, en regagnant son logis – une soupente chez un mercier –, il avait senti croître son inquiétude. Il y avait eu ce bruit feutré de cuir glissant sur les pavés humides, ces ombres cachées sous les porches, le clip-clop étouffé d'un destrier bien dressé... mais lorsqu'il s'était retourné pour en avoir le coeur net, il n'avait rien vu.

Son repas achevé, il parcourut lentement du regard la salle infecte de la taverne. Il y avait cherché refuge dans l'espoir que ses poursuivants se montreraient, mais il n'en avait rien été. Seul un vieux cul-de-jatte était entré en se traînant, les planchettes de bois fixées à ses mains et à ses moignons frappant le sol comme autant de coups de tambour. Poer regarda le mendiant lécher son écuelle comme un chien et sortir en raclant le sol au moment où lui-même se levait et s'emmitouflait dans sa cape. À son tour, Poer quitta discrètement la taverne et, s'enfonçant dans le froid glacial, entreprit de descendre l'étroite ruelle. Les hautes maisons en torchis se dressaient au-dessus de lui, chaque étage formant saillie, ce qui donnait aux toits contigus un air de conspirateurs semblant barrer la route aux cieux gelés.

Poer leva les yeux ; les vantaux des portes et des fenêtres étaient hermétiquement clos ; on n'entendait rien, si ce n'est les gémissements du vent qui balayait la brume et faisait battre, avec une joie mauvaise, quelque contrevent mal fermé. Il dégaina son poignard et marcha au milieu de la venelle en s'écartant des tas d'immondices amoncelés devant chaque maison et en évitant les eaux usées et puantes qui dévalaient la rue. Il vit soudain une ombre bouger sous un porche ; un bras livide et squelettique apparut tandis que s'élevait la plainte geignarde d'un mendiant.

— Ah ! Monsieur, *ayez pitié ! ayez pitié*^{4} !

Poer brandit son long poignard redoutable, l'homme disparut et sa voix s'éteignit.

Il poursuivit prudemment son chemin. Quelque chose n'allait pas, quelque chose qui venait de se passer, mais il ne pouvait pas dire exactement quoi. Il était trop fatigué, trop angoissé. Il ne voulait pas être arrêté comme espion, traîné sur une claie jusqu'au gibet de Montfaucon et attaché, nu, sur une roue tournoyante pendant que des bourreaux en cagoule rouge lui briseraient minutieusement chaque membre avec d'horribles barres de fer dentelées. Il frissonna et déboucha de la ruelle, le poignard en avant. Il se sentait mieux maintenant. Il se trouvait, en effet, au croisement où les autorités

municipales faisaient allumer de grands braseros et mettre une énorme chandelle de suif dans une niche, devant la statue du saint patron du quartier. Poer tira quelque réconfort de cette lueur et de cette chaleur, qui, bien que faibles, éloignaient les nappes de brume glaciale.

Il pivota soudain sur sa gauche en entendant des claquements de bois sur la pierre, mais ce n'était que le cul-de-jatte de la taverne qui émergeait du brouillard et se dirigeait vers lui en geignant et en se traînant sur les pavés. L'agent d'Édouard voulut s'en éloigner et traverser la place, mais les claquements s'accéléchèrent et Poer comprit soudain ce qui n'allait pas : le mendiant était sorti quelques secondes avant lui et avait déjà atteint le bout de la ruelle ! Poer eut un moment d'hésitation et se retourna, mais c'était trop tard. Le vieil homme s'était jeté sur lui et lui avait emprisonné les jambes. Poer trébucha, les mains empêtrées dans les plis de sa cape, et tomba, sa tête heurtant les pavés tranchants avec un ignoble bruit mat.

Le « cul-de-jatte » se dégagea, ses mains s'activèrent fébrilement pour libérer ses jambes des bandes qui les retenaient en arrière et pour débarrasser ses genoux des planchettes. Puis il se redressa. Un seul coup d'oeil à l'homme étendu lui suffit pour savoir qu'il n'avait nul besoin de se hâter ; sa victime n'était pas revenue à elle. Le mendiant siffla doucement ; lui répondit le clip-clop d'un grand destrier noir qui surgit de la brume comme un spectre des portes de l'enfer. Son cavalier, enveloppé d'une sombre cape à capuchon, mit pied à terre et s'approcha de l'homme qui gisait sans connaissance. D'autres silhouettes émergèrent de l'ombre et le rejoignirent pour former un cercle menaçant autour du corps inanimé.

— Est-il mort ? demanda le cavalier d'une voix sèche dénuée de toute émotion.

— Non, marmonna le mendiant. Évanoui seulement. Est-ce qu'il devra subir la question ?

Le chef hocha la tête et reprit les rênes de sa monture :

— Non ! Cousez-le dans un sac et jetez-le à la Seine !

— Ce serait miséricorde que de lui trancher la gorge, fit remarquer le mendiant.

Le chef se mit en selle et tira sauvagement sur les rênes pour faire pivoter son cheval.

— De la miséricorde ! lança-t-il d'une voix dure. Si tu avais échoué ou s'il t'avait semé, je t'en aurais montré, moi, de la miséricorde ! C'est un espion. Il n'en mérite aucune. Fais ce que je te dis !

Sur ce, il fit volte-face, et les nappes de brume engloutirent bientôt cheval et cavalier.

CHAPITRE II

Édouard, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, était fou de rage. Dans la salle du Conseil, près de la chapelle royale de Westminster, il cédait à un de ces accès de fureur dont il était coutumier. Ses conseillers, étroitement enveloppés dans leurs longs surcots, observaient le récitation royal et laissaient passer l'orage : certains étudiaient soigneusement les tentures rouge et or couvrant les murs chaulés, d'autres frappaient doucement de leurs bottes le sol jonché de paille pour chasser l'engourdissement de leurs jambes et de leurs pieds. Il faisait un froid de canard dans la pièce, en dépit des grands braseros de fer alimentés en charbon de bois qu'on y avait apportés. Le vent battait les vantaux des fenêtres aux carreaux de corne, se glissait par les fentes, des courants d'air glacés faisaient vaciller et trembler les flammes des candélabres et l'huile dans les bougeoirs en pierre. Les scribes attendaient, plumes levées au-dessus des épais parchemins poncés et soyeux. Ils savaient que le roi ne voulait pas que fussent transcrites ses imprécations, aussi patientaient-ils, espérant que leurs doigts ne s'engourdiraient pas et que l'encre ne gèlerait pas dans les godets de métal.

Édouard, lui, ne faisait guère montre d'une telle retenue : à plusieurs reprises, déjà, il avait violemment abattu son poing sur la longue table en bois.

— Nobles lords, hurla-t-il, cela pue la trahison, et c'est une odeur pire que celle des égouts !

— Sire, s'empressa d'intervenir Robert Winchelsea, archevêque de Cantorbéry, dans l'espoir d'apaiser le roi, il semblerait que...

— Il semblerait, Monseigneur, l'interrompit brutalement Édouard, que je ne puisse pas péter sans que Philippe IV de France le sache !

Winchelsea acquiesça, partageant entièrement cette impression,

sans toutefois approuver la formulation royale. Il décida de garder le silence ; les crises de colère d'Édouard se faisaient de plus en plus fréquentes, la mort de sa bien-aimée reine Aliénor¹ et celle de son chancelier et ami Robert Burnell, évêque de Bath et Wells, avaient déchaîné des forces obscures dans l'âme du roi. Sa chevelure et sa barbe blondes étaient parsemées de blanc, son teint autrefois hâlé était devenu cireux, et des rides profondes s'étaient creusées au coin des lèvres fines et des yeux bleus au regard perçant.

Winchelsea but un peu de vin épiché et fronça les sourcils : son breuvage était froid. Il s'installa plus confortablement sur sa chaise et souhaita vivement que la fureur du roi se refroidît aussi vite que son vin. Le roi se calma enfin ; assis au haut bout de la table, le dos bien droit sur la grande chaise en chêne sculpté, il crispait ses poings en serrant ses doigts chargés de bagues.

— Nobles lords, reprit-il lentement en inspirant profondément, il y a un traître parmi nous ! Ici même, à Westminster ! gronda-t-il en frappant la table de son index. Un traître, un espion qui dévoile tout aux Français, nos secrets, nos intentions, nos projets ! Il est fort probable que le *Saint Christopher* a été arraisonné et coulé, et que l'un de nos agents les plus précieux, un homme que beaucoup ici connaissent, un clerc important de l'Échiquier, Nicholas Poer, a été assassiné à Paris !

Édouard s'interrompt tandis que l'agitation s'emparait des conseillers qui poussèrent exclamations et jurons et se répandirent en bredouillages confus et en lamentations.

— Poer, reprit Édouard, a été repêché dans la Seine. On l'avait cousu vivant dans un sac et noyé comme un chat dont on veut se débarrasser. Quelqu'un, quelqu'un d'ici doit avoir renseigné les Français, car Poer était bien trop habile pour être percé à jour et arrêté. Et de même pour le *Saint Christopher*. Philippe IV – que Dieu le maudisse ! — a dû être averti de sa mission qui consistait à aller chercher les rapports de nos agents en Guyenne. Dieu seul sait ce qui leur est arrivé !

Édouard parcourut la salle d'un regard éteint, une feinte bien particulière qui lui donnait le temps de peser ses mots et d'étudier les visages de ses conseillers. L'un d'eux était un traître. Mais qui ? Robert Winchelsea, son saint homme d'archevêque de Cantorbéry ? Un prélat ? Édouard ne faisait pas confiance à cet ecclésiastique moralisateur, à cet arriviste superficiel qui prenait toujours le parti des nobles causes. À la gauche du roi se trouvait son frère Edmond, comte de Lancastre. Édouard observa son fin visage pâle encadré par une longue chevelure noire et ressentit un élan de compassion, comme à chaque fois qu'il dévisageait son frère. Celui-ci avait toujours été de santé fragile et avait constamment un air souffreteux avec son bras

légèrement atrophie et son épaule droite cruellement déformée. Un accident à la naissance, avait-on dit. Mais Édouard avait eu vent des rumeurs : qu'en fait Edmond aurait été l'aîné des fils d'Henri III, le premier-né que l'on aurait évincé à cause de ses infirmités, la couronne passant à son frère, plus fort et plus acceptable. Mensonges ! Édouard savait la vérité et se demandait souvent s'il en était de même pour son frère. Edmond avait été chargé de gouverner la Guyenne, mais, dupé et roulé, il l'avait tranquillement remise aux Français, faisant de son nom et de la Couronne anglaise la risée de tout l'Occident.

Puis le roi regarda celui qui siégeait près d'Edmond : Jean de Bretagne, comte de Richemont. « Un sot, lui aussi ! » pensa Édouard. Le comte possédait des terres en France et était parent – éloigné, certes – de Philippe IV. Édouard se demandait souvent si Richemont n'avait pas été soudoyé pour un peu plus que les fameux trente deniers d'argent. Il grinça des dents. Il avait eu confiance, comme en son propre fils, dans ce benêt au visage rougeaud. Et tout cela pour quoi ? Pour que Richemont, qui avait conduit un corps expéditionnaire en Guyenne, fît prompte reddition ! Édouard regarda les autres : Bohun, comte de Hereford, et Bigod, comte de Norfolk. Dieu du Ciel, quelle jolie paire c'était là !

Oh ! Il les connaissait bien ! Il savait à quel point ils s'opposaient à ses tentatives pour contrôler le pouvoir des grands barons et comment ils exploitaient à leur avantage et bénéfice les difficultés actuelles avec l'Écosse et la France. En fait, cela ne le gênait pas vraiment, cela faisait des décennies qu'il jouait à ce petit jeu-là ! Mais de la haute trahison ? C'était une autre paire de manches ! Si tel était le cas, leur tête pourrait bien rouler et leur corps être éventré comme celui de n'importe qui ! Pourtant, il lui faudrait les prendre sur le fait et rassembler des preuves irréfutables avant de les envoyer au gibet ! C'est ce qu'exigeraient ses juges : des preuves et non de simples rumeurs de haute trahison.

Édouard regarda les clercs. Même eux, qui lui devaient tout, ces hommes issus de la paysannerie qui avaient réussi grâce à la chance, leur intelligence et la faveur royale, n'étaient pas au-dessus de tout soupçon. Il jeta un coup d'oeil méfiant à l'un d'eux, Ralph Waterton, un beau jeune homme brun aux yeux souriants et à l'esprit vif. Waterton était compétent, mais les agents d'Édouard l'avaient informé qu'il menait un train de vie somptueux et se permettait un luxe normalement inaccessible à tout clerc de la Chancellerie. Et si les agents eux-mêmes avaient été subornés ? Pouvait-il leur faire confiance ? *Quis custodiet custodes ?* comme l'avait dit saint Augustin : « Qui gardera les gardes ? » Édouard tournait et retournait ses idées dans son esprit las, comme un roquet court après sa queue. Il s'aperçut

soudain que régnait dans la salle un silence de mort. Ses conseillers, ses clercs et les seigneurs l'observaient étrangement. Il comprit qu'il devait abandonner sa feinte.

— Nobles lords, lança-t-il en dissimulant craintes secrètes et doutes derrière un sourire, il nous faudra trouver une solution à ces problèmes dès notre prochaine réunion.

Il se tourna vers Waterton.

— Ralph, lui dit-il d'un ton bienveillant, dites à Sir Thomas que le conseil est fini et faites amener des embarcations au quai du palais.

Waterton se leva, et la réunion s'acheva ; les grands barons et les officiels de haut rang prirent respectueusement congé et sortirent, soulagés de s'éloigner de l'atmosphère de suspicion qu'avait créée le monarque.

Il n'y eut bientôt plus personne dans la salle, à part le roi, plongé dans d'amères pensées. On frappa doucement à la porte et Sir Thomas Tuberville, banneret de la Maison royale et capitaine des gardes, s'avança silencieusement.

— Sir Thomas ?

Le roi tenait en grande estime cet homme au long visage pâle, combattant redoutable malgré le regard angoissé et craintif que posaient sur le monde ses yeux verts et perçants.

— Sire, vos conseillers sont partis. Désirez- vous quelque chose ?

— Non, Thomas, rien ! lui répondit aimablement le roi. Montez la garde ! Ne renvoyez pas vos hommes. Je vais rester encore un peu ici.

Le banneret salua et repartit en refermant silencieusement la porte.

Édouard se leva et alla réchauffer ses doigts gourds à l'un des braseros. Tout au fond de son coeur régnait l'inquiétude : Aliénor, sa reine, sa belle madone espagnole, était morte, Burnell, son vieux renard de chancelier, aussi, et le roi ressentait cruellement leur disparition. Il était seul et ne pouvait se fier à personne au moment même où il lui aurait fallu quelqu'un en qui avoir toute confiance. La rébellion enflammait l'Écosse ; son projet secret de l'amener sous la juridiction de la Couronne anglaise était mis en échec par les lords écossais décidés à avoir leur propre souverain, fût-il le diable, plutôt que d'accepter la loi de Westminster. La Guyenne, la riche province anglaise du sud-ouest de la France, était également perdue, prise en un mois par félonie et tromperie.

Philippe IV de France, petit-fils du pieux Louis IX, pensa lugubrement Édouard, était le prince des menteurs et aurait gagné l'admiration de Belzébuth, roi des menteurs. Édouard poussa un gémissement en évoquant la façon dont il avait été dupé : un incident avait éclaté, mettant en cause certains châteaux sur la frontière franco-gasconne. En tant que suzerain d'Édouard pour ce qui

concernait le duché de Guyenne, Philippe avait exigé que cette province lui fût remise pendant trente jours, le temps de régler le litige. Édouard grinça des dents en repensant à ce qu'il s'était passé ensuite : son cher frère, Edmond, avait obtempéré, invoquant par la suite des lois absurdes pour justifier son acte. Les Français avaient immédiatement occupé le duché, et Philippe IV, ce bandit retors au teint blême, avait refusé de rendre la province que ses troupes avaient investie, telles des vagues brisant une digue. Et les Anglais avaient perdu la Guyenne.

Édouard s'était amèrement plaint à Philippe, au pape et à d'autres têtes couronnées. Oh ! Ils étaient bien navrés par cette affaire qu'ils considéraient comme une grave violation des droits féodaux d'un vassal, mais Édouard savait qu'ils ne l'aideraient pas et que, derrière leurs déclarations polies et diplomatiques, ils se gaussaient de lui. Pourtant, cela n'avait été que le début de son cauchemar. En effet, ses agents avaient commencé à faire allusion, dans leurs comptes rendus, à un grand et mystérieux projet de Philippe qui aurait consisté à isoler l'Angleterre en frappant en Écosse, au pays de Galles, en Irlande et en Guyenne. Édouard avait fermement imposé son autorité sur le pays de Galles, l'Écosse pouvait être assujettie et la Gascogne reprise, mais si l'inverse se produisait ? Si Philippe s'emparait de toutes ces provinces avant de lancer un assaut général sur l'Angleterre ? Le duc Guillaume de Normandie l'avait bien fait quelque deux cents ans auparavant !

Le propre grand-père d'Édouard, Jean sans Terre, avait perdu toutes les possessions anglaises du nord de la France et avait dû faire face à une invasion française⁽⁵⁾. L'histoire allait-elle se répéter ? Édouard se rembrunit et fit craquer ses jointures. Il avait commis une grave erreur : il avait sous-estimé Philippe IV, surnommé le Bel. Le roi français avait trompé tout le monde avec sa blonde chevelure, ses yeux bleus au regard franc, sa timidité feinte et son abord d'homme simple et honnête. Édouard savait la vérité, à présent. Philippe avait l'intention de créer un empire qui aurait stupéfié Charlemagne lui-même.

Le souverain anglais s'assouplit les doigts au-dessus du brasero. Il devait bien y avoir une solution, pensa-t-il. Il renforcerait les garnisons du pays de Galles et enverrait dans le nord une armée qui écraserait les Écossais. Mais Philippe IV ? Édouard soupira. Il s'humilierait devant le pape, baiserait son soulier de satin, placerait l'Angleterre et ses territoires sous sa protection. C'est ainsi qu'avait agi son grand-père Jean sans Terre et il avait obtenu de brillants résultats. Celui qui attaquerait l'Angleterre assaillirait en même temps le Saint-Siège et toute la puissance de l'Église. Édouard eut un petit sourire. Il enverrait des boisseaux d'or à ce vieux gredin de Boniface VIII et lui demanderait d'intervenir et d'arbitrer la situation. Pendant ce temps,

il débusquerait les traîtres qui se terraient à Westminster. Mais à qui pouvait-il se fier ? Qui Burnell aurait-il choisi ? Édouard réfléchit et son sourire se mua presque en éclat de rire. Mais bien sûr !... Le roi d'Angleterre avait choisi son homme.

L'odeur d'encens imprégnait la somptueuse chapelle Sainte-Marie de la cathédrale Notre Dame à Boulogne-sur-Mer. Hugh Corbett, clerc de haut rang à la Chancellerie royale d'Angleterre, était agenouillé devant la statue de la Vierge. Sans être particulièrement pieux, il était d'avis que le Christ miséricordieux et sa Sainte Mère devaient être traités avec la plus grande courtoisie ; il faisait donc ses oraisons lorsqu'il y pensait. Prier ne lui était pas facile, il parlait plutôt, mais Dieu semblait toujours trop occupé pour lui répondre. Il avait allumé un cierge de cire vierge et, agenouillé dans le rond de lumière, s'efforçait désespérément d'accomplir le vœu qu'il s'était imposé lors de cette maudite traversée de la Manche à bord d'un coghe.

Ce bâtiment court et profond avait semblé être animé d'une volonté propre et prendre une joie mauvaise à infliger bien des souffrances. À la sortie de Douvres, ils avaient essuyé une tempête et dû affronter une terrible houle : le bateau s'était enfoncé au creux des vagues et redressé péniblement. Des rafales de vent glacial engouffrées dans la voile ballottaient le vaisseau comme feuille sur un étang. Corbett, accroupi à l'avant, avait passé le voyage à vomir tripes et boyaux, au point qu'il crut que son cœur allait lâcher.

L'eau glacée s'était faufilée dans les daleaux et avait trempé son corps déjà transi jusqu'à ce qu'il pensât mourir. Il ne bougeait pas : à quoi cela lui aurait-il servi ? Il aurait vomi, et ses compagnons, aussi malades que lui, l'auraient renvoyé vers la rambarde du bateau. Sa seule consolation avait été de voir que son serviteur Ranulf était aussi mal en point que lui. Jeune homme aux appétits robustes, d'habitude, Ranulf avait rejoint son maître et partagé ses affres. C'est ainsi qu'à la fin Corbett avait fait un vœu : celui d'allumer un cierge dans la cathédrale Notre-Dame et de s'agenouiller une heure en oraison dans la chapelle Sainte-Marie si la Vierge le ramenait sain et sauf sur la terre ferme.

Allumer un cierge avait été chose aisée, mais les prières s'étaient transformées en analyse minutieuse des raisons qui avaient poussé le roi à l'envoyer en France. Corbett se releva avec un soupir, et, appuyé contre un des piliers, regarda la nef plongée dans l'obscurité. Il avait un grade important à la Chancellerie à présent et était chargé des lettres, rapports, contrats, mandats et autres documents émis sous le sceau privé du roi. Il n'était responsable que devant le Chef-Juge⁽⁶⁾, le chancelier et le souverain. C'était un poste sûr et grassement payé, avec en plus le droit de s'approvisionner dans la Maison du roi. Propriétaire d'une petite maison dans le quartier d'Holborn, il

possédait une certaine somme d'argent déposée chez un orfèvre, et une autre, plus rondelette encore, chez un banquier de Sienne.

Il n'avait que peu d'attaches ; ni femme ni enfant ; et il venait d'entrer dans sa trente-huitième année, jouissant encore d'une santé de fer à une époque où un homme pouvait s'estimer heureux de dépasser les trente-cinq ans. Il se laissa glisser le long de l'énorme pilier cannelé et s'accroupit près de sa base. L'estomac barbouillé, les jambes flageolantes, il se sentait faible après la traversée. Il jura à voix basse : on l'avait à nouveau expédié sur les routes et chargé d'une mission délicate et secrète. Il avait cru en finir avec tout cela lorsque son maître, le chancelier Burnell, s'était éteint quatre ans auparavant ; le vieux Burnell, rusé, pieux, retors, avait eu un don particulier pour deviner et supprimer le moindre danger menaçant le royaume². Il était mort, à présent.

Corbett, agenouillé en prière devant le corps rigide avant qu'il fût enveloppé d'un linceul et déposé dans son cercueil de pin, avait été l'un de ceux qui avaient veillé la dépouille du vénérable évêque.

Depuis, la vie de Corbett s'était écoulée, monotone et routinière tel un ruisseau somnolent jusqu'à cette intervention du roi qui l'avait convoqué à une entrevue secrète dans son palais d'Eltham. Le souverain préparant une nouvelle expédition contre les Écossais, la pièce était encombrée de coffres, de malles et de sacoches en cuir de la Chancellerie contenant les lettres, rapports et décrets qui concernaient la question écossaise. Édouard en était venu rapidement au fait : il y avait un ou plusieurs traîtres dans sa propre chancellerie ou parmi ses conseillers, qui s'emparaient de secrets d'État vitaux pour l'Angleterre et les transmettaient

— Dieu seul savait comment, avait fulminé le roi – à Philippe IV de France. Chargé de mission, Corbett devait se joindre à l'ambassade anglaise auprès de la cour de France et découvrir le traître.

— Soyez sur vos gardes, l'avait sombrement averti le roi, ce traître pourrait très bien être l'un de vos compagnons ! Démasquez-le, Corbett, et prenez-le en flagrant délit d'ignominie !

— Devrai-je l'arrêter, Sire ?

— Si possible, lui avait répondu le monarque d'un ton impassible, mais si ce n'est pas faisable, tuez-le !

Corbett frissonna et parcourut du regard l'église silencieuse et plongée dans la pénombre. Il était venu prier, et voilà qu'il complotait la mort de son prochain ! Il entendit un bruit au fond de l'église et se leva avec lassitude. Ranulf devait l'attendre : il fit une génuflexion devant la veilleuse tremblotante et solitaire de l'autel avant de remonter sans hâte la nef. Il respirait profondément, lentement ; il voulait rester calme, mais il était pourtant certain que quelqu'un, dans l'ombre de l'église, l'épiait.

CHAPITRE III

Le lendemain, les envoyés anglais, suffisamment remis de leur éprouvante traversée, se préparaient au départ : ils longeraient la côte jusqu'à la Somme et continueraient ensuite vers le sud, vers Paris. Ils avaient amené d'Angleterre leurs chevaux et leurs bagages, tout un lourd train d'équipage qui était au service non seulement des comtes de Richemont et de Lancastre, mais aussi des clercs, des scribes, des cuisiniers, des courriers, des baillis, des prêtres et des médecins. Toute distinction apparente de rang et de statut avait été effacée par le froid mordant et la bise sifflante qui obligeaient chacun à s'emmitoufler dans une épaisse cape brune.

Pour l'instant, le chaos habituel régnait dans la cour du petit monastère où ils avaient logé à la sortie du port : on sellait et on soignait les montures, deux chevaux avaient besoin d'un maréchal-ferrant, un troisième boitait, un autre avait des plaies sur le dos ; on vérifiait sangles, brides et étriers et on réparait ceux qui étaient brisés ou endommagés ; on chargeait bruyamment vêtements, manuscrits et autres paquets à côté des provisions acquises à prix d'or auprès de marchands retors. Cris, jurons, ordres stridents, hennissements irrités des chevaux nerveux et excités rompaient la sérénité de la cour abbatiale. Quelques chiens errants étaient entrés pour prendre part à la cohue et ajouter à la confusion, mais avaient été chassés par le bâton d'un frère lai furieux.

Assis sur un banc délabré, dans un coin de la cour, Corbett observait ce tohu-bohu, l'air maussade. Les clameurs et les imprécations auraient pu couvrir les hurlements des damnés de l'Enfer. Corbett regarda l'immense tympan sculpté au-dessus de l'entrée de l'église abbatiale : gravés sur la pierre pour l'éternité, des damnés pendaient, attachés par leurs entrailles, à des arbres de feu

tandis que d'autres étouffaient dans la fournaise, la main crispée sur la bouche, leurs yeux de pierre à jamais écarquillés derrière les panaches de fumée. Le Christ du Jugement dernier tenait en sa main les âmes des bienheureux tandis que les méchants étaient engloutis par un poisson monstrueux, dévorés par les démons ou tourmentés par des serpents, du feu, de la glace et par la vue de fruits suspendus pour toujours hors de portée de leurs bouches affamées. Corbett se dit tristement que ce genre de tortures n'était rien, comparé au fait d'être expédié en ambassade en France et de devoir traverser la Manche en hiver par un temps glacial.

— Messire !

Le clerc poussa un gémissement et se leva en voyant son serviteur Ranulf se frayer un chemin dans la foule, sa tignasse rousse surmontant, tel un fanal, son pâle visage anxieux. Corbett avait sauvé Ranulf de la potence quelque dix ans auparavant⁽⁷⁾, et, à présent, ce dernier était devenu le fidèle serviteur et le compagnon du clerc, du moins superficiellement, car Corbett savait que Ranulf-atte-Newgate était prodigieusement habile à tirer avantage de tout au détriment d'autrui, y compris de Corbett. Il était capable de mentir, tricher et trahir avec une ingéniosité qui ne cessait de stupéfier et d'amuser le clerc, et quant aux assiduités dont il poursuivait les femmes mariées, elles l'amèneraient — Corbett en était intimement convaincu — à une fin violente et soudaine.

Pour l'instant, Ranulf jouait le rôle du serviteur soucieux et empressé dans l'espoir sournois de déranger son maître par trop compassé et secret.

— C'est Blaskett ! s'écria-t-il à bout de souffle. Il dit que nous allons partir bientôt et demande si vos bagages ont été chargés.

Blaskett était le sénéchal du comte de Lancastre ; fier comme un paon et très imbu de sa personne, il aimait l'autorité et ses pompes comme d'autres aiment l'or.

— Nos bagages sont-ils chargés, Ranulf ? demanda Corbett.

— Oui.

— Sommes-nous prêts à nous en aller ?

— Oui.

— Alors, pourquoi ne pas le dire à Messire Blaskett ?

Ranulf écarquilla les yeux comme un homme qui vient de se voir confier un grand secret ; puis il fit volte-face en hochant la tête et retourna dans les bâtiments du monastère, l'air affairé : il allait se faire un malin plaisir de continuer à narguer cet esbroufeur de Blaskett.

La petite troupe anglaise quitta le monastère au moment où les cloches carillonnaient pour l'office de tierce. L'escorte française les attendait au portail. Un héraut de la cour de Philippe IV, superbement

vêtu de noir et d'écarlate, était accompagné de trois simples clercs, de deux chevaliers arborant, sur leur haubert, une cotte d'armes armoriée d'or et d'azur, couleurs de la Maison royale de France, ainsi que d'un certain nombre d'hommes d'armes à cheval, des vétérans endurcis qui portaient des broignes de cuir bouilli ou des hauberts d'acier et d'épaisses jambières de serge enfoncées dans de grosses bottes. Sous le regard attentif de Corbett, Lancastre et Richemont s'entretenaient et échangeaient des documents avec les chevaliers français, puis le convoi s'ébranla, encadré tout du long par l'escorte à cheval.

L'hiver n'avait pas encore desserré son étau sur la terre brune et le plat pays du nord de la France. De robustes paysans au chapeau de feutre rabattu sur les yeux s'étaient enveloppés dans des capes roussâtres, relevées à la taille par leur ceinture, et s'affairaient à briser les mottes de terre, en vue des semis. Derrière eux, leurs familles, y compris femmes et petits enfants, travaillaient à répandre fumier, marne et chaux pour fertiliser le sol. Aux yeux de Corbett, qui avait été témoin des ravages de la guerre pendant les campagnes d'Édouard dans les marches du pays de Galles, la contrée semblait relativement prospère. Il se souvint néanmoins de la remarque de Jacques de Vitry : « Ce que le manant gagne en une année de travail acharné, le seigneur le dévore en une heure. » Ici la justice était plus rude, les seigneurs dans leurs manoirs de pierre ou de bois, entourés de murailles et de douves, avaient des pouvoirs judiciaires plus étendus qu'en Angleterre, et chaque carrefour s'ornait d'un gibet ou d'un pilori.

Les villages n'étaient guère plus qu'un ensemble de chaumières avec, chacune, son petit jardin bordé d'une haie ou d'un fossé peu profond, mais ce fut le grand nombre de villes qui frappa Corbett : certaines étaient anciennes, d'autres ne dataient que de quelques décennies, mais toutes étaient cernées de remparts, les maisons se blottissaient autour d'une abbaye, d'une cathédrale ou d'une église. Les Anglais s'arrêtaient parfois dans l'une de ces cités, telles que Noyon ou Beauvais, là où se trouvait quelque prieuré accueillant ou une auberge assez spacieuse pour les loger. D'autres fois, c'étaient des manoirs, royaux ou autres, qui devaient leur offrir l'hospitalité : les chevaliers français brandissaient leurs mandats de réquisition, et les malheureux seigneurs ou sénéchaux se voyaient contraints de fournir l'abri et le couvert aux envoyés et à leur suite. Néanmoins, malgré cette hospitalité, Corbett et ses compagnons se sentaient tenus à l'écart par l'escorte qui les traitait avec un mélange de désinvolture et de froideur. Corbett ne s'en étonnait pas ; la France et l'Angleterre observaient une trêve armée, et tout indiquait qu'elles replongeraient dans la guerre avant longtemps.

Il se lassait vite des innombrables tâches quotidiennes et des problèmes inhérents au voyage qui faisaient la joie d'hommes tels que

Blaskett. Conversations, commérages, détails insignifiants, qui siégeait où, qui devait combien à qui, tout cela auréolait de gloire le moindre participant à une ambassade en France. Le clerc savait que plus d'un collègue aurait bondi sur une occasion pareille et en aurait tiré le plus grand avantage, oubliant les plaies dues au frottement de la selle, les auberges infestées de rats, la viande avariée et la piquette qui donnait la diarrhée et transformait le trajet en véritable cauchemar. La compagnie des grands ne lui apportait aucun réconfort : Lancastre était mesquin, taciturne et amer ; Bretagne, imbu de sa personne, s'efforçait d'oublier sa récente expédition militaire en Guyenne qui avait fait de lui la risée de la cour d'Angleterre ; Waterton, le clerc, avait l'air affable, mais se montrait très réservé, sauf quand il s'agissait de femmes, et là il rivalisait presque avec Ranulf en prouesses amoureuses. Le bruit de leurs débauches parvenait souvent aux oreilles de Corbett : gloussements, gémissements, cris d'extase ou encore une claque sur la croupe rebondie d'une gueuse.

Pourtant, Corbett sentait poindre, sous la routine de ce pénible voyage, méfiance et tensions. Une fois quitté Boulogne, il eut la sensation de ne plus être épié, mais put constater à quel point les chefs de l'ambassade se faisaient peu confiance. Le roi Édouard avait confié à Corbett que Lancastre, Bretagne et Waterton, ainsi que le jeune et taciturne Henry Eastry, moine de Cantorbéry et secrétaire de l'archevêque Winchelsea, étaient tous au courant des dossiers secrets du Conseil, et que n'importe lequel d'entre eux, donc, pouvait être le traître qui livrait renseignements et hommes aux Français.

Corbett observait discrètement Eastry, Waterton et les deux comtes, mais ils ne faisaient rien d'anormal, considérant les Français avec la même animosité étudiée que le reste de la troupe. Aucun d'eux ne se liait plus qu'il ne le devait avec un membre de l'escorte ni ne s'efforçait de prendre contact, même subrepticement, avec les édiles des villes qu'ils traversaient.

Il leur fallut deux semaines pour atteindre les environs de Paris après un des voyages les plus ennuyeux et monotones qu'eût jamais accomplis Corbett, assommé par l'écrasante routine. Bien plus tard, en repensant à ces événements, il se rendit compte que cela avait été le moment idéal pour tendre une embuscade. Ils se trouvaient sur la route menant de Beauvais à Paris – un large chemin défoncé bordé d'épais bosquets – lorsque, du couvert des arbres, surgirent des assaillants, qui, vêtus de noir et dissimulant leurs visages sous des cagoules rouges, s'élancèrent avec un bruit de tonnerre sur leur petite troupe. L'escorte française fit volte-face, ses chefs dégainant leur épée et hurlant des ordres au moment où les agresseurs fonçaient sur les Anglais.

Corbett saisit son long poignard gallois et se mit à frapper

furieusement de tous côtés, en faisant virevolter son cheval de crainte qu'un des assaillants ne réussît à se glisser derrière lui et ne l'atteignît facilement d'un coup à la nuque. Il sentit qu'il était au plus fort de la mêlée et eut peur en voyant ces cavaliers terrifiants s'avancer dans sa direction ; il se demanda pourquoi ils avaient choisi d'attaquer cette partie du convoi et non point l'avant-garde où se trouvaient Lancastre et Richemont ou l'arrière-garde dont les chariots pouvaient receler un butin potentiel. Une silhouette se dressa devant lui, cape flottant au vent, regard étincelant d'hostilité par les fentes de la cagoule, masse d'armes levée, prête à tuer. Corbett se baissa sur l'encolure de son cheval et frappa de son poignard le ventre exposé de son ennemi, mais celui-ci portait une armure sous sa cape ; la lame dérapa et une vive douleur traversa le bras du clerc. La manoeuvre suffit, néanmoins, pour que son assaillant lâchât son arme et s'enfût, la main crispée sur le ventre.

Trempe de sueur, Corbett fit volte-face, terrorisé : il était encerclé. Mais les Anglais commençaient à rendre coup pour coup et l'escorte française, après avoir longtemps hésité, contre-attaquait vigoureusement, comme le constata Corbett. Les hurlements succédaient aux jurons, des hommes tombaient en s'étouffant, le sang giclant de leurs blessures ouvertes ; haches, poignards et masses d'armes tournoyaient dans l'air, quand, brusquement, Corbett entendit le son geignard et sinistre d'un carreau conique d'arbalète. Ranulf parvint à le rejoindre, les yeux fous, l'écume aux lèvres, le visage barré d'une estafilade sanglante. Sa bouche ouverte, comme pour hurler, ne laissait passer aucun son. Corbett, sans se préoccuper de lui, lança des coups d'oeil rapides et désespérés autour d'eux pour savoir dans quel camp était l'arbalétrier. Puis, aussi soudainement qu'ils étaient venus, les assaillants rompirent le combat et repartirent à travers champs dans un bruit de tonnerre en soulevant un nuage de poussière.

Corbett resta affalé sur son cheval, luttant contre la nausée qui menaçait de l'humilier. Il maîtrisa ses sanglots et regarda autour de lui : des corps gisaient sur la route, des hommes hurlaient de douleur et maudissaient leurs affreuses blessures. L'ordre de la longue colonne avait été disloqué : deux chevaux étaient morts, un autre agonisait, agité de soubresauts, des flots de sang s'échappant de sa gorge. Le calme revint petit à petit. On compta les morts : deux soldats, un marmiton de la Maison du comte de Richemont et un assaillant.

Corbett entendit Lancastre et Richemont pousser de hauts cris — « Des hors-la-loi, si près de Paris ! », « Nous ne sommes pas protégés comme il se doit ! » —, mais les chevaliers français se contentèrent de hausser les épaules et de demander, hautains, s'il n'y avait pas aussi des bandits de grand chemin en Angleterre.

Lancastre décida de réunir ses compagnons, Richemont, Waterton, Eastry et Corbett. Postés sur le chemin, ils observèrent les sergents et les sénéchaux en train de rétablir l'ordre et un médecin occupé à panser les plaies pendant que les chevaliers français allaient réquisitionner un chariot pour emporter morts et blessés graves dans un manoir proche. Richemont, le visage cramoisi, ne ratait pas l'occasion de vanter ses prouesses à l'épée ; Waterton semblait nerveux, mais n'avait rien, pas même une estafilade ou une ecchymose ; Eastry montrait de la tristesse, et en même temps un certain détachement froid, impatient d'aller reconforter les blessés ; Lancastre était furieux, son visage blême marbré par la colère.

— Bien sûr, commença-t-il, je protesterai solennellement auprès de Philippe IV. Il nous faut absolument savoir, ajouta-t-il en caressant l'encolure de sa monture et en dévisageant ses compagnons, si nous nous trouvons devant une attaque de hors-la-loi ou une embuscade soigneusement planifiée. Je pencherais, quant à moi, pour la seconde solution.

Un murmure d'approbation accueillit ses remarques et le poussa à continuer dans cette veine.

— S'il en est ainsi, dit-il d'une voix qui se mua en chuchotement rauque, le traître doit faire partie du convoi.

— Pourquoi ? demanda Corbett avec brusquerie. Je veux dire, Monseigneur, que d'une part notre itinéraire a été fixé en Angleterre et que, d'autre part, avec le bruit que fait notre troupe, la moitié de la contrée doit être au courant de notre passage.

Le regard de Lancastre se posa sur ce clerc discret et réservé. Il n'aimait pas Corbett – trop secret, pensait-il, trop sûr de lui. Corbett vit l'éclair de défiance et refoula d'autres questions. Il ne partageait pas les conclusions du comte : il se pouvait fort bien que le traître fût l'un d'entre eux, mais des accusations vagues et brutales ne feraient que renforcer la méfiance et la prudence de chacun, rendant ainsi la découverte de la vérité plus difficile. Lancastre lui-même s'en rendit compte.

— Je pense, poursuivit-il, que le traître fait partie de notre troupe. Dès notre arrivée à Paris, nous prendrons contact avec Simon Fauvel, l'un des représentants du roi auprès de la cour de France. Il aura peut-être eu vent de commérages ou de rumeurs qui pourraient faire la lumière sur ce mystère.

Ils revinrent alors au convoi qui s'était reformé et se remirent lentement en route vers les faubourgs de Paris. Corbett reprit sa place, rassura un Ranulf anxieux et lui demanda de bien vouloir fermer son clapet et de le laisser réfléchir en paix. Son serviteur s'éloigna en grommelant de dépit tandis que Corbett réfléchissait à l'embuscade. Il avait entendu un garde de l'escorte crier qu'il était impossible

d'identifier l'agresseur tué, car les ennemis ne portaient ni document, ni objet personnel, ni armoiries. Corbett s'y attendait. C'était un coup monté. Ce qui l'inquiétait davantage, c'était que le gros de l'attaque semblait avoir été dirigé contre sa personne. Pourquoi, se demandait-il, voyait-on en lui un danger tel qu'on l'avait désigné comme cible privilégiée d'une embuscade particulièrement meurtrière ? Qui, en Angleterre, avait transmis des renseignements aux Français ? Corbett s'enveloppa plus étroitement dans sa cape ; il avait froid, mais moins à cause du vent coupant et glacial que de la peur.

La bise déchaînée forçait les cavaliers à se blottir contre leurs montures et à s'abriter des rafales féroces qui s'engouffraient en hurlant par les fenêtres délabrées et les murs écroulés de la vieille église. Leur chef, mercenaire breton, jurait et tapait des pieds pour essayer de se réchauffer. L'échec de l'embuscade le rendait furieux, et, de plus, la perspective de rencontrer Monsieur de Craon ne lui souriait guère. De fait ce dernier, maître-espion et officier de haut rang de Philippe IV, s'avancait à sa rencontre en se frayant précautionneusement un chemin dans les ruines. L'esprit superstitieux du Breton voyait en ce petit homme sombre, revêtu d'une lourde cape de laine noire, un démon sorti tout droit de l'Enfer. D'ordinaire, le mercenaire ne craignait personne, mais l'odeur du pouvoir flottait autour de Monsieur de Craon comme le parfum autour d'une femme. En outre, l'agent du roi de France ne souffrait ni l'échec ni une quelconque opposition.

De Craon repoussa son capuchon et s'approcha tout près du Breton avec un parfait mépris pour la haute masse du mercenaire qui se dressait devant lui.

— Vous avez bien tendu le guet-apens ? demanda-t-il d'une voix douce et polie.

— Oui.

— Et vous avez tué l'individu en question ?

— Non, répondit le Breton en hochant la tête, avant de reculer devant le regard haineux que lui lança soudain de Craon.

Ce dernier parut sur le point de perdre son calme, mais tourna les talons et s'éloigna un peu avant de revenir. Il mordillait constamment sa lèvre inférieure, et cela, seul, trahissait sa colère. Il sortit six bourses d'or de sous son surcot et dit d'une voix grinçante :

— Voyez ! Ceci aurait été à vous s'il avait été tué...

Le regard glacial, il prit alors une bourse entre pouce et index et la laissa tomber aux pieds du mercenaire.

— ... Mais comme vous avez échoué, vous n'avez droit qu'à une seule bourse d'or !

Sur ce, il partit à grandes enjambées, les mains si fortement crispées sur les bourses restantes qu'il en avait les paumes meurtries.

Mais il n'avait cure de la douleur ! Il avait voulu la mort de Corbett. Il le haïssait autant pour ce qu'il était que pour ce qu'il pouvait faire. Il s'arrêta un moment pour regarder autour du chœur de l'église en ruine, son lieu de rendez-vous avec les mercenaires, puis il sourit : il aurait bien d'autres occasions de régler un vieux compte avec *Monsieur* Corbett.

CHAPITRE IV

À Paris, Simon Fauvel, représentant d'Édouard I^{er} auprès de la cour de France, était agenouillé dans une petite église du Quartier Latin. Il aimait beaucoup ce minuscule sanctuaire à l'atmosphère intime et confinée, cette impression de pureté que lui conféraient des murs austères et des lignes simples, ce lieu de prières que n'avait atteint ni le clinquant ni les couleurs excessives et vulgaires du monde extérieur. Fauvel n'était pas spécialement pieux, mais il éprouvait une lassitude cynique devant le tourbillon d'intrigues et de secrets dans lequel baignait sa vie quotidienne, ainsi que devant les faux-semblants, les fourberies, les paroles et phrases subtiles qui masquaient mal la cupidité, l'abus de pouvoir et l'ambition. Il connaissait bien tout cela ; en tant qu'agent du roi, il tenait le monarque au courant de l'évolution de la situation, s'efforçant de séparer le grain de la vérité de l'ivraie abondante des mensonges.

En outre, en tant que *peritus*, c'est-à-dire juriste chargé des affaires de la Guyenne, sa tâche consistait à conduire les discussions avec les hauts dignitaires et légistes français qui tentaient constamment d'étendre les droits de Philippe IV sur le duché.

Mais, songea Fauvel avec accablement, ce duché, à présent, était aux mains du roi de France qui ne semblait pas d'humeur à vouloir le restituer. Fauvel avait élevé de vives protestations, bien sûr, mais les Français s'étaient contentés de murmurer, avec des haussements d'épaules, que de tels conflits ne se résolvaient pas en un jour.

Il essaya d'oublier tout cela pour se concentrer sur les raisons qui l'avaient poussé à entrer dans cette église. C'était le jour anniversaire de la mort de son épouse ; tous les ans, il se réservait une heure pour prier pour son âme, au jour même, à l'heure même qui avait vu s'arrêter sa respiration sifflante d'agonisante. Elle était morte des

fièvres, veillée seulement par un pauvre prêtre, car Fauvel se trouvait alors en France, en mission officielle. Il ne se l'était jamais vraiment pardonné et avait juré que le jour et l'heure de sa mort et de son abandon, Dieu le trouverait agenouillé en prières. Il gratta son crâne dégarni et fit une grimace en sentant le froid des dalles glacées lui remonter dans les genoux et les cuisses. Il s'efforça de ne pas penser à ce qu'il avait récemment découvert : il y avait un traître en Angleterre, les Français étaient parfaitement au courant de la teneur des Conseils d'Édouard autant que de ses projets et intrigues. Fauvel avait jugé bon de ne pas faire part de ses craintes par écrit ; il espérait que l'ambassade anglaise, conduite par le comte de Lancastre, frère du roi, arriverait vite à Paris.

Il soupira : il ne parvenait pas à prier. Les cloches de Notre-Dame sonneraient bientôt les vêpres, à la fois pour appeler à la prière et pour signaler le début du couvre-feu. Fauvel se releva, s'étira et se frotta les cuisses pour se réchauffer.

Paris était une ville dangereuse, la nuit ; il se faisait déjà du souci pour Nicholas Poer, l'agent de la Chancellerie, qui avait brusquement cessé de venir à leurs rendez-vous habituels. Poer était-il vivant ou mort ? se demanda-t-il avant de hausser les épaules : ces problèmes attendraient jusqu'à l'arrivée de Lancastre.

Il rabattit son capuchon et parcourut du regard l'étrange église déserte, avant de sortir dans la ruelle obscure. Bien qu'il y eût encore un peu de monde, il allongea le pas, pressé de regagner son logis. Un mendiant surgit soudain de l'ombre et demanda la charité d'un ton geignard. Fauvel le repoussa, mais l'homme le suivit, tirant sur sa cape et réclamant un sou d'une voix de crécelle. Fauvel se retourna pour l'invectiver, mais le miséreux insista, le suivant comme un démon fou en vociférant et en criant des insultes. Enfin arrivé à son logement, Fauvel s'arrêta, exaspéré, et fouilla dans son escarcelle :

— Prends ça et va-t'en !

Le mendiant agrippa alors le poignet de Fauvel – sa chaleur et sa force surprirent l'agent, d'habitude si prudent... Il aurait dû se douter de quelque chose, mais c'était trop tard ! Alors qu'il reculait, le misérable se jeta sur lui et lui plongea le poignard, qu'il dissimulait dans l'autre main, droit dans la gorge.

Corbett se frayait un chemin dans la cohue en respirant les odeurs fortes de la foule bigarrée et affairée. Cela faisait sept jours qu'il se trouvait à Paris et il essayait d'oublier ses préoccupations en visitant la ville qui se proclamait elle-même capitale de l'Europe. Paris s'étendait des grandes chaussées de la rive droite aux vergers du Luxembourg sur la rive gauche. La ville s'était développée autour des châteaux et manoirs royaux et incluait à présent les résidences des grands marchands ainsi que les maisons en torchis des artisans.

Le coeur de la capitale était l'île de la Cité où s'élevaient Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu et le palais royal du Louvre. Paris était gouverné par ses rois, mais dominé par ses guildes. Chaque corporation avait son quartier : les apothicaires dans la Cité, les métiers du livre – parchemineurs, écrivains publics, enlumineurs, libraires – dans le Quartier Latin, les changeurs

— Juifs, Lombards, orfèvres – sur le Grand Pont. En approchant du Châtelet, Corbett remarqua que les corporations qui n'avaient pas droit de vente ambulante arboraient d'énormes enseignes, qui, un gant géant, qui, un chapeau, qui, un pilon d'apothicaire.

Paris était une ville prospère aux marchés animés : le pain, place Maubert, la viande au Châtelet, les saucisses à Saint-Germain, les fleurs et les colifichets au Petit Pont. Corbett descendit nonchalamment la large voie où pouvaient passer de front deux ou trois charrettes et arriva à la Grande Orberie, le marché aux herbes sur le quai, en face de l'île de la Cité. Il huma avec plaisir la douce odeur d'herbe écrasée qui lui rappela son Sussex natal et, bien que réservé de nature, il apprécia de se mêler à la foule et d'observer le subtil manège des marchands si énergiques et habiles à traiter les affaires. Il se promena parmi les étalages, essayant de deviner quels bouchers saignaient la viande à blanc, ou quels poissonniers ravivaient, avec du sang, les ouïes des poissons plus très frais. Il était fasciné par la façon dont on pouvait maquiller la réalité pour lui donner un aspect tout autre.

Ce n'était guère différent en politique. Divers événements l'avaient surpris depuis son arrivée à Paris et il avait besoin de temps pour y réfléchir et les analyser. On avait logé les envoyés de la cour d'Angleterre près du plus grand pont de Paris, dans un vaste manoir, énorme bâtiment plein de coins et de recoins dont les murs crénelés et les tours pointues entouraient une cour immense. Les Anglais s'étaient rapidement installés. Les Blaskett de ce bas monde ont leur utilité : un certain ordre s'était rapidement instauré, les provisions avaient été vite faites et les cuisines nettoyées et prêtes à servir. Le troisième jour après leur arrivée, les chefs de l'ambassade, invités à rencontrer le roi Philippe et son Conseil au Louvre, s'étaient rassemblés dans la grande-salle ornée de bannières d'un rouge sang éclatant, de tentures luxueuses et de l'azur et or de la Maison du roi.

Le sol avait été jonché de paille fraîche mélangée à des fleurs printanières et une armée de grands candélabres de fer où brûlaient des bougies de cire vierge avait été placée autour de la lourde table de chêne, sur l'estrade au fond de la pièce. C'était là qu'avaient pris place les envoyés anglais, et parmi eux Lancastre et Corbett. Une sonnerie de trompettes avait soudain éclaté, et tous s'étaient levés tandis que le roi Philippe et sa suite faisaient leur entrée solennelle. Corbett avait

été immédiatement frappé par la noble allure du monarque français revêtu d'une dalmatique de velours bleu semée de fleurs de lys argentées, bordée d'hermine précieuse, blanche comme neige, et retenue par une large ceinture d'or. Sa chevelure blonde, ceinte d'une couronne d'argent, tombait sur ses épaules et encadrait son visage pâle, ses petits yeux, son nez busqué et ses fines lèvres exsangues.

Tout empreint de majesté, jusque dans ses moindres gestes, le roi avait adressé un petit salut à Lancastre avant de s'asseoir sur une haute chaise de chêne, au haut bout de la table ; puis, d'un mouvement las de sa main gantée de pourpre, il avait permis aux envoyés anglais et aux membres de sa suite de prendre place. Ce qu'avait fait Corbett, avant de se relever à demi, sous l'effet de la stupeur, en reconnaissant l'homme brun et râblé qui siégeait aux côtés du roi. Ce personnage, d'ailleurs, le foudroyait du regard sans chercher à atténuer la haine qui s'y lisait. Corbett l'avait dévisagé, n'en croyant pas ses yeux, mais il lui avait fallu se rendre à l'évidence : c'était bien là Amaury de Craon, représentant spécial de la couronne de France. Corbett avait eu maille à partir avec lui en Écosse⁽⁸⁾ plusieurs années auparavant, et, à en juger par son hostilité évidente, le Français n'avait ni oublié ni pardonné la façon dont Corbett s'était joué de lui. Détournant le regard, Corbett s'était ressaisi et avait dissimulé sa surprise sous un masque d'impassibilité diplomatique.

Après s'être assuré que ses scribes étaient bien installés derrière lui à une petite table, Philippe IV avait commencé les politesses d'usage : présentations et questions anxieuses sur l'état de santé de son cher cousin, Édouard d'Angleterre. Corbett avait observé Lancastre du coin de l'oeil : celui-ci était à bout et s'étranglait presque de rage, mais le roi, assis bien droit sur sa chaise, le regard rivé sur un point au-dessus de la tête des envoyés, avait poursuivi d'une voix sèche et monocorde. Sans daigner s'interrompre pour laisser la parole à Lancastre, il avait succinctement exposé la situation en Guyenne telle qu'il la voyait : lui était le suzerain du duché, Édouard pouvait être roi d'Angleterre, mais en tant que duc d'Aquitaine, il était vassal du roi de France ; les seigneurs gascons avaient attaqué un domaine français, Édouard avait donc rompu le lien féodal, et le duché avait été par conséquent saisi par son suzerain, le roi de France. À ces mots, Lancastre n'avait pu réprimer sa colère.

— Sire, avait-il lancé abruptement, vous pouvez vous être emparé du duché en toute justice, mais de quel droit le détenez-vous encore ?

— Oh ! c'est très simple, avait avancé de Craon de sa voix mielleuse, nos troupes occupent tout le duché. Et, avait-il ajouté en écartant les mains en un geste expressif, nous attendons impatiemment votre réponse.

Les envoyés anglais avaient déjà discuté de la stratégie à adopter lors de cette entrevue, aussi Lancastre, surmontant son antipathie envers Corbett, l'avait-il prié d'intervenir quand il le jugerait bon. Corbett avait estimé que c'était le moment propice.

— Sire, s'était-il empressé de dire avant que Lancastre ne lançât d'autres remarques imprudentes, cela signifie-t-il que nos deux pays sont en guerre ? Si tel est le cas, avait-il ajouté en singeant le geste de Craon, cette entrevue est terminée et vous trouverez bon que nous prenions congé.

Le visage du roi s'était éclairé d'un bref sourire :

— *Monsieur* Corbett, vous nous avez mal compris. De Craon exposait la situation telle qu'elle est, et non telle qu'elle devrait être.

Les Anglais s'étaient avidement emparé de l'expression : « telle qu'elle devrait être », et cela avait été le début d'une longue et interminable discussion sur de futures négociations. Corbett n'y avait pas pris part et s'était tenu à l'écart, conscient que de Craon et son maître, Philippe IV, l'observaient tranquillement pendant que les deux camps se renvoyaient des mots tels que « allodial », « fief », « droits féodaux » et « suzeraineté ». Corbett, quant à lui, était d'avis que les Français avaient l'intention d'occuper le duché aussi longtemps que possible. Pourtant, tout comme Lancastre qui lui parlait à voix presque inaudible, Corbett en était venu à la conclusion que le but ultime des Français n'était pas de gagner du temps, mais que l'invasion de la Guyenne faisait partie d'un projet plus ambitieux.

On avait continué à échanger force arguments par-dessus la table jusqu'au moment où l'on s'était mis d'accord pour remettre le débat à une date ultérieure. Certains points litigieux subsistaient, néanmoins, et Lancastre les avait brutalement abordés :

— Sire ! Notre représentant à Paris, Simon Fauvel, a disparu.

— Il n'a pas disparu ! avait rétorqué sarcastiquement de Craon. Je suis au regret de vous annoncer qu'il est mort. Il a été tué, probablement par une de ces bandes de coupe-jarrets qui écument la capitale.

Ses paroles avaient provoqué, dans le camp anglais, des murmures d'indignation et de colère.

— C'est inacceptable ! s'était écrié Lancastre. Nous sommes attaqués dans les environs de Paris, l'agent du roi d'Angleterre est assassiné dans la Cité ! L'autorité du roi de France est-elle à ce point méprisée que l'on bafoue si aisément le caractère sacré des ambassades ?

— *Monsieur* de Lancastre ! s'était exclamé Philippe IV, veuillez considérer les faits ! Nos envoyés, eux aussi, ont été attaqués en Angleterre. L'embuscade dont vous avez été victimes près de Paris est des plus regrettables. Recevez nos excuses et notre assurance que le

prévôt de Paris remue ciel et terre pour retrouver les coupables. Quant à *Monsieur* Fauvel, avait-il ajouté d'un ton acerbe, il apparaîtrait qu'il ait fait fi de nos conseils en sortant seul, la nuit, et en parcourant les rues après le couvre-feu, en dépit de nos ordonnances. Ces tragiques incidents sont certes fort regrettables, bien sûr, mais ils ne sont qu'au nombre de deux, n'est-ce pas ?

Lancastre avait vu le piège et l'avait adroitement évité. Le roi leur tendait des chausse-trapes dans l'espoir qu'ils feraient mention de l'attaque du *Saint Christopher* et de la mort de Nicholas Poer. Corbett savait que si Lancastre évoquait cette question, il aurait à s'expliquer sur la mission secrète dont étaient chargés le *Saint Christopher* et Nicholas Poer. Philippe IV, cependant, ne s'en était pas tenu là.

— Votre maître, notre cher cousin, avait-il ajouté pour tout commentaire, passe par des moments difficiles. Dans ses lettres, il fait des allusions voilées à la haute trahison et à la présence de traîtres autour de lui.

Le roi avait écarté lentement les mains en signe d'impuissance :

— Mais que pouvons-nous y faire ?

Les envoyés, Corbett y compris, avaient été trop abasourdis pour répondre à l'insulte. Le comte de Lancastre et sa suite s'étaient donc retirés, sur un dernier salut.

CHAPITRE V

La réunion qui avait suivi avait été courte, mais tout empreinte de gravité. Lancastre avait résumé clairement l'opinion anglaise, à savoir que le roi de France s'accrocherait à la Guyenne aussi longtemps qu'il le pourrait et ne la restituerait qu'à des conditions extrêmement avantageuses pour les Français. En outre, Philippe le Bel se considérait en position de force (les autres envoyés en étaient amèrement convenus) et avait l'intention de mettre sur pied un projet grandiose dirigé contre Édouard. Se moquant ouvertement d'eux, il avait insinué, de façon inquiétante, qu'il était au courant de la présence d'un traître au sein même du Conseil d'Édouard. Son allusion à la mort de Fauvel et à l'attaque sur la route de Beauvais n'avait fait que retourner le fer dans la plaie. Les compagnons du comte de Lancastre avaient réagi à ses paroles selon leurs tempéraments respectifs : Richemont avait été troublé, Eastray avait calmement déclaré qu'ils avaient fait leur possible et devraient s'en repartir tandis que Waterton était resté silencieux, impatient, apparemment, de s'en aller. Lancastre, à la fin, les avait priés de le laisser seul avec Corbett ; il avait soigneusement refermé la porte avant d'aborder le sujet :

— Je ne vous aime guère, Corbett, vous êtes trop secret, trop réservé. Bien que vous n'ayez aucune expérience de la diplomatie, mon auguste frère vous a envoyé ici ; de toute évidence, avait-il ajouté d'un ton acerbe, il vous fait confiance, bien plus qu'à moi !

Voyant Corbett le fixer sans mot dire, il avait poursuivi :

— Je suppose que vous êtes chargé de démasquer le traître ; dans ce cas, je vous suggère de vous mettre à l'oeuvre !

— Et si c'était le cas, avait sarcastiquement répliqué Corbett, par où me conseillerez-vous de commencer ?

— Eh bien, avait répondu sèchement le comte, vous pourriez

continuer à nous surveiller, comme moi je vais continuer à vous surveiller !

— Et ensuite ?

— Trouvez le meurtrier de Poer et de Fauvel !

Corbett aurait bien aimé que le comte lui dît comment, mais Lancastre lui avait déjà tourné le dos, mettant fin à l'entretien.

Et c'est ainsi que Corbett, accompagné d'un Ranulf toujours aussi disert, arpentait rues, ruelles et venelles de Paris. Ils avaient pu recueillir des renseignements sur Poer et Fauvel. Très peu sur le premier : une courte description de l'homme et le nom de la taverne qu'il fréquentait ; enfin, après bien des recherches et d'innombrables questions et regards méfiants suscités par son accent, Corbett avait retrouvé l'estaminet. Ce qui ne l'avait pas mené bien loin ! Le tavernier, trapu et laid, lui avait dépeint, d'un air renfrogné, un individu répondant au signalement de Poer qui avait bu et mangé dans son établissement ce soir-là ; non, personne ne l'accompagnait ; personne n'était parti avec lui ; personne ne l'avait suivi et seul un mendiant cul-de-jatte avait quitté l'endroit à peu près au même moment. Corbett avait essayé d'en savoir plus, mais le tavernier s'était détourné, les sourcils froncés, et avait craché par terre.

Corbett avait alors décidé de se rendre au logis de Fauvel, et Ranulf et lui se frayaient, à présent, un chemin dans la foule qui se pressait le long de la Seine en attendant les bateaux chargés des produits des campagnes environnantes. Ils traversèrent l'un des grands ponts et parcoururent les ruelles tortueuses derrière la dentelle de pierre de Notre-Dame. Ranulf harcela Corbett de questions, mais devant le mutisme de son maître il se réfugia dans un silence buté. Ils trouvèrent enfin la rue de Nesle, une voie étroite dont les eaux grasses coulaient au milieu dans une profonde rigole. Les maisons aux poutres noires, aux murs chaulés et sales, se blottissaient les unes contre les autres, et avaient deux ou trois étages en encorbellement. Leurs fenêtres, aux vantaux de bois, étaient dotées de carreaux le plus souvent en corne et plus rarement en verre teinté. Corbett trouva la demeure qu'il cherchait et frappa à la porte maculée de boue. Il y eut un bruit de clés et la porte s'ouvrit violemment sur une matrone à l'air arrogant et vêtue d'un ample habit de futaine ; la bouche en cul-de-poule, elle s'adressa au clerc :

— *Qu'est-ce que c'est ?*

— *Je suis anglais ; je cherche...*

— Je parle anglais, l'interrompt la femme. Je suis du Devon, feu mon mari était marchand de vins de Bordeaux. À sa mort, j'ai transformé une partie de la maison en logements pour les Anglais qui viennent à Paris. Je suppose poursuivait-elle d'une voix haletante, que vous êtes là à cause de Messire Fauvel, n'est-ce pas ?

Corbett sourit :

— Bien sûr, Madame. J'aimerais avoir des renseignements sur sa mort.

Il crut qu'elle allait leur proposer d'entrer, mais elle s'appuya contre la porte avec un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas grand-chose.

Elle désigna la rue boueuse :

— On l'a retrouvé là, la gorge transpercée d'un coup de poignard.

— Rien d'autre ?

— Non, répondit-elle en dévisageant Corbett, puis Ranulf qui la couvait d'un regard concupiscent.

Elle rougit devant le sourire franc et admiratif de ce dernier et perdit le fil de son discours.

— Il n'y avait rien, bégaya-t-elle, à part les pièces !

— Quelles pièces ?

Elle indiqua le sol.

— Quelques sous, pas grand-chose, qui étaient par terre, là !

— Ils étaient tombés de son escarcelle ?

— Non, de sa main, comme s'il avait été sur le point de les donner à quelqu'un.

— A qui ?

— Je ne sais pas ! répondit-elle aigrement, un mendiant probablement.

— Ah !

Corbett poussa un long soupir.

C'était fort possible, pensa-t-il, fort possible. Il ne savait pas pourquoi Fauvel et Poer étaient morts ou qui avait ordonné leurs assassinats, mais il devinait comment et par qui ils avaient été tués. Il se retournait en marmonnant des remerciements quand la femme le rappela :

— *Monsieur*, si vous avez besoin d'un logement...

Corbett hocha la tête en souriant. Lui ne reviendrait pas, mais Ranulf oui... à en juger par sa mine expressive.

Corbett retourna auprès des envoyés ; il était presque certain de savoir ce qui était arrivé à Poer et à Fauvel, bien que ce ne fût que des hypothèses, de l'intuition raisonnée. Mais même s'il avait deviné juste, il ne pouvait pas tirer grand-chose de ce renseignement ; il lui fallait attendre. Il décida donc de reporter toute son attention sur ses compagnons. En ce qui concernait Lancastre et Richemont, il les laissait plutôt de côté. Eastray était d'un abord très froid et passait le plus clair de son temps dans sa petite chambre, aussi Corbett concentra-t-il sa surveillance sur Waterton. Ce dernier s'était avéré brillant clerc ; son compte rendu de la rencontre avec le roi de France révélait un esprit méthodique et logique. Par courtoisie, Anglais et

Français avaient échangé les minutes de l'entrevue du Louvre, et Philippe IV avait été si impressionné par le travail du clerc anglais qu'il lui avait fait présent d'une bourse d'or.

Pourtant Waterton intriguait Corbett. De nature discrète et dissimulée, il s'éloignait de ses compagnons à la moindre occasion et sortait, quand on n'avait pas besoin de ses services, pour ne revenir qu'au petit matin. Corbett ne voyait là rien de suspect, car Paris et ses lieux de plaisirs offraient de bien grandes tentations, mais, au fur et à mesure que passaient les jours, Waterton se montrait de plus en plus renfermé. Corbett nota également que les officiers et messagers français qui venaient les voir prenaient bien soin de s'enquérir de la présence de *Monsieur* Waterton ; ils lui apportaient parfois des cadeaux et même, un jour, Corbett crut voir l'un d'eux lui glisser un parchemin.

Corbett ordonna finalement à Ranulf de prendre le clerc en filature lors d'une de ses expéditions nocturnes, mais son serviteur revint, l'oreille basse.

— Je l'ai suivi pendant un moment, soupira-t-il avec lassitude, mais des ivrognes m'ont entouré et ont commencé à me bousculer et à se moquer de moi, en voyant que j'étais anglais. Le temps de me débarrasser d'eux, Waterton s'était envolé !

Ses soupçons confirmés, Corbett décida d'interroger Waterton.

Il attendit le moment propice : un dimanche après la messe. Le clerc était seul dans sa chambre exigüe et sans fenêtre, assis à une table et rédigeant une lettre, entouré de rouleaux de parchemin, de pierres ponce, de plumes et d'encriers. Après s'être excusé, Corbett se mit à parler de tout et de rien, du temps qu'il faisait, de la récente entrevue avec les Français et de la date éventuelle de leur retour en Angleterre. Waterton se montra poli, mais circonspect, son long visage étroit ne trahissant que fatigue et anxiété. Tout en conversant, Corbett remarqua l'habit fort coûteux de son interlocuteur, les bottes de cuir souple, la cape de pure laine, les chausses, et le pourpoint au col rehaussé d'une vaporeuse dentelle de batiste. Waterton portait, en outre, une chaînette d'argent au cou et une bague d'améthyste au petit doigt de la main gauche. « Un vrai coureur de jupons », songea Corbett.

— Vous vous intéressez à moi, Messire ? lui demanda soudain Waterton.

— Vous êtes excellent clerc, lui répliqua Corbett, mais vous êtes si mystérieux : je sais très peu de choses sur vous !

— Pourquoi en serait-il autrement ?

Corbett haussa les épaules.

— Nous sommes tous ensemble retenus ici et nous affrontons le même danger, mais cela, apparemment, ne vous empêche pas de vous

promener dans Paris, même après le couvre-feu. Ce n'est pas prudent !

Waterton prit un fin couteau, redoutablement aiguisé, et se mit à couper du vélin en suivant soigneusement la ligne tracée, avant de le frotter avec la pierre ponce jusqu'à ce que la surface brille comme de la soie pure. Il s'arrêta et fixa Corbett :

— Qu'insinuez-vous ?

— Rien. Je n'insinue rien, je m'étonnais seulement.

Waterton pinça les lèvres d'agacement et reposa brusquement la pierre ponce.

— Écoutez, Corbett, dit-il d'un ton cassant, ce sont mes affaires ! Vous m'observez comme une commère de village. Mon père était un marchand prospère, d'où ma relative aisance. Quant à ma mère, elle était française ; je parle donc parfaitement cette langue et n'ai pas peur de m'aventurer dans une ville française. Satisfait ?

Corbett fit signe que oui.

— Je suis désolé, répliqua-t-il sans éprouver le moindre remords. Je voulais simplement savoir !

Waterton fronça les sourcils et se remit à frotter le parchemin. Ce que voyant, Corbett s'en alla, regrettant amèrement que leur conversation n'eût abouti à rien qu'à mettre Waterton sur ses gardes.

Corbett ne fit pas part de ses soupçons à Lancastre qui l'évitait soigneusement depuis leur dernière rencontre et était, par ailleurs, fort occupé à préparer leur retour, dont il avait déjà fixé la date. Le comte n'avait pas oublié l'attaque sur la route de Beauvais et avait demandé des sauf-conduits et une escorte militaire renforcée pour gagner la côte. Philippe le Bel souleva quelques difficultés, déclarant que Lancastre ne semblait pas avoir confiance en lui, et ce dernier se vit entraîné dans d'autres négociations complexes. Ce ne furent pas les sous-entendus malveillants ni les persiflages de la cour de France qui améliorèrent son humeur !

Corbett prenait son mal en patience. Les envoyés et les représentants français venaient régulièrement leur rendre visite, et, un jour, Corbett vit distinctement l'un d'eux tendre un parchemin à Waterton. Il fut tenté de mettre le clerc au défi de lui montrer ce que c'était, mais réalisa qu'il se serait couvert de ridicule si cela avait été anodin. Pourtant, le même soir, enveloppé dans une épaisse cape de soldat, épée et poignard à la ceinture, Corbett sortit sur les talons de Waterton. Il le suivit dans un véritable dédale de ruelles, de carrefours et de passages que bordait la masse des maisons plongées dans l'ombre. Corbett se déplaçait précautionneusement, se contentant de ne pas perdre sa proie de vue, au cas où il y aurait eu d'autres passants, protecteurs silencieux de ce clerc anglais amateur de promenades nocturnes.

Enfin Waterton poussa la porte d'une taverne.

Corbett resta à l'extérieur et observa l'entrée éclairée et les vantaux carrés. Il n'y avait personne dans les rues, à part quelques mendiants ivres et le guet qui faisait sa ronde avec force cliquetis d'armes et martèlement de bottes. Caché dans l'ombre, Corbett le regarda passer à la lumière de la torche grésillante portée par le sergent. Puis le silence retomba, oppressant, interrompu seulement par les chansons et les bruits étouffés en provenance de l'estaminet. Une bruine glacée se mit à tomber. Corbett sursauta : un gros chat avait silencieusement attrapé un rat surgi d'un tas d'immondices et s'enfuyait en emportant sa proie qui se débattait en couinant, piégée dans un étau mortel.

Les maisons de l'autre côté de la rue se dressaient en une énorme masse sombre ; le ciel nocturne se couvrait, de gros nuages porteurs de pluie passèrent soudain sur la pleine lune de printemps. Corbett frissonna, s'emmitoufla dans sa cape et se concentra sur le rai de lumière filtrant sous la porte de l'établissement en se demandant quand Waterton en sortirait. Allait-il y rester pour une nuit de débauche ? Ou la personne qu'il devait rencontrer se trouvait-elle déjà là ? Corbett maudit sa stupidité : il aurait au moins dû essayer de résoudre cette énigme quand Waterton avait pénétré dans la taverne ; maintenant il n'osait s'approcher !

Mais un bruit de bottes sur les pavés coupa court à ses hésitations. Deux silhouettes encapuchonnées sortirent de l'ombre, la première entra immédiatement dans la gargote, mais l'autre s'arrêta un instant dans le rond de lumière, près de la porte, rabattit son capuchon et jeta un coup d'oeil circulaire. Corbett se figea, le coeur battant à tout rompre. C'était de Craon ! Le clerc attendit un instant avant de traverser la rue et de regarder par un interstice du Vantail.

La salle était à peine éclairée par les lampes à huile fixées au mur, et au fond Corbett aperçut Waterton qui fut rejoint par de Craon et l'autre personne. Celle-ci enleva son capuchon et révéla une chevelure blonde et un visage qu'aurait envié Hélène de Troie : un teint d'albâtre, des lèvres rouges et pleines et de grands yeux clairs. Malgré le peu de lumière, Corbett remarqua l'air détendu de Waterton qui semblait heureux de voir ses compagnons et qui, saisissant la jeune femme par les poignets, ordonna au tavernier de lui apporter son meilleur vin. Corbett en avait assez vu ; il se retourna pour s'en aller, mais faillit crier de frayeur à la vue du personnage en haillons qui se tenait, accroupi, derrière lui.

— Un sou, pour l'amour de Dieu, un sou ! gémit le mendiant.

À la vue du visage sale et des yeux brillants, Corbett recula et s'enfuit comme un dératé dans l'obscur rue immonde. Il s'arrêta pour écouter si on le poursuivait, mais, bien qu'à bout de souffle, se remit à courir en sanglotant. Il s'égara, parcourut à fond de train les ruelles

sordides et les venelles jonchées de détritus, glissant, hoquetant, piétinant des immondices ou trébuchant et pataugeant dans les rigoles pleines d'excréments qui couraient au milieu. À un moment il se cacha du guet, à un autre il envoya rouler dans la boue une pauvre mendiante sortie de l'ombre pour implorer la charité. Corbett dégaina son poignard, et, le tenant devant lui, continua à courir jusqu'à ce que, tremblant et hors d'haleine, il atteignît son logis.

CHAPITRE VI

Le lendemain, sous un vague prétexte, Corbett chargea Ranulf de quelque course, car il désirait rester seul. La terreur éprouvée la veille l'avait épuisé, et il sentait la nausée le gagner à la pensée de la mort frôlée de près et de l'horreur qui rôdait en silence dans les rues désertes. Il ne voulait plus revivre cette expérience et garda donc la chambre le reste de la journée en s'efforçant de trouver un fil conducteur dans l'écheveau de renseignements qu'il avait rassemblés. Waterton était à moitié français et, en tant que clerc assistant au Conseil royal, connaissait les projets secrets du monarque. Il avait une conduite suspecte, était courti par les Français, rencontrait de Craon la nuit et entourait de mystère ses moindres faits et gestes. En outre, il semblait posséder des sommes d'argent inépuisables. Mais était-ce un traître ? Qui était la jeune femme ? Et comment Waterton transmettait-il ses renseignements à de Craon lorsqu'il se trouvait en Angleterre ?

Le crépuscule venu, Corbett sauta à bas de sa paillasse. Il avait bien songé à demander de l'aide à Lancastre, mais il était trop méfiant pour se confier à quiconque. Il pria cependant l'intendant de la Maison de Lancastre de lui fournir certain objet. Celui-ci eut l'air surpris, mais ne fit aucune difficulté pour donner à Corbett ce qu'il réclamait. Le clerc se rendit ensuite par un étroit escalier à vis dans la grand-salle, une pièce basse aux poutres noires, aux murs nus et chaulés, meublée d'une table et de bancs, de quelques torchères et de braseros rouillés. Comme Lancastre l'avait fait remarquer haut et fort, les Français ne s'étaient guère mis en quatre pour leur fournir un logis accueillant ! Les pièces étaient d'une saleté repoussante et les cuisines retentissaient constamment des plaintes des marmitons aux prises avec de nouvelles difficultés.

Le dîner était toujours un moment lugubre : Lancastre fixait les plats d'un oeil mauvais ; Richemont, selon son humeur, était soit silencieux, soit ennuyeux comme la pluie quand il racontait, avec force détails et rodomontades, sa campagne de 1295 en Guyenne qu'il avait si mal menée et qu'il passait son temps à se justifier. Quant à Eastry, après avoir récité le bénédicité, il mangeait délicatement la nourriture souvent suspecte sous les sauces et les épices, et gardait ses réflexions pour lui. Waterton avalait rapidement son repas et prenait congé aussitôt que le permettaient les convenances. Il n'en alla pas autrement ce soir-là. Waterton fit un petit salut à Corbett, s'inclina devant Lancastre, comme d'habitude, et sortit.

Corbett lui emboîta le pas peu après, prenant le même chemin que la veille. Il aperçut vite la silhouette décidée et n'eut aucune difficulté à la suivre, car sa proie se rendit à la même taverne. Corbett se cacha dans l'ombre et commença sa surveillance. Mais, cette fois-là, il ne se contenta pas de guetter la porte de l'établissement, il jeta de fréquents coups d'oeil dans l'obscurité qui l'entourait. Mais il ne vit ni n'entendit rien d'inquiétant. Seuls les sons affaiblis de la taverne brisaient le silence menaçant de la rue plongée dans les ténèbres.

De Craon et l'autre personne arrivèrent enfin et entrèrent en coup de vent dans l'estaminet sans une hésitation ou un regard en arrière. Corbett attendit quelques instants, puis traversa la rue à pas de loup et mit son oeil à la fente du vantail. Waterton, de Craon et la jeune femme étaient serrés les uns contre les autres, à la même table. Tout en restant sur ses gardes, Corbett les épia, l'oreille tendue et le coeur battant. Il avait envie de s'enfuir, d'échapper au danger qu'il devinait dans l'ombre. Un léger bruit le fit se retourner. Le cul-de-jatte, avec ses planchettes de bois, était là, qui l'observait :

— Un sou, Messire, un petit sou !

Corbett fouilla dans son escarcelle et lui tendit lentement la piécette. Ce qui arriva ensuite, il ne put jamais le décrire exactement, mais le revécut maintes et maintes fois dans ses cauchemars. Le misérable leva la main, puis se jeta soudain sur Corbett, dévoilant le poignard dissimulé dans ses haillons. Le clerc fit un pas de côté au moment où l'arme touchait la broigne qu'il portait sous sa cape. Il frappa à son tour d'un coup de poignard en pleine gorge et l'homme s'écroula dans la boue, yeux grands ouverts et poitrine inondée de sang.

Corbett s'appuya contre la façade de la taverne en s'efforçant de maîtriser ses sanglots de terreur, puis il regarda dans la rue mais il n'y avait plus de danger. Il examina son assaillant et le retourna adroitement du bout du pied. Il le fouilla en évitant de regarder les yeux vitreux et la plaie béante de la gorge, mais ne trouva rien. Puis il se releva et alla surveiller Waterton : celui-ci était toujours en grande

conversation avec ses compagnons, sans se douter de la terrible tragédie qui s'était déroulée silencieusement à l'extérieur.

Le lendemain, Corbett s'assura que Waterton était bien retourné à leur résidence avant de solliciter un entretien avec Lancastre. Il fit part au comte de ses soupçons et lui narra les événements de la veille. Lancastre frotta son menton mal rasé et jeta un coup d'oeil perçant à Corbett :

— Manifestement, vous redoutiez ce mendiant. Pourquoi ?

— Parce que c'est un mendiant, répliqua Corbett, qui a assassiné Poer et Fauvel.

— Comment le savez-vous ?

— Eh bien, la seule personne mentionnée par l'aubergiste près de Poer était un mendiant.

— Et Fauvel ?

— Lui a été poignardé à l'entrée de son logis. Sa bourse lui fut dérobée pour faire croire à un vol, mais il tenait encore de la menue monnaie. Je me suis demandé pour quelle raison un homme pouvait trouver la mort sur son propre seuil avec des piécettes à la main. La seule explication plausible est qu'il s'apprêtait à faire l'aumône, en donnant quelques sous. N'importe qui est vulnérable devant un assassin déguisé en mendiant implorant la charité.

— Mais pourquoi ne vous a-t-il pas tué le premier soir ?

— Je ne sais pas. Peut-être n'en a-t-il pas eu le temps ! Je me suis enfui tout de suite !

Le comte s'assit lourdement sur une chaise et tripota les glands dorés de son habit.

— Et croyez-vous que Waterton soit le traître ? demanda-t-il.

— C'est possible, mais rencontrer de Craon n'est pas faire acte de trahison ; nous n'avons pas de preuves, pas encore.

— Si nous le piégeons, il ne faut pas que cela soit en France, reprit Lancastre. Il y aura d'autres occasions.

Il regarda son interlocuteur en souriant :

— Nous repartons après-demain pour l'Angleterre.

Corbett était heureux de quitter la France. S'attarder commençait à être dangereux. Il avait supprimé le tueur à gages de Craon et le Français n'oublierait pas ni ne pardonnerait. Quant à Waterton, Corbett était quasiment persuadé qu'il était le traître, responsable de la mort d'au moins deux hommes à Paris et de la perte d'un navire anglais, coulé corps et biens. En Angleterre, Corbett rassemblerait d'autres preuves et l'enverrait au gibet d'Elms.

De son côté, Waterton continuait d'agir comme si de rien n'était, recevant les adieux chaleureux des Français et une autre bourse d'or de Philippe IV. Corbett n'eut plus le temps de le surveiller, car Ranulf et lui consacrèrent la journée suivante à faire leurs bagages et à aider

aux préparatifs du départ. Lancastre pressait son monde impitoyablement, car il voulait prendre les Français au dépourvu par sa décision soudaine et éviter ainsi tout autre traquenard. On sella chevaux et poneys et, en pleine nuit, on chargea hâtivement coffres, sacs et coffrets. Lancastre veilla à ce que certains documents fussent scellés dans des sacoches et d'autres brûlés. On distribua toutes les armes : épées, poignards, salades, arbalètes et casques. Corbett garda le haubert qu'il s'était procuré à l'armurerie et obtint la permission du comte de chevaucher au centre de la colonne.

L'ambassade anglaise quitta Paris au jour fixé, bannières et fanions claquant au vent, soldats à l'extérieur du convoi, clercs et envoyés à l'intérieur. À la sortie de Paris, à un mille au nord du gibet de Montfaucon, une escorte française, composée de six chevaliers, de quarante hommes d'armes à cheval et de quelques mercenaires, se joignit à eux. Lancastre accepta à contrecœur leur offre de protection, mais insista – malgré les objections des chevaliers – pour leur désigner leurs postes. Corbett observait le comte au dos voûté et aux longs cheveux raides, et se dit in petto que bien qu'il ignorât encore l'identité du traître, il doutait fort que ce fût Lancastre.

En fait, les précautions du comte s'avérèrent inutiles. Le voyage de retour fut précipité et pénible, mais dénué de tout incident. Ils atteignirent la côte française. Corbett était tracassé, épuisé et tout endolori en arrivant à Calais, mais soulagé à l'idée de quitter la France. Waterton, toujours aussi mystérieux et réservé, ne faisait rien, pourtant, qui pût provoquer d'autres soupçons. Ranulf, lui, était franchement renfrogné. Corbett pensait que c'était dû à sa paresse foncière, mais les raisons en étaient plus profondes. Ranulf était retourné rue de Nesle, au logis de Fauvel, pour conter fleurette à la belle et hautaine propriétaire et avait eu tout lieu de se féliciter de son heureuse initiative.

Madame Areras – c'est ainsi que s'appelait la dame – avait fait d'abord quelques difficultés, mais Ranulf l'avait comblée de petits cadeaux, de mots doux et de regards langoureux. Au début, à l'instar des belles dames des *chansons* de troubadours, Madame Areras s'était montrée froide et distante, mais ensuite, telle une fleur au soleil, elle s'était lentement épanouie et avait répondu favorablement à la cour empressée du jeune Anglais. Oh ! il y avait bien eu des soupirs et de charmantes supplications, même lorsque Ranulf lui avait ôté ses jupons et l'avait dénudée dans la chambre, mais le jeune homme ne les avait guère écoutés ! Il lui avait tapoté les fesses, caressé cuisses, seins et cou jusqu'à ce que tous deux roulent et gambadent parmi les traversins du grand lit de Madame Areras, laquelle avait fort haleté, gémi et crié de plaisir. Maintenant, c'en était fini de cette amourette et Ranulf lançait des regards noirs à son maître taciturne, coupable

d'avoir mis un terme à ces délices.

Corbett ne prêtait pas la moindre attention à la mauvaise humeur de son serviteur, mais veillait à seconder efficacement Lancaster qui avait établi son plan avec minutie. Un cogghe anglais, escorté d'un navire de guerre, les attendait à Calais. Hommes, chevaux, poneys de bât, tous embarquèrent en hâte et en désordre, aiguillonnés par la langue acérée de Lancaster et surveillés par son regard d'acier. Le comte ne prit pas même congé de l'escorte française, mais cracha dans la poussière aux pieds des chevaux avant de se retourner et de franchir la passerelle à grands pas. Le soir même, les navires anglais sortaient de leur mouillage et faisaient voile vers l'Angleterre, affrontant la houle de la Manche.

David Talbot, écuyer de petite noblesse et héritier de bonnes terres dans le Hereford et les Marches du pays de Galles, galopait à bride abattue pour sauver sa peau. Il éperonnait les flancs doux et couverts de sueur de sa monture qui, naseaux tendus, martelait l'ardoise du sentier creusé d'ornières en soulevant une fine poussière blanche. Talbot regarda rapidement par-dessus son épaule : on le poursuivait probablement, sûrement...

Les hommes de Morgan le traquaient dans ces vallées tortueuses et encaissées du pays de Galles, car Talbot était un jeune homme qui en savait trop. Le roi Édouard d'Angleterre lui avait promis une fortune en or s'il rapportait des renseignements sur un chef rebelle gallois qui menait des négociations secrètes avec les Français. Eh bien, Talbot était maintenant en possession de ces renseignements et connaissait également le nom du traître anglais qui révélait les secrets du Conseil. Il avait déjà envoyé des détails au monarque, mais cela il l'apporterait en personne et recevrait ainsi une récompense bien méritée, si seulement il échappait à ses poursuivants, si seulement il ne s'était pas fait surprendre dans l'écurie de Morgan en train d'examiner le moyen qu'avait utilisé l'espion anglais pour faire parvenir ses renseignements au traître gallois !...

Il fallait qu'il s'échappe, qu'il sorte de ces vallées perfides bordées de collines dont le moindre buisson pouvait facilement abriter un archer de Morgan. Les Gallois connaissaient bien les routes des vallées et Talbot avait vu s'allumer les fanaux qui transmettaient les messages. Il se retourna et sentit le coeur lui manquer en apercevant ses poursuivants qui, capes noires au vent, venaient de pénétrer ventre à terre dans la vallée. Talbot se pencha sur l'encolure de sa monture, l'encourageant de la voix tout autant que de son éperon meurtrissant et ensanglanté. L'entrée encaissée de la vallée fut bientôt en vue. Talbot poussa un cri de soulagement et se souleva sur la selle, ce qui rendit sa mort instantanée. Les filins acérés tendus en travers de la vallée le décapitèrent et envoyèrent sa tête, d'où jaillissait le sang,

rebondir comme une balle sur l'ardoise fine.

CHAPITRE VII

Corbett attendait à la porte de la salle située au bout d'un des couloirs aux murs blancs qui partaient du Grand Hall de Westminster. Plusieurs fois déjà, il s'était amusé à examiner la charpente du plafond ou avait ouvert un volet pour admirer les jardins royaux qui commençaient à embaumer sous le chaud soleil printanier. Corbett avait débarqué à Douvres deux semaines auparavant et était revenu à Londres, mais avait succombé à une mauvaise fièvre qui lui avait endolori les membres et la tête. Lancastre lui avait dit de se reposer pendant que les autres envoyés et lui-même iraient faire leur rapport au roi.

Corbett avait passé ses journées à se faire soigner par un Ranulf trop zélé qui se montrait toujours anxieux quand son maître était malade, car si ce dernier venait à mourir, il perdrait son gagne-pain. Ils avaient fait appel à un médecin qui voulait pratiquer une saignée pour, disait-il, chasser la fièvre et apaiser les humeurs malignes. Lorsque Corbett avait menacé de lui trancher la gorge, le médecin avait rapidement changé de tactique et placé une pierre de jade sur l'estomac du clerc, tout en lui donnant une décoction de persil, de fenouil, de gingembre et de cannelle, réduits en poudre et servis dans du vin brûlant. Corbett avait beaucoup transpiré dans son sommeil lourd et agité, la fièvre faisant naître des cauchemars durant lesquels il revivait le moment horrible où il avait tué le mendiant assassin.

Puis, finalement, il s'était réveillé, faible, mais débarrassé de la fièvre. Le médecin était revenu et avait été vraiment surpris devant l'efficacité de ses remèdes ; il avait donné ses instructions à Ranulf et empoché une coquette somme d'argent ; ensuite il s'était promptement esquivé de peur que l'état de son patient n'empirât soudainement. Corbett avait repris du poil de la bête et reçut quelques jours après

une convocation royale lui ordonnant de se présenter à Westminster. Et à présent il se demandait combien de temps il lui faudrait attendre, car d'après les sons filtrant de la salle, le roi était en train de céder à un de ses accès de colère. Enfin la porte s'ouvrit violemment et le monarque lui-même signifia à Corbett d'entrer. À l'intérieur, un clerc nerveux, assis à une table, s'efforçait de dissimuler son anxiété en relisant attentivement ce qu'il avait écrit. Lancastre, quant à lui, s'était confortablement installé sur une chaise et se penchait un peu en avant pour soulager son épaule difforme.

Le roi et son frère étaient vêtus simplement de cottes sombres, de surcots et de manteaux ; leur seule concession à la mode consistait en agrafes, fermaux et lourdes bagues incrustées de pierres précieuses. La salle elle-même évoquait l'austérité d'une tente ou d'un camp militaire : deux tentures tachées et sales étaient suspendues de guingois, une torchère était un peu tordue et la paille jonchant le sol formait de petits tas malpropres qu'on avait rassemblés à coups de botte. À en juger par l'air de patience forcée de Lancastre et les taches qui marbraient les joues du roi, il avait dû y avoir une altercation féroce entre les frères de sang royal.

Le souverain congédia le scribe et foudroya Corbett du regard en lui désignant un banc accoté au mur.

— Asseyez-vous ! Asseyez-vous, Messire Corbett, rugit-il. Je suppose que vous ne m'apportez pas de meilleures nouvelles que mon frère. Votre voyage a été une bouffonnerie. Le roi Philippe vous a trompés, humiliés et méprisés. Vous n'avez rien appris ni rien gagné, à part des insultes. Par Dieu ! Vous êtes partis comme des chiens battus, la queue entre les jambes !

— Sire, répondit lentement Corbett, à quoi vous attendiez-vous ? Veuillez pardonner ma franchise, mais je doute que nous capturions jamais le traître en France. Il est ici, au sein de votre Conseil.

Édouard lui jeta un regard noir, mais Corbett poursuivit en décomptant sur ses doigts les différents points :

— D'abord, nous nous sommes débarrassés du meurtrier de Fauvel qui est aussi probablement celui de Poer. Ensuite, nous avons de fortes raisons de soupçonner Waterton. J'ai fourni à ce sujet au comte, dit-il avec un signe de tête à l'adresse de ce dernier, un rapport complet lors de notre retour. Et finalement nous avons acquis la conviction que le roi Philippe caresse un projet très ambitieux dont l'annexion de la Guyenne n'est qu'une petite partie.

Le roi s'assit sur un tabouret, la tête entre les mains, l'air épuisé.

— Je suis désolé, murmura-t-il en le regardant.

Vous, Corbett, et vous, mon frère, Lancastre, vous êtes les seuls en qui j'ai confiance.

Il tendit un parchemin souillé à Corbett.

— Voici le rapport de David Talbot, écuyer de la Maison du roi. C'est sa dernière lettre. Il y a cinq jours, son corps décapité a été retrouvé au fond d'une vallée du pays de Galles. Une autre victime du roi Philippe !

Corbett lut lentement la missive de Talbot, rédigée dans un style maladroit et ampoulé.

David Talbot, écuyer, au roi Édouard d'Angleterre, salut ! Sire, sachez que j'ai fort bien oeuvré à vos affaires du comté de Glamorgan. Sachez que j'ai soumis à une surveillance sans relâche le château et les serviteurs de Lord Morgan, et que ledit Morgan, bien qu'ayant accepté récemment la paix, conspire avec vos ennemis de l'étranger. J'ai vu des navires français près de la côte et des membres d'équipage débarquer et être conduits au château de Lord Morgan. J'ai mené ma propre enquête et découvert que ce dernier avait aussi reçu des messagers de seigneurs écossais mécontents. Je crois, Sire, que Lord Morgan est encore hostile à vos intérêts et qu'il s'est allié à vos ennemis de l'étranger et dans le pays. La force agissante derrière tout cela est, comme vous ne l'ignorez pas, Philippe de France, qui a pour but de s'emparer de vos terres en France et de soulever l'Écosse, le pays de Galles et l'Irlande. Sachez que j'ai vu ces mêmes bateaux français apporter des armes et que Lord Morgan a de nouvelles sources de richesse. Je vous supplie, Sire, d'intervenir, sinon votre cause est perdue. Que Dieu vous ait en Sa Sainte Garde ! Écrit à Neath. Mars 1296.

Corbett jeta un regard interrogateur à Édouard.

— Qui est ce Morgan ?

— Un seigneur gallois. Il était en guerre avec le comte de Gloucester et a accepté mes offres de paix après sa reddition.

Corbett observa les traits tirés du roi.

— Alors pourquoi ne pas l'arrêter si c'est un traître ?

— Ce ne sont que des rumeurs, rétorqua le monarque d'une voix agacée. Il n'y a aucune preuve, à part les lettres de Talbot, et Talbot est mort.

Launceston se leva et se dirigea d'une démarche traînante vers la fenêtre ouverte.

— Écoutez, dit-il doucement, tout cela, ce sont des symptômes. Poer, Fauvel, Talbot, la présence française au pays de Galles ne sont que les symptômes d'une maladie plus grave, à savoir la haute trahison. Démasquez le traître, débusquez-le et tout le reste n'aura plus lieu d'être !

Édouard dévisagea son frère et le silence se fit.

— Waterton ! lança-t-il brusquement. C'est Waterton l'espion, le traître ; sa mère était française, il est plus riche qu'il ne le devrait même si son père était un marchand prospère. Qui plus est, ce dernier était un partisan de Simon de Montfort !

Corbett se raidit et jeta un regard perçant à son souverain. En

1265, Montfort, le grand baron qui s'était rebellé contre l'autorité d'Henri III, père du roi, avait été massacré à la bataille d'Evesham, ce qui avait enfin mis un terme à une cruelle guerre civile. Les bourgeois de Londres avaient été de fervents partisans du défunt Montfort. Des centaines d'entre eux avaient payé ce soutien de leur vie ou d'une forte amende. Cette vieille blessure ne s'était pas encore refermée. Corbett était bien placé pour le savoir, car, des années auparavant, Édouard l'avait chargé de retrouver et de supprimer les partisans du défunt Montfort.

— Sire, dit-il d'une voix pressante, nous avons assez de preuves. Mettez Waterton en état d'arrestation et faites cesser ainsi ses actes de trahison !

— Bien parlé, concéda Édouard. Mais ne vous en faudrait-il pas d'autres ?...

— Non.

— Mais que se passe-t-il si vous vous trompez ? Qu'arrive-t-il si Waterton n'est qu'un pion ? Après tout, il est membre de la Maison de Richemont. C'est le comte qui me l'a recommandé et le comte, également, qui a causé la défaite de mes troupes en Guyenne !

— Soupçonnez-vous le comte de Richemont ? s'enquit Corbett.

— Il est français, il a des terres en France et Dieu sait comment il s'y est pris pour perdre mon armée !

Édouard se leva et arpena la pièce.

— Les Français, poursuivit-il, ont lancé leur attaque sur la Guyenne en 1293. L'automne 1294, le comte de Bretagne a fait débarquer mes troupes à La Réole et y a installé la garnison. Au printemps 1295, les Français ont assiégé la ville et en moins de quinze jours – quinze jours ! — il avait signé la reddition de la ville et de l'armée !

— Vous croyez, Sire, qu'il pourrait être coupable de trahison ? demanda Corbett.

— C'est possible, c'est bien possible.

— Si le traître se trouve ici, à Westminster, intervient Lancastre, comment s'y prend-il pour communiquer avec les Français ? Philippe n'a pas d'envoyés à Londres, tous les ports et bateaux sont fouillés. Aucun de nos agents dans les ports français n'a remarqué d'échanges de lettres.

— Et par le pays de Galles ou l'Écosse ? suggéra Corbett.

— Non, répondit le roi. Les renseignements parviennent à destination trop rapidement. Philippe semble savoir ce que j'ai décidé en l'espace de quelques jours. Non, c'est d'ici qu'ils partent.

— Des lettres sont-elles envoyées en France ? demanda Corbett.

— Oui, des lettres officielles à Philippe et des lettres aux otages.

— Quels otages ?

— Quand le comte de Bretagne s'est rendu, plusieurs chevaliers n'ont pu offrir, en guise de rançon, que des otages, leurs enfants la plupart du temps. Ils leur écrivent régulièrement.

— Certains de ces chevaliers siègent-ils au Conseil ou connaissent-ils la teneur des réunions ?

— Non, à part Tuberville, Thomas de Tuberville, un baron du Gloucestershire, qui est chambellan et capitaine de la garde.

— Pourrait-il entendre ce qui se dit au Conseil ?

— Non, les portes sont en chêne massif et les murs sont épais. En outre, Tuberville hait les Français, comme le prouvent ses lettres.

— Comment le savez-vous, Sire ?

— Des copies de ses lettres sont conservées aux archives de la Chancellerie, comme tout document.

— Bavardages ! Tout cela n'est que bavardages ! les interrompit brusquement Lancastre. On en revient toujours à Richemont. Nous ferions mieux de les emprisonner, lui, Waterton, Tuberville et tous ceux qui, de près ou de loin, ont un rapport avec lui.

Le monarque fit quelques pas dans la pièce.

— Non, pas encore ! dit-il avant de pointer un doigt autoritaire sur Corbett. Vous enquêterez à partir des éléments que nous avons. D'abord vous vous rendrez au pays de Galles, chez ce Lord Morgan, et lui poserez les questions que vous jugerez pertinentes.

Corbett sentit le cœur lui manquer, mais un seul coup d'oeil au visage fermé et épuisé du roi l'avertit que toute protestation de sa part serait impitoyablement écartée.

Le lendemain, Corbett et Ranulf commencèrent leurs préparatifs de voyage. Ils auraient besoin de vêtements, d'armes, de provisions et de montures. Malgré ses objections, Corbett ordonna sèchement à son serviteur de continuer sa tâche pendant que lui irait se promener dans les rues pour méditer et réfléchir à l'entrevue avec le roi. Puis il alla déambuler dans Cheapside, l'importante rue marchande qui traversait la cité d'est en ouest, le principal quartier commerçant où l'on trouvait la Halle aux Grains, les abattoirs, la prison de la Tun et la grande canalisation qui apportait l'eau à la cité.

Les étals des boutiques étaient abaissés, les auvents tirés pour les abriter des ardeurs du soleil. La rue fourmillait d'activité ; on vendait de tout, du haut-de-chausses jusqu'aux cerises fraîchement cueillies en passant par les éperons dorés ou la chemise de satin ornée de dentelle de batiste. Un cortège funèbre passa, conduit par un frère prêcheur en robe de bure, à la silhouette sévère et discrète, aux traits austères et au regard perçant sous son capuchon. Les membres de la procession suivaient péniblement, précédant le cercueil qui reposait sur les épaules des porteurs. Corbett entendit les sanglots des femmes et le hurlement rauque d'un chien. Ces scènes paraissaient incongrues par

une telle journée ; les gens étaient sortis en foule, les hommes de loi revêtus de leurs capes fourrées se rendaient aux cours de justice de Westminster ; les paysans, en cottes brunes ou vertes, encourageaient de la voix leur attelage et le menaient jusqu'au marché en faisant mine de ne pas entendre les quolibets des garnements dépenaillés qui essayaient de chiper quelque gourmandise dans les charrettes. Les pavés résonnèrent soudain sous les pas des montures d'une colonne d'archers qui escortaient des prisonniers : ceux-ci avaient les mains liées aux selles et les chevilles attachées par des chaînes aux sous-ventrières.

Une ribaude, le visage fardé et les sourcils finement épilés, traversa la rue à petits pas affectés, relevant sa robe ornée de dentelle d'une main gantée de velours rouge pour ne pas la souiller de boue. En croisant Corbett, elle lui décocha un regard faussement pudique avant de passer son chemin. Il régnait un vacarme et une agitation considérables : les boutiquiers le tiraient par la manche et l'assourdisaient de cris et d'offres. Il regretta sa décision d'aller se promener et se fraya un chemin dans la foule pour rejoindre la fraîcheur du *Faucon chaperonné*.

C'était une taverne malpropre aux poutres basses dont l'unique mobilier consistait en quelques tables et tonneaux renversés et en une rangée de tonnelets et d'énormes barriques. Il commanda de la bière et un bol de soupe de poissons. Manger seul, avait-il constaté plus d'une fois, l'aidait à procéder à une analyse logique de la situation. Il était tracassé par ce qu'il venait d'apprendre : malgré ses victoires en Écosse, le roi était extrêmement anxieux. Il ne cessait de se démenier comme un chien enfermé, il chassait des ombres et griffait l'air en croyant tenir quelque chose de solide. Corbett comprenait cette angoisse, mais savait qu'il ne capturerait le traître que grâce à une enquête minutieuse et à l'exercice rigoureux de la logique. Il sirota pensivement sa boisson en résumant ce qu'il savait du traître.

D'abord, c'était un familier d'Édouard.

Ensuite, il avait trouvé un moyen rapide et ingénieux de communiquer avec les Français, moyen qui déjouait tous les efforts des agents et enquêteurs d'Édouard.

Puis le traître semblait appartenir à la Maison du comte de Richemont, celui-là même qui avait si désastreusement tenté de défendre la Guyenne quelques mois auparavant, au moment où, d'après les sous-entendus du roi, les fuites avaient commencé. La logique voulait donc que Corbett se mît à interroger les membres de la Maison de Richemont qui, d'une manière ou d'une autre, avaient un rapport avec le Conseil.

Corbett sourit en son for intérieur. Il se sentait revigoré, après avoir décidé de son plan d'action. Il sortit de la taverne et rentra à son

logis de Thames Street. Ranulf fut surpris de voir pour la première fois depuis des semaines l'air heureux de son maître et en profita pour lui soutirer l'autorisation d'aller faire une course. Avec une moue distraite, Corbett la lui accorda. Ranulf s'empessa de sortir avant que son maître pût changer d'avis. La « course » en question était en fait l'entreprise de séduction d'une jouvencelle. Comme il y avait toujours le risque que Corbett soupçonnât quelque chose, Ranulf descendit l'escalier quatre à quatre tandis que, derrière lui, s'élevait le son plaintif de la flûte dont son maître s'obstinait à jouer chaque fois qu'il essayait de résoudre une affaire particulièrement complexe.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, Corbett retourna au palais de Westminster. Il aurait voulu avoir une entrevue avec le comte de Richemont, mais « Monseigneur », comme l'en informa un écuyer hautain, « avait dû s'absenter, chargé de mission pour le roi ». Quant à Tuberville, que Corbett chercha ensuite à voir, il était parti en ville régler des questions de service. Corbett dut donc se résigner à bayer aux corneilles dans l'enceinte du palais. Il se dirigea vers l'église abbatiale, goûtant la douce chaleur du soleil et observant les maçons qui escaladaient, telles des fourmis, les échafaudages dressés contre la façade nord de l'abbaye. Ces magiciens de la pierre de taille avaient toujours fasciné Corbett qui resta là à admirer les entrelacs de pierre, les énormes gargouilles grimaçantes en forme de chiens, de griffons, d'hommes et de trognes grotesques. Les cloches de l'abbaye appelèrent à la prière et Corbett revint nonchalamment vers le Grand Hall.

L'endroit fourmillait d'hommes de loi, de dignitaires, de pétitionnaires, de plaignants, sans oublier les shérifs de différents comtés venus soumettre leurs rapports à l'audit de Pâques, et les régisseurs royaux du duché de Cornouailles, aux beaux atours souillés et boueux, l'air las et inquiet, qui demandaient leur chemin avec un bizarre accent nasillard. Corbett nota le nombre d'anneaux sur l'une des chandelles marquant les heures, et, sur un dernier coup d'oeil, sortit du Grand Hall pour traverser des couloirs déserts aux murs chaulés et arriver à la salle du Conseil.

Il trouva Tuberville dans une pièce adjacente. Âgé d'une trentaine d'années, celui-ci avait l'allure typique de l'homme de guerre avec ses cheveux blonds coupés ras et son visage étroit et maigre. Il aurait eu l'air d'un prédateur, d'un tueur professionnel, n'eussent été ses lèvres charnues et son regard anxieux et prudent. Il avait revêtu un haubert

de mailles et par-dessus un long surcot blanc frappé des armes royales d'Angleterre ; à son large baudrier de cuir pendaient une épée et un poignard dans son fourreau. Pour l'instant il était affalé près d'une fenêtre dont les vantaux avaient été ouverts en grand, car la pièce, meublée d'une simple table et de deux bancs, était une petite salle des gardes poussiéreuse, au sol de pierre nue et aux murs recouverts d'un crépi fissuré.

Il se retourna à l'entrée de Corbett et répondit d'un ton rogue à sa question :

— Sir Thomas Tuberville ?

— C'est moi.

— Je m'appelle Hugh Corbett, clerc principal à la Chancellerie. Je suis en mission spéciale pour le roi.

— Quelle mission spéciale ?

— L'enquête sur la récente débâcle en Guyenne.

Corbett vit le regard du chevalier se durcir sous la colère.

— Avez-vous une autorisation ou un mandat ? demanda Tuberville.

— Non. Est-ce indispensable ? Je peux, nous pouvons, aller voir le roi.

Le visage de Tuberville s'éclaira alors d'un sourire qui lui donna l'air presque enfantin.

— Venez vous asseoir ! dit-il en désignant un tabouret et en se dirigeant vers un tonneau renversé et plutôt cabossé, sur lequel étaient posés des gobelets d'étain et une bouteille de vin.

Il en remplit deux et revint vers Corbett.

— Écoutez ! Je suis désolé d'avoir été si brusque.

Corbett prit le gobelet.

— Ce n'est rien ; peut-être un signe des temps !

Tuberville s'assit avec un geste d'indifférence et se mit à siroter sa boisson.

— Vos questions, Messire Corbett !

— Vous accompagniez bien le comte de Bretagne, l'année dernière, lors de la campagne de Guyenne ?

— Oui, en effet. Nous étions partis, toute une flotte, de Southampton et nous avons débarqué à Bordeaux. Une fois en ordre de marche sous le commandement de Richemont, nous nous sommes enfoncés dans les terres pour aller occuper la ville et le château de La Réole. Vous vous souvenez peut-être, ajouta-t-il amèrement, que ces satanés Français s'étaient déjà emparés d'un certain nombre de places fortes sur la frontière et que leurs troupes gagnaient du terrain. Richemont se contenta d'attendre et de rester dans la ville, sans même essayer d'engager la bataille.

Il haussa les épaules.

— Ce qui devait arriver arriva ! Les troupes françaises ne se heurtèrent à aucune résistance et s'engouffrèrent dans le duché.

Il s'interrompt et fixa son gobelet.

— Richemont ne réagit pas, la peur le paralysa comme un lièvre. Les Français creusèrent des fossés pour encercler la ville et établirent des barrages pour bloquer les routes. Ils amenèrent toutes sortes d'engins de guerre. Je me souviens, en particulier, d'un gigantesque monstre qu'ils avaient surnommé « Le Loup de Guerre ». Ils bombardèrent la ville de boulets chauffés au rouge et d'énormes rochers. Nous ne pouvions briser le siège, le roi était dans l'incapacité de nous envoyer des secours, aussi Richemont décida-t-il de se rendre.

— N'avez-vous tenté aucune sortie ?

Tuberville pinça les lèvres avant d'esquisser un sourire.

— Si, j'ai désobéi aux ordres. Pendant que Richemont et les Français négociaient, j'ai fait une sortie avec une soixantaine d'hommes et d'archers à cheval.

— Que se passa-t-il ?

— Nous fûmes repoussés. Les Français étaient furieux et Richemont aussi. Il me menaça du châtiment réservé aux traîtres pour n'avoir pas respecté les pourparlers en cours. Je lui fis remarquer que le fait même de négocier était un acte de haute trahison, aussi me mit-il en état d'arrestation.

Tuberville se leva et remplit à nouveau son gobelet sous le regard scrutateur de Corbett.

— Qu'arriva-t-il durant la reddition ? demanda ce dernier.

Tuberville fixa le vin qu'il faisait tourner dans son gobelet.

— Les Français – que le diable les emporte ! – exigèrent que nous abandonnions La Réole, et c'est ce que nous fîmes : bannières et fanions traînant dans la boue, nous dûmes défilier entre deux rangées de Français qui nous raillaient tout le long du chemin, au son des tambours, cors et pipeaux.

Corbett s'agita sur son siège.

— Mais vous êtes revenu chargé d'honneurs et promu capitaine de la garde royale, responsable de la protection du souverain et du Conseil ?

— Ah ! sourit Tuberville. À notre retour en Angleterre, le roi sut comment s'était déroulée la campagne et m'octroya ce poste, malgré les protestations de Richemont.

Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre étroite comme une meurtrière.

— Il faut que j'aille vérifier la garde et m'assurer que rien ne menace notre doux souverain.

Son léger sarcasme n'échappa pas à Corbett qui lui rendit son sourire. L'homme lui plaisait : c'était le type même du soldat de métier, dur, sardonique, bien qu'étrangement sensible.

— Oh ! reprit Corbett, dites-moi, avant de partir : qu'exigèrent les Français en échange de l'évacuation de La Réole ?

— Des otages !

Corbett vit le capitaine blêmir de rage.

— Des otages ?

Le chevalier acquiesça :

— Oui. Richemont, moi-même et d'autres officiers fûmes forcés d'envoyer à Paris des membres de notre famille, garants du fait que nous ne nous battrions pas contre le roi de France tant que durerait l'état de guerre.

— Qui avez-vous envoyé ?

— Mes deux fils.

La réponse claqua, brève, amère. Ses yeux flamboyaient de colère.

— Et Richemont ?

— Oh lui ! Il a envoyé sa fille !

— Vous écrivez à vos fils ?

— Oui ; mes lettres sont expédiées dans les sacoches de la Chancellerie. Richemont fait de même. Les copies sont conservées à la salle des Archives.

— Avez-vous quelque estime pour Richemont ?

Tuberville lança un regard noir à Corbett.

— S'il n'en avait tenu qu'à moi, rétorqua-t-il, j'aurais fait passer ce seigneur incompetent en cour martiale pour haute trahison.

Sur ce, il se leva, frappa amicalement l'épaule de Corbett et sortit d'un air très digne.

Le clerc soupira et s'apprêta à le suivre. Il aurait bien aimé interroger Richemont, mais le comte était cousin du roi et les choses risquaient de s'envenimer... Corbett se mordilla la lèvre et décida que cela attendrait. Cependant il se défiait grandement de Richemont, car un détail lui trottait dans la tête et l'irritait comme une vieille blessure, sans qu'il parvînt à mettre le doigt dessus. Il se rappela que Tuberville avait fait mention de lettres et pensa qu'un bon moyen de surveiller Richemont serait de lire les copies de ses missives à sa fille.

Il se promena quelque temps dans l'enceinte du palais et pénétra dans une cour dont la majeure partie était occupée par les écuries royales et le reste par des dépendances, des forges, des tas de crottin et d'importants ballots d'avoine, d'orge et de paille. Poneys de bât, grands destriers, mules et même chevaux de trait déambulaient dans la cour avant d'être sortis ou ramenés aux écuries. Palefreniers, garçons d'écurie et forgerons juraient et criaient à qui mieux mieux pour couvrir le bruit des enclumes et les hennissements rauques des chevaux. Corbett traversa prudemment, l'oeil rivé sur un cheval qui reculait, sabots levés. Il ouvrit une petite porte, longea les murs passés à la chaux d'un couloir glacial et atteignit l'arrière du palais et les

pièces qui abritaient les archives royales.

Il frappa à une porte renforcée de ferrures. Un clerc à la mine méprisante lui ouvrit.

— Que voulez-vous ?

— Je m'appelle Hugh Corbett et travaille à la Chancellerie royale.

— Ah ! Vous êtes le protégé de Burnell ?

— Si vous voulez ! Et vous, qui êtes vous ?

— Goronody Ap Rees, principal clerc responsable des archives.

Corbett jura intérieurement : personne de plus énervant et imbu de ses prérogatives qu'un de ces clercs pompeux qui jouaient les tyranneaux.

— Pourrais-je voir Nigel Couville ? demanda avec espoir Corbett.

— Oui, je suis là ! répondit une voix profonde et éraillée, et Couville apparut derrière son pédant de clerc. Mais c'est Corbett !

Un sourire de bienvenue éclaira le visage ridé du vieillard qui posa sur les épaules de Corbett des mains squelettiques et froides, aux veines saillantes.

— Vous devriez venir plus souvent, murmura-t-il. Un vieil homme est toujours heureux de revoir ses anciens étudiants...

Il se retourna pour que Ap Rees pût l'entendre :

— ... surtout l'un des plus brillants ! Venez !

Et sur ce, il précéda Corbett dans la petite pièce, en frôlant un Ap Rees furieux.

La salle des Archives débordait de coffres, de malles et de grandes sacoches en cuir. Du sol dallé aux poutres noirâtres du plafond, les étagères croulaient sous les parchemins minutieusement enroulés, chacun portant l'indication du mois et de l'année royale de leur rédaction. Au centre de la pièce trônait une grande table de chêne entourée de bancs. Corbett retrouva avec plaisir l'odeur de la cire rouge, du vélin un peu vieux, de la pierre ponce et de l'encre séchée.

— Que désirez-vous exactement ? lui demanda Ap Rees d'une voix que l'irritation rendait presque suraiguë.

— Les lettres envoyées à Paris par le comte de Richemont à sa fille, otage à la cour de Philippe le Bel.

— Vous n'avez pas le droit ! rétorqua Ap Rees, hargneux.

— J'ai tous les droits ! répliqua Corbett d'une voix lasse avant de s'adresser à Nigel Couville : Pouvez-vous dire à ce fanfaron que si je n'obtiens pas les lettres écrites par Richemont et les autres à leurs familles, retenues en otages, je reviendrai continuer cette conversation en compagnie de notre souverain.

— Messire Ap Rees, fit remarquer Nigel, est originaire de Glamorgan et ne cesse de me répéter que l'on procède différemment là-bas.

Corbett considéra l'étroit visage pincé du Gallois.

— Connaissez-vous Lord Morgan ?

— Bien sûr ! répliqua Ap Rees sur un ton caustique. Mais je suis un fidèle sujet du roi et l'ai prouvé pendant toutes ces années passées au service de la Couronne.

— Alors, prouvez-le encore une fois, Messire Ap Rees ! Les lettres, je vous prie !

Ap Rees lança un regard torve à Corbett et faillit refuser, mais il se ravisa et alla chercher une grande sacoche de cuir. Il en dénoua la cordelette rouge à bouts dorés, répandit son contenu sur la table et fouilla dans l'amas de parchemins. Il finit par en choisir un, dont il examina l'étiquette, puis, poussant un petit grognement de satisfaction, il fit signe à Corbett d'avancer.

— Voilà ! Vous n'avez pas le droit de l'emporter ! Vous devez en prendre connaissance ici !

Corbett adressa un clin d'oeil à Couville et alla s'asseoir à la grande table en chêne pour lire le manuscrit.

Celui-ci se composait de petites feuilles de vélin cousues ensemble, et c'était la même main qui avait recopié les lettres à l'encre mauve. Corbett devina la procédure : chaque individu écrivait ses missives et les soumettait à la Chancellerie qui les examinait pour s'assurer que rien, dans leur contenu, ne pouvait porter préjudice à la Couronne. Un clerc royal en rédigeait alors des copies particulièrement soignées avant d'envoyer les originaux en France, scellés dans une sacoche en cuir de Cordoue, tandis que les copies étaient cousues ensemble avec de la ficelle et conservées aux Archives.

Corbett parcourut rapidement les feuilles de vélin et se sentit envahi par la compassion ; les lettres immanquablement brèves – de parents à enfants, de frère à frère, de cousin à cousin – trahissaient chagrin et larmes. L'une des plus longues avait été écrite par Tuberville à l'adresse de ses deux fils. Son angoisse et sa haine des Français étaient évidentes. Dans sa lettre, datée de janvier 1295, fête de saint Hilaire, il regrettait qu'ils n'eussent pas passé Noël ensemble, mais il leur avait acheté des médailles de saint Christophe et un lévrier appelé Nicolas, et il leur promettait de célébrer leur retour par une grande fête dans une taverne de la ville. Corbett poursuivit ses recherches jusqu'à ce qu'il trouvât la lettre de Richemont. Celle-ci formait un contraste saisissant avec la missive de Tuberville : les relations du comte avec sa fille paraissaient plutôt distantes, les phrases étaient d'une précision conventionnelle, mais contenaient de constantes et sombres allusions à une « affaire secrète », ce qui s'avérait fort intéressant.

Satisfait, Corbett enroula le parchemin et le rendit à Ap Rees. Il adressa un sourire et un petit salut à Couville.

— Je vous remercie. À bientôt ! Portez-vous bien !

La joie illumina le visage édenté du vieillard à qui le clerc caressa la joue avant de s'engouffrer dans le couloir. Corbett aurait volontiers donné un mois de salaire pour savoir de quelle « affaire secrète » il s'agissait, mais il était bien décidé à interroger le comte, même si celui-ci était un parent plutôt arrogant du roi.

Lorsqu'il revint à Thames Street, la nuit était tombée. Des lanternes en corne brillaient à l'entrée de certaines maisons, des fêtards, à moitié enivrés par la mauvaise bière et leur joyeuse humeur, jaillirent d'une taverne et se mirent à crier à tue-tête dans la rue. Corbett porta la main à son poignard, accroché à sa ceinture, et passa furtivement entre eux. Ils le couvrirent d'insultes, mais il était déjà loin et atteignit bientôt son logis dont, en soupirant de soulagement, il grimpa le sombre escalier à vis. Ranulf était déjà dans la chambre, l'air absolument désespéré, en train d'allumer des chandelles à mèche de jonc et de longues bougies de cire vierge. Corbett lui demanda de ses nouvelles, mais ne reçut en réponse que des phrases inintelligibles, ce qui le fit sourire tranquillement. La mauvaise humeur de Ranulf signifiait que le souper de viandes froides arrosé de vin se déroulerait dans un silence mortel.

Non que cela dérangeât particulièrement Corbett qui, une fois la table débarrassée, laissa Ranulf à ses occupations et sortit son écritoire d'un grand coffre, pour noter ses conclusions et soupçons sur un bout de parchemin :

— *Au sein du Conseil du roi se trouvait un traître qui livrait ses secrets aux Français et communiquait avec les ennemis du roi au pays de Galles.*

— *Waterton était à moitié français ; son père avait été un ardent partisan du comte Simon de Montfort, adversaire forcené d'Édouard. Malgré la mort atroce de Montfort, quelque trente ans auparavant, sa mémoire était encore honorée dans divers milieux, en particulier à Londres.*

— *L'argent semblait ne pas manquer à Waterton dont les agissements, par ailleurs, étaient suspects ; il rencontrait secrètement le maître-espion du roi de France, Amaury de Craon. En plus, Philippe le Bel paraissait faire grand cas de lui.*

— *Waterton avait été recommandé au roi par le comte de Richemont, son ancien maître et protecteur, Richemont qui avait perdu la Guyenne de façon désastreuse et qui, lui aussi, était à moitié français et membre du Conseil.*

Corbett relut sa liste et soupira. Tout ça, c'était bien joli, mais les questions importantes restaient sans réponses :

— *Qui était le traître ? Ou fallait-il dire « les traîtres » ?*

— *Comment le traître transmettait-il ses renseignements aux Français ?*

Corbett étudia ses notes jusqu'à ce que les chandelles se fussent

presque consumées. Mais il finit par poser le parchemin ; la logique était de bien peu de recours là où manquaient les indices. Il souffla les bougies et alla s'étendre sur son lit de camp.

Quant au détail qui lui échappait... Ce n'est qu'au moment de s'endormir qu'il se rappela sa rencontre avec Waterton et qu'il comprit qu'il connaissait l'écriture des copies lues le matin même : c'était celle de Waterton, c'était lui le clerc chargé de recopier les lettres destinées aux otages.

CHAPITRE IX

— Le lendemain, Corbett chargea un Ranulf toujours renfrogné de mener l'enquête du côté de Westminster. Ce dernier ne revint qu'au crépuscule, sa mauvaise humeur pratiquement envolée.

— Le comte de Richemont, annonça-t-il avec impudence, se trouvait dans les Midlands ; il faisait partie d'une mission diplomatique qui allait rencontrer des envoyés écossais pour des négociations secrètes et serait de retour à Westminster le lendemain soir.

Satisfait, Corbett consacra les deux jours suivants à des affaires plus personnelles : c'est ainsi qu'il se procura certains habits et rédigea un contrat avec l'orfèvre à qui il confiait ses fonds ; une fois il emmena Ranulf voir un combat d'ours et de chiens à Southwark, mais partit avant la fin, malade de dégoût. Il préféra aller voir un mystère, *La Création*, joué sur une énorme estrade, constituée de tréteaux calés en travers d'une douzaine de charrettes.

Le récit l'ennuya un peu, mais les artifices forcèrent son admiration : grosses peaux de porc emplies d'eau pour le Déluge, Arche se déplaçant sur la scène, plaques de métal agitées pour imiter la voix de Dieu et le tonnerre. L'émerveillement de Corbett ne l'empêchait pas de garder la main sur son aumônière et l'oeil sur les coupe-bourses et tire-laine qui s'abattaient comme sauterelles sur ce genre de manifestation. Sur la place bondée se croisaient étudiants, clercs en robes rouille, marchands en bonnet de castor, dames coiffées de voiles de gaze, courtisans et jeunes galants en capes fourrées d'hermine.

Corbett allait son chemin sans s'inquiéter outre mesure de ne pas voir réapparaître Ranulf. Il acheta une tourte chaude à un boulanger et prit plaisir à déambuler dans la foule bigarrée et chaleureuse, en

savourant les suc^s épicés de la viande. Il pénétra dans quelques échoppes, s'arrêta pour écouter le boniment d'un colporteur offrant, à la grande surprise d'une assistance incrédule, l'aspic qui avait mordu Cléopâtre l'Égyptienne, le prépuce de Moïse, une mèche de cheveux de Samson et un tableau brillant représentant l'archange saint Michel. Corbett se délectait toujours à entendre de telles sornettes qui étaient l'exact opposé de la froide logique qui gouvernait sa vie.

La nuit était déjà tombée lorsqu'il rejoignit son logement et en monta lentement l'escalier. Mais il s'arrêta soudain sur le seuil de la chambre, interloqué par les exclamations et les cris suraigus qui en provenaient. Il entrebâilla doucement la porte et jeta un coup d'oeil : Ranulf, nu comme un ver, batifolait avec une donzelle que sa rousse chevelure recouvrait comme un voile lorsqu'elle gigotait et se tortillait ; ses membres blancs enserraient ceux de Ranulf, son visage rayonnait, les yeux clos dans l'extase et la bouche figée en un « oh ! » de plaisir interminable.

Corbett recula, furieux contre lui-même autant que contre Ranulf. Il redescendit l'escalier sur la pointe des pieds et sortit pour retrouver la chaleur accueillante d'une taverne voisine. Là il s'assit à une table près de la cheminée où brûlait une grosse bûche de pin et s'efforça de chasser de son esprit ce qu'il avait vu. Il se sentait coupable, irrité, et – assez bizarrement — envieux. Il avait peur des femmes. Il en avait aimé deux et toutes deux étaient mortes ; l'une tuée par les fièvres, l'autre – la belle Alice – exécutée pour haute trahison⁽⁹⁾. Il se pencha sur sa chope en espérant que nul ne verrait les larmes qui lui brûlaient les yeux. Dieu sait à quel point il ressentait leur absence et le vide qu'elles avaient laissé dans sa vie. Lui, le clerc froid et raisonneur, semblable à une machinerie de théâtre, efficace et capable, mais dépourvu d'âme !

Il finit par rentrer, légèrement éméché par la bière et l'apitoiement sur lui-même. Il jeta un regard soupçonneux à Ranulf, mais, trop gêné, ne fit aucune allusion à la scène qu'il avait surprise. Il ordonna par contre à son serviteur aux yeux battus de porter un message au comte de Richemont à Westminster, d'attendre que le comte veuille bien en prendre connaissance et de rapporter sa réponse.

Le lendemain soir, Corbett travaillait dans sa petite pièce du palais de Westminster lorsque Ranulf fit irruption avec la réponse orale de Richemont.

— Le comte, annonça-t-il avec une joie mauvaise, était généralement trop occupé pour parler à de simples clercs, mais il consentait à faire une exception. Il acceptait de rencontrer Corbett dans le Grand Hall de Westminster juste avant la fermeture des tribunaux. Il mentionnait une heure précise et priait Corbett de ne pas

être en retard, car « des affaires d'État urgentes l'attendaient ».

Après avoir congédié sur-le-champ Ranulf et son sourire goguenard, Corbett rangea son bureau et se dirigea d'une démarche lasse vers le Grand Hall. Sous l'immense charpente de chêne décorée des étendards bleu et or d'Angleterre, les cours de l'Échiquier, du Banc du Roi et des Plaids communs, siégeaient encore ; l'endroit fourmillait de sergents, de plaignants, de juristes à cape bordée d'hermine, de soldats, de paysans et de marchands, tous venus là en quête – hasardeuse – de justice. Le long des murs recouverts de tentures avaient été aménagés de petits recoins où l'on pouvait consulter clercs et hommes de loi. C'est vers l'un d'eux, choisi par Richemont, que se dirigea Corbett.

Il fut déconcerté en y voyant le comte qui l'attendait déjà, marchant de long en large, emmitoufflé dans sa splendide cape fourrée attachée au cou par un fermail d'or incrusté de perles. Richemont ne plaisait guère à Corbett avec ses yeux bleus larmoyants, sa blondeur, son nez quelque peu rouge au bout et sa bouche molle comme celle d'un poisson mort. En France, le clerc avait évité de le rencontrer, car le comte semblait être un personnage arrogant et grincheux, imbu de lui-même et dédaigneux des autres. L'entrevue n'arrangea pas les choses : Richemont présenta la campagne de Guyenne comme une série d'incidents malheureux.

— Je n'ai rien pu faire ! se défendit-il d'un ton maussade et hargneux. Les Français étaient partout. Si je m'étais porté à leur rencontre, j'aurais certainement été défait, aussi suis-je resté à La Réole, en espérant que le roi m'enverrait les renforts nécessaires. Il ne l'a pas fait et je me suis rendu !

— N'y avait-il aucune chance de résister à un siège prolongé ?

— Aucune.

— Pourquoi ?

— La ville était très peuplée, d'hommes, de femmes et d'enfants. J'avais à peine de quoi nourrir mes soldats, alors eux...

— Vous avez désapprouvé la sortie de Tuberville ?

— Bien sûr ! Il s'est conduit comme un imbécile. Il a été capturé par les Français et a eu de la chance de ne pas être exécuté.

— Pourquoi l'auraient-ils tué ?

— Parce qu'il les avait attaqués pendant une trêve jurée et avait ainsi enfreint les lois de la guerre.

— Est-ce la raison pour laquelle les Français ont exigé qu'il leur livrât ses deux fils ?

— Exactement.

Richemont cessa de faire les cent pas et dévisagea Corbett.

— Pourquoi cette question ?

— Oh pour rien ! répondit Corbett. Simplement ils ont pris les fils

de Tuberville, mais se sont contentés de votre fille. Pour quelle raison ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Vous manque-t-elle beaucoup ?

— Pas d'insolence, Corbett ! s'écria violemment Richemont. Le roi apprendra votre impudence !

— Veuillez me pardonner en ce cas ! reprit calmement Corbett. Je ne vous poserai plus qu'une question : Waterton, qui est au service du roi à présent, faisait bien partie de votre Maison, n'est-ce pas ?

Corbett réprima un geste de recul en voyant l'extrême fureur qui avait envahi l'étroit visage blême du comte.

— Ne vous avisez jamais de prononcer ce nom en ma présence ! siffla Richemont. Cet entretien est terminé, Messire Corbett, allez-vous-en ! Ou plutôt non ! Attendez !

Il sortit un petit rouleau de parchemin de sous sa cape.

— Le mandat du roi ! annonça-t-il d'une voix sarcastique. Vous devez partir pour le pays de Galles, Messire Corbett ! J'ai fait part à notre souverain de votre insolente manière de solliciter des entretiens. Il m'a donné ceci ; c'est pour cela que j'ai accepté de vous rencontrer. Il faut vous rendre au Glamorgan. Le roi veut que vous alliez fouiner dans les affaires de Lord Morgan.

Corbett fit mine de ne pas voir le sourire mauvais de Richemont et prit l'ordre de mission. Le comte s'éloigna à grands pas, sa cape flottant autour de lui tandis que Corbett allait s'asseoir sur un banc, près d'une fenêtre, et déroulait le document. Il le lut attentivement ; cela confirmait ses pires craintes : il était chargé de transmettre les salutations officielles du roi à Lord Morgan et, simultanément, de réunir discrètement le plus de renseignements possible sur la situation dans les Galles du Sud.

Il poussa un léger gémissement. Le pays de Galles ! Dix ans auparavant, il avait fait partie de l'armée d'Édouard. En livrant bataille continuellement, ils avaient remonté les étroites vallées fluviales et découpé la contrée en sections qui, les unes après les autres, étaient tombées sous la domination anglaise. Ç'avait été une guerre atroce et impitoyable, et Corbett redoutait d'avoir à y revenir et à y rencontrer des seigneurs gallois, ostensiblement fidèles, mais secrètement hostiles à la loi d'Édouard, de féroces combattants aux poignards redoutables et aux longs arcs en bois d'if qui semaient silencieusement la mort dans les vallées noyées de brume.

Il se leva en soupirant et rentra chez lui. Seuls le consolèrent les cris d'horreur et d'indignation que poussa Ranulf quand il sut où il allait. Pourtant, étrangement, il eut l'air de se faire rapidement à cette idée et Corbett se demanda s'il n'avait pas de bonnes raisons de quitter la capitale. Il se garda de l'interroger, néanmoins, mais lui

ordonna de louer chevaux et poneys dans les écuries royales. Ils empaquetèrent leurs affaires dans des sacs et des paniers de bât, et quatre jours après avoir reçu l'ordre de mission, ils se dirigeaient vers le nord-ouest, avec l'intention de passer par Acton et Gloucester et de franchir la Severn avant d'arriver au pays de Galles.

Ils suivirent l'ancienne voie romaine qui traversait les comtés de l'Ouest. Le printemps tardif était doux ; herse et charrue s'activaient sur les vastes étendues de terre brune. Les boeufs peinaient sous leur grand joug, le soc acéré s'enfonçait profondément dans le sol et, au-dessus des semeurs, tournoyaient des vols de freux aux croassements incessants, irrités d'être tenus à l'écart du festin par les frondes des gamins. Les villageois revivaient après un hiver impitoyable et un printemps froid et dur, aussi les routes étaient-elles encombrées de chariots, de colporteurs, d'énormes chevaux de trait à la crinière taillée, harnachés de cuir sombre et verdâtre.

Corbett et Ranulf descendirent dans des auberges, simples bâtiments ornés d'une perche à houblon caractéristique ou profitèrent du confort accueillant d'un prieuré ou d'un monastère. À la mi-mai, au lendemain de la Pentecôte, ils franchirent le gué de la Severn à Bristol et pénétrèrent au pays de Galles. Tout au long du trajet, Corbett raconta à Ranulf comment il s'y était battu, dix ans auparavant, et il lui peignit la sauvage beauté de cette contrée aux forêts denses, aux vallées encaissées et aux clans farouchement indépendants. Édouard I^{er} avait soumis les Gallois par la force, transformant leurs minuscules royaumes en comtés anglais. Leur grand chef, Llewelyn, avait été forcé de se réfugier dans la région sauvage du mont Snowdon avant d'être abattu. Son frère, David, poussé à la rébellion, avait été capturé, envoyé à Londres et condamné à la mort atroce des traîtres, pendu et écartelé. Édouard avait alors mis au pas les Gallois en nommant des Anglais aux postes clés et en érigeant, aux points stratégiques du pays, de gigantesques châteaux forts à plusieurs enceintes.

En longeant la Severn vers le sud avant de s'enfoncer plus avant dans les terres, Corbett et Ranulf virent peu de signes de cette occupation anglaise. La campagne éclatait de couleurs et de bruits. Les torrents étincelaient comme de l'argent en tombant de noirs à-pic ou en serpentant entre des rives sinueuses. L'ajonc et les fleurs sauvages s'épanouissaient et revêtaient leurs teintes vives sous le chaud soleil, aussi les versants moussus et verts des vallées ressemblaient-ils à de riches draperies. Courlis, faucons et buses s'élançaient dans l'azur, taches sombres ou claires sur fond de ciel tandis que les croassements sonores des corneilles contrastaient violemment avec le chant limpide et flûté des grives. Il faisait chaud et à midi les deux cavaliers s'arrêtaient toujours pour se reposer à l'ombre d'un if, d'un chêne ou d'un frêne.

Ranulf ne pouvait se départir d'une légère frayerie. Il lui tardait de revoir les étroites rues bondées et bruyantes de Londres, mais Corbett retrouvait avec plaisir la caresse du soleil sur son dos, la paix et l'or moucheté des bois et des champs. Parfois, les yeux mi-clos, il se tassait sur sa selle, savourant la brise sur son visage et sa nuque, écoutant le babillage des oiseaux et le chant des grillons ; cela le ramenait à des années en arrière et aux collines du Sussex. En se concentrant, il pouvait entendre chanter sa femme, Mary, et l'incessant babil de sa petite fille. Le Paradis, l'Éden... le soleil semblait toujours y briller, les journées étaient toujours belles jusqu'à ce jour où les fièvres avaient fait irruption dans son paradis à lui et emporté Mary et l'enfant. Aussi vite, songea-t-il, qu'un nuage passant devant le soleil ; l'ombre en est fugitive, mais lorsqu'elle disparaît, plus rien n'est pareil.

CHAPITRE X

Leur chevauchée à travers les paysages sauvages des Galles du Sud dura six jours. Ils dormirent à la belle étoile ou dans des bergeries abandonnées et même une fois dans le manoir fortifié d'un seigneur anglais. Ce fut lui qui leur conseilla d'être sur leurs gardes : en effet maraudeurs, hors-la-loi et bandits de grand chemin hantaient les collines, mais une menace plus sérieuse venait des rites et mystères qu'observaient encore certains Gallois adhérant aux anciennes croyances païennes et célébrant leur cérémonie du feu dans les forêts épaisses ou en des lieux surélevés. Corbett prit l'avertissement au sérieux, mais ils ne rencontrèrent aucun danger, rien de plus inquiétant, en tout cas, que le hurlement lugubre d'un loup ou les cris de petits animaux nocturnes surpris par la chouette, le renard, la fouine ou la belette. Les villages gallois qu'ils traversèrent – simples hameaux de chaumières en torchis – étaient accueillants, et bien que Corbett ne comprît pas leur étrange langue chantante, les Gallois, bruns et petits, leur offraient, en souriant, de la nourriture et de la bière forte et fermentée.

A mesure qu'ils approchaient du château de Neath et de la côte tourmentée aux rochers couverts d'algues, la campagne se faisait moins peuplée. De temps à autre, ils croisaient un colporteur ou un marchand qui, au seul nom de Lord Morgan, leur débitait un rapide baragouin, et, bien qu'il ne saisît pas tous les mots, Corbett devinait à ses mimiques anxieuses que Lord Morgan s'était taillé une redoutable réputation. Corbett avait recueilli quelques renseignements sur lui : douze ans auparavant, Édouard avait envahi le pays de Galles et dès 1284 toute la contrée avait été soumise à sa loi. C'est cette même année que s'était tenue à Caernarvon une réunion de la Table ronde, au cours de laquelle le fils d'Édouard avait reçu le titre de *Princeps*

Walliae, ou prince de Galles. Des troubles, cependant, agitaient le pays occupé et de soudaines révoltes éclataient comme des incendies de forêt. L'une d'elles, de grande ampleur, avait eu lieu en 1294, deux ans auparavant, et le mécontentement s'était vite répandu dans le pays.

Ce soulèvement avait reçu le soutien de Lord Morgan, ulcéré que Gilbert de Clare, comte de Gloucester, empiétât sur ses terres. Morgan avait eu de nombreux partisans, mais Édouard avait réagi rapidement en levant des troupes près de Chester et en écrasant les rebelles par de brillantes campagnes à l'intérieur de la contrée. Lord Morgan, comme d'autres princes gallois, avait dû négocier pour être à nouveau accepté par le roi. Il avait pu garder le château de Neath et ses domaines ; mais, si l'on en croyait le message de Talbot, il recommençait à comploter, et cette fois avec le roi de France. Corbett voyait s'esquisser un complot à trois têtes, triangle formé d'un côté par Philippe le Bel et d'un autre par Lord Morgan, mais qui était le troisième larron, le traître anglais qui livrait les secrets du roi ?

Lord Morgan était probablement un traître, mais il détenait encore un pouvoir considérable : à l'entrée de la longue vallée de Neath, large et verdoyante, qui serpentait à travers les collines, s'élevaient deux estrades massives reposant sur de solides madriers de frêne enfoncés dans le sol et portant, chacune, une énorme roue de charrette renversée. À chaque rayon – et il devait y en avoir douze – pendait un corps, la nuque brisée, la tête branlante, le visage noirâtre, les yeux exorbités et la langue pendante ; et sous la roue, un misérable était cloué au poteau par les oreilles, une pancarte rudimentaire autour du cou le dénonçant comme braconnier.

Ranulf pâlit de frayeur et Corbett se demanda in petto quels périls les guettaient. Ils s'enfoncèrent dans la vallée, entre de verts coteaux fertiles, parsemés de futaies et d'amas rocheux. Le silence oppressant n'était rompu que par le cri rauque des corneilles ou l'appel moqueur des courlis. À l'abbaye de Bristol, un moine qui parlait le gallois leur avait dessiné une carte grossière, et Corbett savait donc que le château de Neath se dressait au fond de la vallée, sur des falaises déchiquetées dominant la mer. Il n'avait pas plus tôt aperçu les murailles grises qu'il se retourna, la peur au ventre : des cavaliers armés avaient surgi du couvert et s'élançaient vers eux.

Il vit les nuages de poussière soulevés par les sabots martelant le sol, le reflet du soleil sur le métal et les grandes bannières or et vert qui flottaient et claquaient au vent au-dessus de la petite troupe. Corbett agrippa les rênes du poney de bât et chercha à dégainer son poignard, mais il n'en eut pas le temps : les assaillants les encerclaient déjà. Corbett avait vu des individus moins patibulaires condamnés au gibet des Elms, à Londres ; les cavaliers, une vingtaine en tout, étaient

revêtus de toute une gamme de pièces d'armure dépareillées, camails, hauberts, grèves^[10] ; certains portaient des casques, plats ou coniques, et la plupart étaient revêtus de peaux d'animaux – de veau, de loup, de loutre et de renard. Leur chef, un gaillard basané à moustache noire et tombante, arborait une tenue dont la splendeur le disputait au sordide : chausses et bottes de cuir, chemise de satin pourpre élimée sous un haubert rouillé, et, en guise de coiffe, la gueule grimaçante d'un chat sauvage dont la peau était emmêlée à sa chevelure.

Il pointa son épée sur la poitrine de Corbett et claqua des doigts. Le clerc, après avoir constaté que la troupe était bien pourvue en épées, masses, gourdins et boucliers, tendit son poignard avec un haussement d'épaules.

— Qui êtes-vous ?

Le chef parlait un anglais presque parfait. Corbett s'étonna : ainsi, sous cette défroque et cette piteuse armure, se cachait quelqu'un de relativement instruit.

— Mon nom est Hugh Corbett. Je travaille à la Chancellerie et voici mon serviteur, Ranulf-atte-Newgate. Nous sommes ici en mission pour le compte du roi Édouard d'Angleterre et demandons audience auprès de Lord Morgan. Et vous, Messire, qui êtes vous ?

Le cavalier, interloqué, fixa un moment Corbett puis éclata de rire. Il se retourna vers ses compagnons et leur parla en gallois. Irrité, Corbett se mordilla la lèvre, certain que l'homme le singeait. Derrière lui, Ranulf, sa peur passée, jetait des regards furieux autour de lui, ce qui avait l'heur de beaucoup amuser les Gallois. L'un d'eux se pencha même pour ébouriffer les cheveux du jeune homme qui réagit par une bordée d'injures et déclencha ainsi de nouveaux éclats de rire.

Quant à Corbett, il se tint coi et n'essaya pas de jouer les héros ; il savait que les Gallois, bien qu'aimables et courtois en règle générale, avaient le sang chaud et pouvaient soudain devenir agressifs ; il n'avait pas oublié les corps qui se balançaient au gibet à l'entrée de la vallée. Les rires décreurent et le chef, s'emparant des rênes de la monture de Corbett, prit la tête du cortège tandis que les autres se regroupaient derrière eux. Le château de Neath se dressa bientôt de toute sa masse ; c'était une forteresse sinistre et glaciale perchée sur une falaise qui tombait à pic dans l'océan et dont la base rocheuse était battue par les flots.

Un donjon impressionnant dominait la courtine crénelée et, en approchant de la tour centrale, Corbett aperçut des silhouettes de soldats sur le chemin de ronde ainsi que d'énormes étendards frappés aux armoiries des Morgan : cinq queues de cheval. Ce n'était pas tout ; un pendu se balançait aux remparts et, juste au-dessus de la porte principale, une cage carrée, rongée par la rouille, était suspendue à une grosse chaîne rougeâtre qui grinçait sinistrement dans la brise.

Corbett frissonna en voyant les ossements blanchis empilés dans un coin de la cage. Son escorte, elle, ne parut pas s'en émouvoir, et ils franchirent à grand fracas le pont-levis en bois qui enjambait un étroit fossé profond.

Mais ils durent faire halte sous la voûte d'entrée, balayée par le vent et envahie par la moisissure, pour qu'on lève la herse et les laisse entrer dans la vaste cour qui entourait le donjon. Si certains bâtiments en pierre étaient accolés au donjon, d'autres, en bois, étaient soit indépendants, soit adossés à la muraille : il y avait là une forge, des resserres, une cuisine, une écurie, une porcherie et des étables rudimentaires ; un petit village, en somme, où les poules picoraient et grattaient le sol en caquetant à l'adresse des chiens et des cochons qui fouillaient et reniflaient partout, où des gamins jouaient avec une vessie d'animal et où des bébés nus comme des vers se traînaient dans la poussière, leurs parents vaquant par ailleurs.

Le vacarme s'apaisa à l'entrée de la petite troupe ; les hommes mirent pied à terre dans la cour. Corbett et Ranulf furent soigneusement fouillés ; un lévrier, venu les flairer, fut chassé à coups de pied. Puis un vieil homme aux yeux chassieux et aux bras difformes s'avança d'une démarche traînante pour mieux dévisager Corbett. Il se gratta le nez en gloussant et caressa doucement la manche du clerc.

— Va-t'en, Gareth, lui ordonna tranquillement le chef de l'escorte, et le faible d'esprit s'éloigna en trotinant et en envoyant des baisers à Corbett.

— C'est un Anglais, expliqua le soldat d'un ton plein de sous-entendus. Lord Morgan l'a capturé pendant la guerre et lui a fait subir la question. Il a perdu son nom en même temps que l'esprit. Nous l'avons appelé Gareth. Lord Morgan n'est pas très doux avec les espions !

Corbett haussa les épaules et lui tendit les rênes de sa monture en lui disant froidement :

— Occupez-vous de mon cheval et allez annoncer à Lord Morgan que les envoyés du roi Édouard sont prêts à le rencontrer.

Il vit le Gallois blêmir sous l'insulte et sa main glisser sur le pommeau de sa courte épée acérée, mais l'homme se ravisa et éclata de rire en regardant autour de lui. La tension se relâcha alors et tous retournèrent à leurs tâches, sans plus prêter attention, apparemment, aux nouveaux venus.

Corbett et Ranulf durent traverser la cour, monter un étroit escalier de pierre menant au premier étage du donjon et pénétrer dans la grand-salle, haute de quelque trente pieds. Son opulence de mauvais aloi stupéfia Corbett : le mur sud s'ornait d'une vaste cheminée au manteau de pierre massive ; le conduit, supposa Corbett, devait traverser l'épaisse muraille pour déboucher à l'extérieur. Des

arcatures de plein cintre d'environ huit pieds de large allaient en se rétrécissant pour former les embrasures de petites fenêtres carrées ornées de corne extrêmement fine. La charpente, certes, se composait de poutres noircies, mais en pendaient d'immenses tentures multicolores – certaines déchirées, d'autres pas – tandis que des tapisseries aux teintes incroyablement variées et contrastées, représentant les scènes de l'Ancien Testament, recouvraient les murs chaulés. Au bout de la grand-salle, sur l'estrade, trônait une table de chêne luisante où l'on avait posé une salière d'or incrustée de pierreries et de beaux candélabres d'argent qui, soupçonna Corbett, avaient dû faire autrefois l'orgueil d'une église anglaise. On y avait allumé des bougies de cire vierge tandis qu'au mur les torches de poix crachotaient dans leurs supports rouillés. Le sol était couvert de joncs fraîchement coupés, et Corbett respira le parfum de la bruyère et de la menthe écrasée que l'on y avait répandues.

La salle était vide à l'exception de deux joueurs d'échecs installés près du feu, à une petite table sur tréteaux. Tassés sur leurs chaises sculptées et emmitouflés dans leurs capes, ils étaient tout entiers au jeu. Près d'eux, un faucon pèlerin s'agitait constamment sur son perchoir en bois, agacé par les jets⁽¹¹⁾ et la sonnette attachée à sa patte, et parcourant la pièce de son regard perçant et impitoyable. Le chef de l'escorte poussa doucement Corbett devant lui. Celui-ci alors traversa la salle à grands pas, étudia le jeu et déplaça une pièce. Les deux joueurs levèrent la tête. L'un était un jeune homme blond aux yeux couleur de bleuet, au teint pâle et aux lèvres roses comme celles d'une jeune fille. L'autre, un brun râblé aux yeux marron, avait des cheveux châains qui lui tombaient sur les épaules et formaient un contraste saisissant avec sa barbe et sa moustache noir de jais ; quant à ses traits, ils étaient aussi aigus et cruels que ceux du faucon. Le plus jeune pouffa de rire, car le coup de Corbett avait mis en péril les pièces de son adversaire, mais ce dernier se leva et dévisagea Corbett d'un air revêche.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix étonnamment basse et douce.

— Hugh Corbett, clerc à la Cour royale de justice et envoyé d'Édouard I^{er}.

Son interlocuteur eut un geste bref de la tête et aboya des ordres en gallois. Un serviteur s'étant empressé d'apporter un tabouret, il fit signe à Corbett de s'asseoir, lui servit du vin et se présenta avec superbe comme étant Lord Morgan. Corbett salua et se mit en devoir de l'étudier tout en appréciant la saveur du bordeaux. Le Gallois avait fière allure avec ses anneaux d'or aux oreilles, un torque d'argent au cou, des améthystes aux doigts et des bracelets. Il portait un surcot bleu nuit doublé de pure laine d'agneau, mais il n'échappa pas à

Corbett que son vêtement, comme sa chemise de batiste blanche, était maculé de taches. De son côté, le Gallois jaugeait soigneusement l'envoyé anglais en sirotant sa boisson.

— Owen s'est-il bien occupé de vous ? demanda-t-il en désignant d'un signe de tête le capitaine de l'escorte.

— Oh, certes oui ! Owen est quelqu'un qui aime la plaisanterie.

— Pourquoi s'en plaindre ? Nous, Gallois, avons si peu d'occasions de nous réjouir !

— Auriez-vous quelque sujet de mécontentement, Lord Morgan ?

— Non, Corbett ! répliqua sèchement Lord Morgan. Ce ne sont que des remarques, pas du mécontentement ; j'ai le droit d'en faire dans mon château, j'espère !

Il regarda son compagnon avec colère.

— Bien sûr ! renchérit le blondinet en minaudant presque. Vous avez tout à fait raison.

Puis il se tourna vers Corbett.

— Veuillez me permettre de me présenter. Je suis Gilbert Medar, régisseur de Lord Morgan.

Corbett eut un sourire circonspect. Gilbert pouvait bien être le régisseur du lord, pensa-t-il, et peut-être même un peu plus, mais ce n'était ni l'endroit ni le moment de commencer une discussion à ce sujet. Morgan reposa son gobelet et rangea les échecs dans une boîte incrustée de pierreries qu'il replaça sous la table.

— Le roi d'Angleterre, reprit-il brusquement, vous a envoyé ici. Pourquoi ?

Corbett s'attendait à cette question. De sa brève entrevue avec Édouard, à Londres, il avait surtout retenu une chose : il devait recueillir le plus de renseignements possible sur la trahison de Lord Morgan et voir s'il pouvait en tirer des indications sur le traître de Westminster.

Il résolut de mentir et commença d'une voix posée :

— Je vous transmets les salutations et les vœux de notre souverain qui tient à ce que se poursuivent les bonnes relations entre vous et lui. Il aimerait savoir si vous avez arrêté les assassins de David Talbot et vous donne l'assurance qu'il considère comme calomnieuses et mensongères les rumeurs selon lesquelles vous feriez commerce avec son ennemi Philippe de France.

Une joie malicieuse envahit Corbett lorsqu'il vit Lord Morgan détourner le regard et le régisseur se raidir.

— Que le roi d'Angleterre soit remercié pour ses vœux envers un loyal sujet, répondit prudemment Lord Morgan. Nous n'avons pas encore retrouvé les meurtriers de Talbot, malheureusement. Le roi n'ignore pas que les Galles du Sud fourmillent encore d'hommes sans feu ni lieu ; enfin, ajouta-t-il avec un geste qui se voulait chaleureux,

je me réjouis de ce qu'il n'ait pas prêté foi aux accusations calomnieuses sur ma loyauté envers la Couronne Que puis-je dire d'autre ?

Quoi d'autre, en effet ? pensa Corbett. Il avait envie d'éclater de rire devant la mine faussement sérieuse de Morgan et la préoccupation feinte de son régisseur.

Deux félons, deux menteurs de la plus belle eau. Corbett s'apprêtait à poursuivre cette farce diplomatique après s'être éclairci la gorge, lorsqu'un bruit au fond de la salle le fit se retourner. Une porte basse s'était ouverte près de l'estrade et une ravissante jeune femme s'avancait vers eux. Sa grâce coupa presque le souffle à Corbett qui s'était levé : sa longue chevelure blonde, partagée par une raie, tombait sur ses épaules comme un voile de gaze. Sa peau claire avait l'éclat pur et vif d'une pierre précieuse et son visage, en forme de coeur, s'ornait d'un petit nez et de larges yeux bleus qui, pleins de malice, soutenaient le regard de Corbett.

Ce dernier n'avait jamais vu semblable beauté et ne se lassait pas de l'admirer, notant la façon dont son surcot vert sombre soulignait sa taille et ses seins. Un fermail parait son cou, une chaînette filigranée en argent sa taille mince, et des bracelets incrustés de pierres précieuses entouraient ses fins poignets. Regardant Corbett droit dans les yeux, elle fit mine d'être choquée et releva légèrement le bas de son surcot.

— Je porte des bottes en veau, s'exclama-t-elle, et des chausses bleu foncé. Cela vous suffit-il ?

— Euh, je vous prie de me pardonner ! bégaya Corbett. Euh, je ne m'attendais pas à...

— ... à quoi ? reprit-elle d'une voix chantante et moqueuse.

— À rien ! rétorqua sèchement Corbett, irrité contre lui-même. J'ai été surpris, c'est tout. Je ne m'attendais pas à trouver une femme ici !

— Vous voulez dire... se mêlant des affaires des hommes, l'art de la guerre, l'art de s'entre-tuer pour d'excellents motifs et l'art d'appeler négociations diplomatiques la moindre trêve...

— Maeve !

Morgan se dressa, jouant la colère mais secrètement ravi, comme le comprit Corbett, de la voir remettre l'envoyé anglais à sa place.

— Je vous présente ma nièce, Maeve, dit-il en se tournant légèrement vers Corbett. Elle n'a pas la langue dans sa poche !

— Ce n'est pas vrai, mon oncle ! protesta-t-elle d'un ton acerbe. C'est que les Anglais, apparemment, n'ont pas l'habitude d'être courtois envers les dames et de les saluer comme il se doit.

Sur ce, elle se retira majestueusement avant même que Corbett pût lancer une réplique appropriée. Il se retourna en entendant Ranulf

s'étrangler de rire derrière lui et lui lança un regard furibond en dissimulant sa totale stupéfaction : il avait bel et bien été muselé par une femme entrevue l'espace d'un instant.

Corbett et Ranulf n'eurent pas le choix et durent rester à Neath. Lord Morgan les fit conduire à leurs quartiers, une chambre située au troisième étage du donjon, aux murs chaulés et meublée de deux lits de camp, d'un coffre en piteux état, de bancs et d'une table d'une propreté douteuse. Corbett se plaignit amèrement du froid et de l'absence de feu, aussi Morgan ordonna-t-il – de mauvaise grâce – de mettre des vantaux aux fenêtres étroites comme des archères et d'apporter un brasero rouillé et un candélabre de fer. Corbett et Ranulf n'auraient su dire s'ils étaient prisonniers ou invités ; ils pouvaient se promener en toute liberté dans le château et les environs, mais c'est dans le donjon qu'ils passaient le plus clair de leur temps.

Ce donjon comptait trois étages au-dessus du rez-de-chaussée qui abritait les cuisines, la laiterie et les resserres. Au premier se trouvait la grand- salle où Corbett avait rencontré Lord Morgan, au deuxième, les appartements privés, la chapelle et la salle haute', tandis que le troisième était réservé à de petites chambres glaciales qui sentaient le renfermé, « chambres » étant un bien grand mot pour des réduits à peu près aussi confortables que des cachots.

C'est là que résidaient Corbett et Ranulf, en haut d'un étroit escalier à vis envahi par la moisissure et c'est là, également, qu'habitait Owen, le capitaine des gardes. Corbett évitait soigneusement ce Gallois brun dont les cheveux frisés et embroussaillés encadraient un visage blafard barré d'un perpétuel rictus ; il voyait en lui quelqu'un de foncièrement mauvais. Il avait déjà rencontré ce type d'hommes : des tueurs qui aimaient la mort et étaient imprégnés de son odeur de pourriture.

Les autres serviteurs de Lord Morgan vivaient dans les sous-sols du donjon, les communs ou les villages alentour. Corbett sentait bien que ce tyranneau avait gagné la loyauté indéfectible de ses tenanciers et de ses vassaux. Sa richesse était évidente ; la vallée de Neath et les champs fertiles des environs lui assuraient des revenus réguliers. C'est lui, également, qui détenait les droits de pêche le long de la côte rocheuse battue par le ressac, ce que proclamait bien haut une rangée de potences chargées de charogne humaine ; les macabres silhouettes se détachant sur le ciel bleu d'été étaient autant d'avertissements sinistres aux pirates et naufrageurs, aussi bien qu'aux voleurs et aux braconniers.

Corbett contemplait souvent le domaine de Morgan du haut du donjon ; sur ce perchoir majestueux et silencieux, il savourait la caresse du soleil et les brises marines chargées de sel qui changeaient agréablement de la puanteur des latrines et des pots de chambre qu'on

vidait dans les douves. Le clerc avait essayé d'en savoir plus sur la mort de David Talbot, mais n'avait rencontré que regards vides et sourires polis ; quand il insistait, ses interlocuteurs se mettaient à parler gallois comme s'ils ne comprenaient pas ce que racontait l'Anglais. Aussitôt qu'il sortait dans la cour, Gareth, le faible d'esprit, lui emboîtait le pas et marchait à ses côtés, singeant sa démarche au grand amusement des spectateurs. Corbett ne faisait généralement pas attention à lui.

Pourtant, un jour qu'il le questionnait sur Talbot, il crut discerner une lueur d'intelligence, de compréhension, dans le regard du vieillard qui, clignant des yeux et souriant d'un air rusé, s'enveloppa dans ses oripeaux et prit Corbett par la main pour l'emmener dans l'un des bâtiments en torchis de la cour. L'Anglais jeta un coup d'oeil circulaire dans la longue pièce sombre, où seules la porte et une ouverture dans le toit laissaient entrer la lumière. Il sentit l'odeur du cuir, de la sueur et du crottin, et vit des selles, rênes, licous, étriers et autres pièces de harnachement accrochés à des barres sur toute la longueur des murs. Il se retourna et croisa le regard embué de Gareth.

— Et Talbot ? Qu'est-ce que tout cela a à voir avec Talbot ? lui demanda-t-il, mais Gareth se contenta de lui adresser un rictus édenté avant de ressortir de sa démarche traînante.

Ranulf n'eut pas plus de succès dans sa quête aux renseignements. Il se remit vite à courir le jupon et à perdre le peu d'argent qu'il avait en d'interminables parties de dés. Il accusa les Gallois de tricher, mais ceux-ci, narquoisement, le mirent au défi de le prouver. La seule chose suspecte que trouva Corbett fut l'énorme tas de fagots et de petit bois entreposé sur le toit du donjon. Cela pouvait servir à allumer un fanal en cas d'attaque, à faire bouillir de l'huile ou à confectionner des brûlots en cas de siège. Pourtant, lors d'une de ses promenades le long de la côte, il repéra d'autres fanaux semblables, des barriques pleines de petit bois, empilées les unes sur les autres ; il se demanda alors si Morgan redoutait une invasion ou s'il en espérait une. Il fut surpris aussi par le fait qu'une semaine après leur arrivée, Owen insista poliment, mais fermement, pour qu'ils restent deux jours de suite dans leurs quartiers, alors qu'ils avaient eu, jusqu'alors, le droit de se promener à leur guise dans le château et les environs.

À part cela, Morgan jouait à l'hôte dévoué. Corbett siégeait à la haute table. Carême venait de se terminer et on en avait donc fini avec la viande salée, les maquereaux et les harengs saurs. À leur place, on mangeait du chapon et de l'esturgeon provenant des viviers, à l'extérieur des murs ; le seigneur gallois faisait fi, en effet, de la règle qui stipulait que l'esturgeon était un plat royal que l'on ne pouvait servir qu'à la table du souverain. Les cuisiniers préparaient aussi du gibier assaisonné de clous de girofle, de menthe, de cannelle et farci

aux amandes, des oignons et du poireau, des tartes et tartelettes, des sorbets aux fruits et de la crème que l'on arrosait d'un hydromel qui montait à la tête. Corbett remarqua la présence d'un produit, pourtant, qui n'avait pas sa place ici : du bordeaux frais que servait lui-même Lord Morgan, désireux d'impressionner ses invités. Corbett apprécia le vin, autant pour son bouquet que parce qu'il confirmait ses soupçons sur les fanaux qu'il avait repérés le long de la côte.

CHAPITRE XI

Corbett passait le plus clair de son temps à se promener dans le château, mais il lui arrivait d'assister, dans la grand-salle, à des séances du tribunal que présidait Morgan, siégeant sur la haute chaise sculptée. Le père Thomas, son secrétaire et chapelain, assis à ses côtés sur un tabouret, se faisait aussi petit qu'une souris, car il redoutait ce qu'il lui faudrait voir et transcrire sur le long rouleau de parchemin étalé devant lui. On jugeait surtout des délits mineurs, des litiges de bornage ou des différends sur des droits de propriété. Mais, de temps à autre, la loi de Lord Morgan était transgressée par un faux-monnayeur, un braconnier, un hors-la-loi ou un voleur, et le châtiment encouru était toujours d'une impitoyable cruauté tout en relevant d'un certain sens rigoureux de la justice.

C'est ainsi que Corbett vit un braconnier jugé, condamné et traîné dans la cour du château ; son bras droit fut posé sur un billot et l'épée s'abattit en sifflant sur son poignet. L'homme hurla, à demi évanoui, tandis que les bourreaux l'emmenaient rapidement vers un seau de poix bouillante pour y plonger son bras amputé et cautériser ainsi le moignon sanglant. Certains malfaiteurs connurent un sort pire : la pendaison. On hissa l'un d'eux sur les créneaux, on lui passa le noeud coulant et on le fit basculer ; il mourut étranglé, se balançant au bout de la corde. D'autres furent emportés sur une imposante charrette à deux roues jusqu'au gibet, situé sur le promontoire qui surplombait la mer houleuse.

Il régnait une atmosphère de terreur à Neath, et pourtant l'humeur ambiante pouvait vite changer et passer d'un extrême à l'autre. C'est ainsi qu'au souper des ménestrels récitaient des poèmes et des épopées, et que des bardes à la longue chevelure célébraient, en des vers mélancoliques, la gloire éteinte et les rêves envolés. Ni

Corbett ni Ranulf ne comprenaient un traître mot aux chants et aux conversations, car Morgan parlait exprès gallois la plupart du temps ; et il leur fallait donc prendre leur mal en patience, aussi irrités l'un que l'autre, en se doutant, aux sourires narquois de Morgan et d'Owen, qu'ils étaient souvent la cible de cruelles railleries. Corbett remarqua que Maeve n'était pas en reste, mais que son rire sonnait faux et que ses grands yeux bleus ne s'éclairaient pas. Parfois même, il la surprit qui l'observait à la dérobée de son regard torturé et mélancolique.

Quelques jours après leur arrivée à Neath, Maeve décida de briser l'ennui des banquets donnés par Morgan. Pendant que les bardes se préparaient avec l'apparat et les gestes de tous bons ménestrels, elle rejoignit Corbett.

— Notre musique vous plaît-elle, Messire l'Anglais ? lui demanda-t-elle, un éclair de malice dans le regard.

— Je m'appelle Hugh, répliqua-t-il. Votre musique est certainement de plus haute tenue que vos conversations, bien que cela ne soit pas un grand compliment !

Elle fit la moue.

— Eh bien, Huw, reprit-elle en prononçant délibérément son nom à la façon galloise, changeons cela, voulez-vous ? Jouez-vous aux échecs ? Voudriez-vous m'en enseigner les rudiments ?

Corbett admira son visage, d'une beauté si imposante qu'il en tomba amoureux et qu'il dut se mordre les lèvres pour étouffer le cri qui jaillissait du plus profond de son être. Il savait que sa mine sérieuse n'était qu'un masque et qu'en fait elle se moquait de lui, mais il n'en avait cure, il aurait pu la contempler jusqu'à la fin des temps comme un ange fasciné par l'oeil de Dieu.

Il entendit un ricanement et vit l'expression narquoise d'Owen, toujours assis à la table.

— Hum, cela serait un honneur pour moi que de vous enseigner les échecs, dit-il avec un profond soupir, avant d'escorter Maeve jusqu'à un banc près de la fenêtre.

Sur un signe de la jeune femme, un serviteur apporta une table basse, un échiquier et ses pièces et une petite lampe à huile. Corbett fit semblant de ne pas entendre le brouhaha des conversations et les gros rires en provenance du haut bout de la table. Il ne voulait voir que Maeve en face de lui qui, les yeux rieurs, le visage en forme de coeur posé sur les mains, observait son embarras, amusée et tranquille. Il expliqua laborieusement les règles du jeu, le maniement des pièces et certaines manoeuvres compliquées. Maeve fit signe qu'elle comprenait et le remercia doucement avant de s'essayer à quelques coups. Puis, le regard étincelant et l'air satisfait, elle frappa dans ses mains et exigea de disputer une vraie partie. Corbett s'inclina.

C'était bientôt le crépuscule ; certains invités étaient partis, d'autres étaient restés autour des joueurs de harpe qui chantaient encore, mais la plupart s'étaient approchés du recoin où ils se trouvaient. Corbett joua avec désinvolture, avançant ses pièces en murmurant : « J'adoube. » Maeve contre-attaqua et brusquement Corbett sortit de sa rêverie : la riposte de Maeve avait été subtile et efficace et il se retrouvait battu, sans crier gare. Abasourdi, il regarda d'abord l'échiquier, puis la mine pensive de Maeve.

— Vous avez gagné ! s'exclama-t-il. Vous êtes...

Il ne put achever. Maeve venait d'éclater de rire, d'un rire clair et chaleureux qu'elle cherchait à maîtriser ; elle en pleurait, le visage à moitié enfoui dans ses belles mains aux doigts fuselés. Corbett la fixa, interloqué, puis vit le cercle ricanant des spectateurs. Il haussa les épaules en souriant pour dissimuler sa surprise, se leva en adressant un petit salut à Maeve et s'éloigna. Un léger bruit de pas le fit se retourner. Maeve l'avait rejoint et passait son bras mince sous le sien.

— Allons, venez ! souffla-t-elle, mutine. Je joue mieux aux échecs que n'importe quel homme !

Elle se serra contre lui.

— Détendez-vous ! Ce n'était qu'une plaisanterie. Venez ! Allons respirer l'air de la nuit sur la tour !

Corbett lui sourit en espérant qu'elle ne s'apercevrait pas que sa proximité lui faisait battre le coeur à tout rompre. Ils gravirent l'étroit escalier. Maeve s'appuyait sur son bras : il respira le parfum de la chevelure soyeuse et fine comme gaze qui lui chatouillait le visage. Il tira les verrous de la porte donnant sur le chemin de ronde et ils s'avancèrent jusqu'au toit du donjon. La nuit était tombée. Seule une rougeur à l'ouest marquait le coucher du soleil ; une forte brise soufflait de la mer tandis qu'au firmament les étoiles scintillaient comme des bijoux dans une pièce obscure. Ils s'approchèrent de la courtine, écoutant la rumeur lointaine des vagues et les bruits de la cour en contrebas.

— Cela fait longtemps que je joue aux échecs, expliqua Maeve en rompant le silence. Je vis ici avec mon oncle depuis la mort de mes parents pendant la guerre. Les finesses de ce jeu m'ont souvent fait oublier l'ennui de journées interminables.

— Vous êtes très bonne joueuse, la complimenta-t-il.

Tournant le dos à la muraille, Maeve leva les yeux vers Corbett. Malgré le peu de lumière, il vit l'expression paisible et sereine de son visage ; sa fausse solennité avait disparu.

— J'ai lu quelques traités, y compris le poème *De Shakie Ludo*1 reprit Maeve. J'ai toujours plaisir à rencontrer de nouveaux invités, qui sont autant d'adversaires avec qui me mesurer.

— Vous savez lire, donc ?

— Le latin et le français.

Corbett regarda dans les ténèbres qui s'épaississaient.

— Et vous êtes heureuse, ici, à Neath ?

— C'est chez moi !

— Et Lord Morgan ?

Maeve lui sourit.

— C'est un homme bizarre. Vous savez qu'il déteste les Anglais ?

Corbett opina du chef, mais elle détourna le regard.

— Comment s'en étonner ? Ils ont tué mes parents, mis à feu et à sang la moitié du pays de Galles, tué nos princes, édifié de gigantesques forteresses comme celle de Caernavon et fait de nos royaumes des comtés anglais dirigés par des parents d'Édouard.

Corbett ne put que le concéder. Il avait fait la guerre au pays de Galles et avait été le témoin d'actes de barbarie et de cruauté, perpétrés des deux côtés : hommes crucifiés, enfants jetés dans des puits, femmes violées et tuées, prisonniers anglais écorchés vifs ou cloués aux arbres.

— Et vous, nous haïssez-vous, Maeve ? demanda-t-il.

— Non, je ne déteste que votre soif de destruction et de conquête, souffla-t-elle en contemplant la nuit. Le sud du pays de Galles a vu d'étranges choses : on dit que cette route en contrebas menait à Camelot, le royaume du roi Arthur, et on raconte aussi qu'au coeur des forêts survivent encore les Silures, d'anciennes tribus qui se nourrissaient autrefois de chair humaine et offraient des sacrifices à de sinistres dieux sylvestres.

Maeve s'emmitoufla dans sa cape et désigna la côte.

— Et pourtant, c'est l'océan qui nous apporte des choses encore plus mystérieuses, comme des cadavres de petits hommes à la peau sombre. Les sages disent qu'ils viennent d'une terre qui se trouve à l'ouest.

Corbett s'avança vers les créneaux, un sourire aux lèvres. Il saurait assez vite pourquoi elle l'avait attiré ici. Aucune jeune femme ravissante, raisonnait-il cyniquement, n'aurait normalement eu envie de se trouver seule avec lui. Il y avait certainement une bonne raison ; elle devait vouloir quelque chose de précis. C'était toujours comme cela ! Il sentit alors qu'elle lui pressait fermement le coude ; il se retourna et vit son visage, beau comme la nuit, levé vers lui. Elle se blottit contre lui et l'embrassa doucement sur les lèvres, avant de disparaître.

Corbett n'avait pas l'habitude d'avances aussi directes de la part des femmes : son épouse Mary, peut-être, ou encore sa maîtresse Alice, une criminelle morte depuis dix ans, à la personnalité complexe, tout en subtilités et en ambiguïtés. Maeve, elle, était naturelle, calme et franche. Le lendemain, elle revint vers lui et ils reprirent leur

conversation et leurs baisers.

Corbett la soupçonna d'abord d'être chargée de le surveiller et de rapporter ses faits et gestes, mais il écarta vite ces pensées : ce n'aurait pas été digne d'elle. Elle lui dit sans fard que malgré son côté solennel et pompeux, il l'amusait beaucoup, car c'était au fond un timide, un peureux, qui devait apprendre à sourire plus souvent. C'est ce qu'il fit les jours suivants lorsque, à la suite de Maeve, il parcourut la campagne environnante d'une beauté sauvage.

Elle entreprit de lui apprendre des mots gallois, mais y renonça vite en raillant son esprit trop grossier pour une langue si subtile. Puis elle l'amena à évoquer son passé : son épouse, son travail à la Chancellerie, et même Alice et le grand complot de Londres qu'il avait fait échouer de façon magistrale dix ans auparavant.

Méfiant au début, il en vint vite à bavarder comme un enfant, fasciné qu'il était par cette femme étrange et ravissante ; elle était d'humeur si changeante qu'elle le taquinait d'un air mutin et, la minute suivante, lui assenait un sermon sur la gloire passée du pays de Galles et les ravages causés par « son » roi d'Angleterre.

Elle ne se faisait pas d'illusions quant à sa visite à Neath.

— Mon oncle, Lord Morgan, confia-t-elle un jour, est un scélérat et un coquin, mais c'est aussi quelqu'un de dur et de juste qui hait le roi Édouard et se soulèverait volontiers si l'occasion s'en présentait. Mais, poursuivit-elle d'un ton sinistre, il paierait trop cher un échec. Il s'est rebellé déjà une fois et a obtenu le pardon du roi. La prochaine fois, il pourrait subir le même sort que notre grand prince David, le frère de Llewelyn.

Corbett ne releva pas. Il craignait trop que Maeve ne provoquât une querelle en l'accusant ouvertement d'espionnage. Il se défiait également de Morgan qui pouvait fort bien s'offenser de voir un Anglais conter fleurette à sa nièce, mais, à sa grande surprise, le vieux gredin se contentait de lui donner de grandes clagues dans le dos en riant. On aurait dit, en vint à penser Corbett, que Maeve était la seule personne redoutée par Lord Morgan.

Quant à Owen, le capitaine de la garnison, c'était autre chose. Il souriait plus souvent, mais des envies de meurtre se lisaient dans ses yeux sombres chaque fois qu'ils se croisaient, et même Ranulf, plongé à présent dans la routine du château, suppliait son maître d'être plus prudent. Corbett tenait compte de ses conseils. Un jour, Maeve l'emmena dans la cour assister à l'entraînement des hommes d'Owen. Corbett avait l'habitude du spectacle haut en couleur des escouades de la cavalerie anglaise : arborant leurs blasons aux teintes vives par-dessus cottes de mailles ou hauberts, les chevaliers attaquaient et contre-attaquaient à l'épée, la masse et la lance émoussée, selon les règles des tournois et des joutes. Ici, c'était différent ; lorsque Owen

l'aperçut en compagnie de Maeve sur l'escalier du donjon, il choisit l'un de ses hommes et organisa un simulacre de combat, autant pour impressionner Maeve que pour l'avertir, lui.

Corbett ressentit des pincements de jalousie en voyant Maeve applaudir et pousser des cris d'admiration devant les prouesses d'Owen, mais même lui ne put s'empêcher d'acclamer le Gallois et de se jurer in petto de l'abattre du premier coup s'ils devaient se retrouver un jour face à face, car l'homme était un combattant-né. Owen et son adversaire s'affrontèrent à cheval, sur de petits chevaux gallois résistants et au pied sûr qui pivotaient et faisaient volte-face à la moindre pression des genoux ou des cuisses. Les deux hommes portaient des armures légères, de simples haubergeons de mailles, des jambières et des bottes de cuir bouilli, et des casques coniques à jugulaire et nasal. Ils avaient de petits boucliers ronds et, puisque ce n'était qu'un entraînement, des épées émoussées qui pouvaient pourtant infliger de graves blessures. Les deux combattants chargèrent en décrivant des cercles. L'habileté d'Owen à parer et à manoeuvrer coupait le souffle aux spectateurs, car cheval et cavalier semblaient ne faire qu'un. À maintes reprises, il passa sous la garde de son adversaire et, du plat de l'épée, frappa le ventre et la poitrine du malheureux.

Owen finit par se lasser du jeu, rompit le combat et s'éloigna au petit trot ; l'autre alors chargea, épée en avant, les sabots de sa monture martelant le sol. Owen fit alors pivoter son cheval, mais n'eut pas le temps de le lancer au galop. Corbett pensa à ce moment, avec un brin de malice, qu'Owen avait péché par excès de confiance et qu'il se ferait facilement désarçonner. Les cavaliers furent face à face. Corbett vit Owen plonger sous l'épée brandie par son adversaire qui chargeait et arrêter sa monture jusqu'à lui faire presque toucher le sol de la croupe tandis que lui-même faisait tournoyer son épée pour en frapper le soldat sur la nuque et l'envoyer rouler dans la poussière, inanimé. Les spectateurs l'acclamèrent. Il ôta son casque et, l'épée levée, salua Maeve qui, les joues en feu, était à présent hors d'haleine. Quant à Corbett, il se contenta de lui jeter un coup d'oeil venimeux.

Cela n'inquiéta pas outre mesure l'envoyé anglais. Ce qui le tracassait davantage, en revanche, c'était la passion de Maeve, car, au cours de leurs promenades, leurs baisers se faisaient plus avides, plus exigeants. Corbett aurait voulu consommer leur amour et nourrissait l'espoir que Maeve l'inviterait dans sa chambre. Il n'y fit allusion qu'une fois, pour s'entendre vertement répondre qu'elle n'allait pas faire présent de sa vertu à un quelconque Anglais, mais Corbett pensait qu'en fait elle redoutait son départ. Cela faisait quatre semaines qu'il était à Neath, le roi Édouard devait commencer à s'impatisser, et, en outre, sa présence au château contribuait à aggraver la tension. Maeve le désirait, mais dissimulait ses sentiments

sous un masque d'ironie douce-amère. Morgan, lui, semblait l'ignorer. Owen le traquait comme un chasseur tandis que Ranulf, rongé par l'ennui et effrayé par l'hostilité affichée du capitaine des gardes, suppliait son maître de fixer la date du retour à Londres.

Corbett se demandait anxieusement si Morgan les laisserait partir sains et saufs, et si, dans ce cas, Owen et ses hommes obéiraient à ses instructions. Ce qui l'inquiétait encore plus, c'était la réaction prévisible du roi Édouard. Son envoyé n'avait recueilli que peu de renseignements à Neath et aucun élément nouveau, qui plus est. Morgan était fin prêt à se rebeller, mais il n'y avait pas de preuve, rien qui pût établir une relation entre lui et les Français ou le traître du Conseil d'Édouard. Bien sûr, Corbett n'avait pas manqué de questionner ici et là, aussi souvent que possible, mais il n'avait obtenu pour toute réponse que des regards vides. Il en était de même pour Maeve : elle ne se souvenait que du jour où Talbot avait quitté le château de Neath.

— Une violente dispute avait éclaté entre Talbot et Owen, se rappela-t-elle. Talbot exigeait qu'on le laissât partir, car il était chargé de mission, et Owen se faisait tirer l'oreille.

— Pourquoi ? demanda Corbett. Pourquoi Owen désirait-il le retenir ?

— Je n'en sais rien, répondit Maeve avec irritation et en fronçant les sourcils comme chaque fois qu'elle était en colère. Tout ce que j'ai entendu, c'est Owen qui criait que Talbot avait été fouiner parmi les selles !

— Mais cela n'a aucun sens ! Les selles ! Qu'ont-elles donc de si particulier, ces selles ?

— Dieu seul le sait ! Mon oncle hurla à Owen de laisser partir Talbot, mais pas avant que l'on ne dépêche des messagers pour informer les guetteurs de l'arrivée de Talbot. Peu après son départ, Morgan a envoyé Owen et ses hommes à sa poursuite.

Maeve haussa les épaules.

— Qui se souciait de Talbot ? C'était un espion anglais. Personne ne l'a pleuré.

Corbett eut envie de lui demander si elle croyait qu'il était lui aussi un espion anglais et surtout si quelqu'un, en particulier elle, le pleurerait s'il venait à mourir.

CHAPITRE XII

John Balliol, roi d'Écosse par la grâce de Dieu et l'autorisation d'Édouard d'Angleterre, avait l'impression que les murs du château de Stirling suintaient sous la canicule du plein été. Des hordes de mouches, nées sur les tas de crottin puants de la cour, entraient par la fenêtre ouverte et tournoyaient au-dessus du vin et des reliefs du repas répandus sur la table. Balliol avait chaud sous son épais surcot brodé d'or ; il ne se souvenait pas avoir jamais souffert autant de la chaleur. Il était trempé de sueur et remarqua même qu'un ruisseau de crasse s'échappait de sa manche d'or effrangée. Il regardait avec dégoût les bribes de viande, les tranchoirs souillés et les énormes taches de bordeaux, s'efforçant de ne pas entendre le bavardage des évêques et des puissants du royaume.

Le visage maigre sous ses cheveux blonds, il fixait de ses yeux de lapin les grosses gouttes de vin qui semblaient étinceler comme du sang et il se demandait s'il ne fallait pas y voir quelques présage ou avertissement. Après tout, il complotait contre son suzerain, le roi d'Angleterre ! Balliol était un homme qui avait, en général, peur de tout, même de son ombre, mais Édouard d'Angleterre le terrorisait tout particulièrement. Dieu seul savait quand ce redoutable chef de guerre lancerait ses armées vers le nord, quand les nuages de poussière soulevés par ses innombrables chariots d'intendance s'élèveraient au-dessus des routes écossaises qui seraient à nouveau foulées par ses destriers, annonçant qu'Édouard d'Angleterre, le Fléau des Écossais, était de retour.

L'armée anglaise, meurtrière forêt de soldats en marche, était quelque chose de splendide et de terrible à la fois, mais comme Balliol l'avait appris dans ses cauchemars répétés et constants, ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était la haute silhouette d'Édouard, revêtu

de son armure noire, montant un destrier noir caparaçonné d'or, sa chevelure blanchie par l'âge flottant au vent, son corps vieilli, mais infatigable, soutenu par une cuirasse d'acier. Le vin signifiait-il, se demandait Balliol, que lorsque Édouard apprendrait sa trahison, il envahirait à nouveau l'Écosse et dévasterait, avec ses troupes si nombreuses, le royaume de la Tweed jusqu'aux collines et montagnes du Nord ? Balliol soupira et se renfonça dans sa chaise à haut dossier. Il éprouva soudain une vive douleur tandis que son estomac fragile grondait et se soulevait, et il ressentit à nouveau un profond découragement devant ses faiblesses qui détérioraient tellement sa santé que même dans la salle du Conseil il ne pouvait contrôler ses fonctions corporelles.

Balliol avait voulu être roi, mais, une fois la couronne obtenue, il s'était rendu compte du poids effrayant de ses responsabilités. L'Écosse était un vaste agglomérat de factions qui s'entre-déchiraient ; les barons des Lowlands méprisaient les chefs des clans du Nord ; le seigneur des Iles, maître des navires effilés et bas sur l'eau, était toujours prêt à attaquer les autres. Comment sauvegarder la paix ? Des années auparavant, le vrai roi d'Écosse, Alexandre III, avait trouvé la mort en faisant une chute de cheval dans des circonstances mystérieuses et n'avait laissé aucun héritier^[12].

Les seigneurs écossais s'étaient disputé la succession et Édouard d'Angleterre, tel un gros chat noir, les avait regardés se défier les uns les autres avant d'intervenir et de déclarer solennellement que Balliol était celui dont les prétentions au trône étaient les plus fondées. Balliol reconnu roi, Édouard avait imposé des conditions et des mesures si contraignantes que le roi d'Écosse n'avait plus guère été que le vassal du roi d'Angleterre. Balliol, bien sûr, avait soulevé force protestations et Édouard était revenu plus d'une fois en Écosse pour lui rappeler ses obligations. Balliol savait qu'il n'était pas de force à lui résister malgré ce qu'avançaient ses propres barons, et il se tortilla de honte en se souvenant des humiliations qui lui avaient été infligées, telle la fois où de simples marchands anglais l'avaient obligé à comparaître devant une cour de justice anglaise pour répondre de ses actions comme un vulgaire valet !

Naturellement, les grands seigneurs écossais, avec à leur tête les Bruce et les Comyn, avaient observé tout cela avec une ironie amusée ; ils ricanaient sous cape et le tournaient en dérision en l'appelant la marionnette ou le pantin d'Édouard. Et pourtant Balliol n'avait pas eu le choix : il avait dû se soumettre humblement, la rage au cœur.

Mais la situation avait changé du tout au tout ; le salut était venu d'où on ne l'attendait pas. Philippe de France avait envahi la Guyenne, rappelant durement à Édouard qu'il était autant le vassal du roi de France que Balliol était le sien. Mais ce n'était pas tout. Philippe avait

tissé des alliances avec la Flandre et Éric de Norvège et il voulait que l'Écosse fît partie du Grand Dessein qu'il fomentait contre Édouard. Balliol avait d'abord refusé, redoutant dans son indécision ce que pouvait faire ou dire Édouard, mais Philippe lui avait alors affirmé que l'Angleterre allait connaître des difficultés dans les Galles du Sud autant qu'en Guyenne, que le pire était à venir, car le roi de France avait un espion au sein du Conseil, un homme proche d'Édouard qui communiquait aux Français – contre argent comptant – tout ce que le roi d'Angleterre pensait, décidait et organisait. Le roi de France était certain que ce traître était la clef qui lui ouvrirait les secrets de la puissance d'Édouard et lui permettrait ainsi de la détruire, tout comme Philippe Auguste, près de cent ans auparavant, avait trouvé les clefs pour briser l'ambition du grand-père d'Édouard, Jean sans Terre, et le chasser de Normandie.

Balliol s'était empressé de convoquer son Conseil à Stirling et avait surpris tout le monde en annonçant son intention de se libérer de la domination anglaise, de conclure une alliance avec la France et la Norvège et de renforcer cette alliance en épousant Jeanne de Valois, cousine de Philippe IV. Barons et évêques avaient tout d'abord été horrifiés, mais ils s'étaient ensuite vite réjouis de voir leur souverain agir en roi pour la première fois de son règne. Cela faisait des heures qu'ils débattaient sur la meilleure façon de procéder, et Balliol les observait avec délectation en savourant le sentiment, tout nouveau pour lui, de puissance et de majesté royales. Cependant, la terreur qu'il éprouvait en face d'Édouard le forçait à la prudence. Il regardait avec mépris ces représentants du pouvoir baronnial et ecclésiastique, si empressés à lui prodiguer conseils et avis. Des loups, pensa-t-il, des hommes impitoyables qui le déchireraient à belles dents s'il rencontrait un nouvel échec.

Finalement, lassé du brouhaha et du désordre qui régnaient dans la grand-salle, il leva son hanap et l'abattit bruyamment sur la table. Mais il dut recommencer lorsqu'il constata avec agacement que personne n'y avait prêté attention et il cria pour avoir le silence et le calme. Les conseillers cessèrent leurs conversations peu à peu et se tournèrent vers lui.

— Messeigneurs, dit Balliol en se rendant compte qu'il imitait presque le ton et les manières d'Édouard, messeigneurs, il nous faut prendre certaines décisions. Nous savons que le roi Édouard est affaibli par la présence d'un traître au sein de son Conseil et qu'il doit, à présent, affronter une coalition redoutable dont le chef est notre ami, Philippe de France. Il entre dans nos intentions de renoncer à prêter hommage à Édouard et de rechercher l'alliance avec les Français. Cela répond-il à vos vœux ?

Un chœur assourdissant de « Oui » et de hurlements

d'approbation accueillit ses paroles ; il salua en souriant, puis se laissa retomber sur son siège, indifférent aux discussions qui avaient repris au bas bout de la table. Ni lui ni ses conseillers ne remarquèrent le jeune écuyer qui sortit furtivement de la salle et franchit le vaste porche d'entrée et la cour pour se diriger vers la ville.

Robert Ogilvie, écuyer à la cour d'Écosse, était un traître. Il avait appris certains faits et renseignements, par exemple le nom de l'espion au sein du Conseil d'Édouard, qui valaient leur pesant d'or auprès de l'émissaire anglais en poste à Stirling. Cet incapable de roi, Balliol, avait pratiquement révélé son identité, mais les autres, dans l'assistance, avaient été trop exaltés ou trop peu subtils pour comprendre. Mais pas Ogilvie qui rêvait de richesses et de pouvoir : le secret qu'il détenait l'exaucerait.

Dans la chaleur de l'été, Ogilvie s'enfonça dans une rue étroite, qui puait le crottin dont elle était jonchée. Il vit un manchot en haillons chasser un corniaud glapissant et le spectacle de la misère d'autrui lui fit d'autant plus apprécier son bonheur. Il était jeune, en bonne santé et serait bientôt riche ! Il traversa en hâte la place du Marché, sourd aux cris des marchands ambulants et des colporteurs, chargés de leurs habituels colifichets et camelote clinquante. Puis il poussa la porte d'une taverne où régnaient fraîcheur et pénombre, car seules deux fenêtres grossières laissaient passer à flots les rayons du soleil. Au fond de la pièce l'attendait son interlocuteur anglais.

« Bon, pensa l'écuyer, il n'est pas vraiment anglais. C'est plutôt un Gallois. » Ce dernier était venu ostensiblement pour affaires concernant le roi d'Angleterre, et était resté en espérant glaner tous les renseignements possibles. Ogilvie lui sourit en traversant la salle ; il avait des nouvelles qui allaient en boucher un coin à cet arrogant Gallois.

Goronody Ap Rees était satisfait de revoir Ogilvie. Il avait été chargé d'espionner par le roi Édouard, et grâce à ce jeune coq écossais le jeu semblait en valoir la chandelle. Il commanda le meilleur vin de la taverne, et après qu'une souillon les eut servis, il en versa des généreuses rasades à l'Écossais qui les vida d'un trait tandis que lui se contentait de siroter sa boisson. Il écouta attentivement le bavardage de l'écuyer, séparant l'ivraie du bon grain, les ragots de la vérité, les faits des détails calomnieux dont Ogilvie semblait vouloir l'abreuver. Il sentait que l'écuyer avait une révélation à faire et comprit qu'il la ferait inmanquablement au bout d'un certain temps et d'une certaine quantité de vin. Et en effet, Ogilvie, le teint coloré, fit enfin silence, but une longue rasade et reposa violemment son gobelet sur la table.

— J'ai des renseignements, annonça-t-il haut et fort, mais cela va vous coûter cher.

Ap Rees s'y attendait et opina. Alors l'Écossais se lança dans des

révélations stupéfiantes. Ap Rees l'écouta en dissimulant sa surexcitation et lorsque Ogilvie eut fini, il prit sa bourse en cuir pleine d'espèces sonnantes et trébuchantes et la lui tendit par-dessus la table.

— Tu l'as mérité, l'Écossais ! Tu l'as bien gagné ! s'écria-t-il avant de se lever et de quitter la taverne d'une démarche digne et silencieuse.

Ogilvie fixa la bourse d'un air passablement éméché et la cacha sous son surcot avant de vider son verre et de partir.

Deux hommes, au fond de la salle, avaient observé son manège et rompirent leur silence attentif après qu'il eut quitté la salle d'un pas mal assuré :

— Crois-tu qu'Ogilvie lui ait dit ? demanda l'un.

— Bien sûr, répondit l'autre. C'est pour cela qu'il lui a passé une bourse.

— Et maintenant ?

L'autre haussa les épaules.

— L'émissaire d'Édouard a eu les renseignements qu'il voulait. Et Ogilvie ?

Le premier homme adressa un sourire sinistre à son compagnon :

— Il a rempli son rôle. Débrouille-toi pour le retrouver cette nuit et tranche-lui la gorge.

CHAPITRE XIII

Six semaines déjà que Corbett résidait à Neath ! Il était aussi nerveux et désespéré qu'un chier tenu trop longtemps en laisse. Il n'avait rien découvert et ne voulait pas quitter Maeve, mais il se sentait de plus en plus pris au piège, car Lord Morgan – poliment mais fermement – déclinait toutes ses requêtes pour retourner à Londres. Les journées traînaient tellement en longueur que le dénouement de sa situation difficile, aussi soudain que le sifflement d'une épée qu'on dégage ou le vrombissement d'une flèche qu'on tire, le prit de court.

Le premier mardi après la Saint-Jean, en effet, le château se mit à bourdonner d'activité. Dans la soirée, Corbett et Ranulf regagnèrent leur chambre et y trouvèrent Owen, vêtu de peaux d'agneau noires et perché comme un oiseau de mauvais augure sur l'étroit rebord d'une fenêtre.

— J'apporte les ordres de Lord Morgan, leur lança-t-il haut et fort. Vous êtes confinés dans vos quartiers.

— Jusqu'à quand ? demanda Corbett d'une voix excédée. La même chose s'est produite il y a quelques semaines. Lord Morgan a une étrange conception de l'hospitalité. Pourquoi nous traite-t-il de cette façon ? Que veut-il cacher ?

Owen, souple comme un chat, sauta à bas de son perchoir et s'approcha si près que Corbett sentit son odeur aigre et vit les petites taches d'ambre dans ses yeux bridés.

— Lord Morgan, reprit Owen, fait ce qu'il veut dans son château et sur ses terres, ne l'oubliez pas, Messire l'Anglais !

Sur ce, il sortit en frôlant Corbett et dévala avec légèreté l'escalier à vis.

Owen avait raison : Morgan agissait comme bon il l'entendait ! Corbett et Ranulf se retrouvèrent donc virtuellement prisonniers

jusqu'au lundi suivant. Ce fut une expérience que ni l'un ni l'autre n'aurait voulu revivre : Corbett faisait les cent pas en apostrophant Ranulf ou restait étendu sur son lit de camp en fixant le plafond d'un oeil morne et en se demandant ce que manigançait Morgan, bien qu'il eût, à ce propos, sa petite idée.

Il savait aussi qu'en dépit de son amour pour Maeve, il lui faudrait s'en aller, bredouille. Le roi serait furieux, car il n'avait rien découvert pendant ses six semaines au pays de Galles. Ranulf s'efforça de lui remonter le moral en proposant de lui apprendre à jouer aux dés et à gagner en trichant, mais il en fut pour ses frais. On leur apportait leurs repas. Maeve leur rendit visite, mais, en raison de la présence de Ranulf, elle ne put pleinement partager avec Corbett la joie de leurs retrouvailles, et leur rencontre se borna aux questions de Corbett et aux réponses évasives de la jeune femme. Leur chambre était constamment sous bonne garde, quatre ou cinq coupe-jarrets aux ordres d'Owen arpentaient le couloir exigü ; les seules fois où ils eurent le droit de sortir, ce fut pour aller aux latrines, situées dans un recoin près de la chambre.

Corbett s'évertuait à découvrir les raisons de cette détention et passait son temps à poser à voix haute des questions rhétoriques sans destinataire particulier, Ranulf faisant de son mieux pour y répondre. Mais à la fin, le jeune homme excédé déclara avec colère que Corbett pouvait très facilement connaître le motif de cet emprisonnement passager.

— Que veux-tu dire ? demanda sèchement son maître.

— Eh bien, le vieux Gareth ! Il se faufile partout et observe tout.

— Mais il n'a plus sa tête !

— Oh que si ! rétorqua Ranulf avec un petit sourire. Il fait seulement semblant ; offrez-lui quelques pièces et il retrouvera sa langue et toute sa tête.

Corbett se tourna sur le flanc en grommelant ; une idée commençait à germer dans son esprit.

En fin de matinée, le lundi suivant, Owen renvoya les gardes et annonça, un rictus aux lèvres, que Corbett et Ranulf étaient libres d'aller et de venir à leur guise, et même de retourner à Londres. Le même soir, Lord Morgan réitéra l'invitation, insinuant ouvertement que les Anglais avaient abusé de son hospitalité et devraient s'en aller sans tarder. Corbett jeta un coup d'oeil anxieux à Maeve qui se mordilla la lèvre, mais opina presque imperceptiblement. Corbett comprit ce qu'elle avait voulu dire, mais le lendemain elle sembla l'éviter, et en même temps Morgan et Owen s'arrangeaient impudemment pour les empêcher de se rencontrer et de se parler.

Corbett perçut également un changement d'attitude chez les occupants du château : les hommes de Lord Morgan se firent plus

distants, les serviteurs et les visiteurs occasionnels montrèrent plus ouvertement leur dédain. L'air était chargé d'une sourde menace, d'un péril sournois qui rôdait dans les sombres arcanes de la forteresse. En dépit de ses études à Oxford et de son habitude des finesses judiciaires de la Chancellerie et de l'Échiquier, Corbett se fiait à son instinct, et cet instinct, à présent, lui disait qu'il était en danger et qu'il devait soit fuir soit combattre. Cependant, se rappelant le conseil de Ranulf, il se mit à la recherche de Gareth qu'il trouva accroupi dans un coin du chemin de ronde sur le mur d'enceinte.

— Ça va, Gareth ?

L'homme sourit, un filet de salive à la bouche. Corbett jeta un rapide coup d'oeil à droite et à gauche et sortit une pièce d'argent de sa bourse.

— C'est pour toi, Gareth, si tu me parles des navires qui viennent de prendre le large, dit-il en l'observant attentivement.

Il perçut alors, sans contestation possible, une lueur de compréhension et d'intelligence dans les yeux larmoyants.

— Quels navires ? Qu'est-ce que Messire l'Anglais veut savoir sur les navires ?

— Donc, tu sais que des navires sont venus ?

Corbett se baissa et prit une autre pièce. Gareth scruta les alentours d'un regard aussi insaisissable qu'une bulle sur l'eau.

— Trois navires, murmura-t-il en tendant la paume.

— Ah ! s'exclama Corbett éloignant sa pièce. Quels navires ?

— Des Français, répondit Gareth. Je me suis dit que c'était des Français à cause de leur grand étendard bleu et or. Oh ! c'était beau à voir, Messire l'espion !

Corbett, stupéfait, dévisagea Gareth en souriant. Ranulf avait raison : cet homme faisait semblant d'avoir perdu l'esprit. Gareth confirma ses soupçons : les Français venaient souvent à Neath, il était facile à leurs bâtiments de se glisser dans les anses désertes le long de la côte désolée des Galles du Sud. Cela expliquait l'attitude mystérieuse de Morgan, les fanaux et les vins, bien qu'il y eût gros à parier que les Français apportaient des armes et de l'équipement en même temps que des barriques de bordeaux rouge. Le roi Philippe avait la ferme intention de faire éclater une rébellion au pays de Galles, et Morgan était son principal allié. Mais quel rapport y avait-il avec l'espion au sein du Conseil d'Édouard ?

Corbett vida sa bourse et montra une poignée de pièces à Gareth :

— Elles sont à toi si tu peux me dire pourquoi Talbot est mort.

Gareth essuya ses lèvres molles et fixa Corbett : la méfiance et la ruse se lisaient à présent dans son regard habituellement vide.

— Messire Talbot était très curieux, lui aussi, et il me payait bien, commença-t-il en bavant et en tendant une main crasseuse, recourbée

comme une serre.

Corbett y laissa tomber quelques pièces avant de se reculer.

— Gareth, avertit-il, ma patience a des limites !

Le vieil homme esquissa un sourire :

— Messire Talbot s'est querellé avec Lord Morgan.

— Que se sont-ils dit ?

— Rien, sauf que Lord Morgan l'a accusé de mettre son nez là où il ne fallait pas.

— Rien d'autre ?

— Rien... ou plutôt j'ai entendu Talbot, je veux dire Messire Talbot parler des selles. Je suppose qu'il avait décidé de partir. Ah ! et puis ils ont causé d'autre chose !

— De quoi ?

— D'un homme du nom de Waterdown.

— Tu veux dire Waterton ?

— Oui, c'est ça, c'est le nom que j'ai entendu prononcer par Lord Morgan et par Messire Talbot.

— C'est tout ?

Gareth se retourna et le regarda du coin de l'oeil d'un air matois.

— Oui ! C'est tout ce que sait Gareth. C'est vrai ! Alors, pourquoi ne pas donner son argent à Gareth ?

Corbett lui glissa le reste des pièces et allait partir lorsqu'il entendit un bruit de pas dans l'escalier menant au chemin de ronde. Il s'éloigna rapidement de Gareth, mais Owen surgit en trébuchant et se mit en travers de son chemin, jambes écartées. Tout habillé de noir, il ressemblait à un corbeau au plumage luisant et bien lissé ; mais son regard dur alla de Corbett à Gareth, recroquevillé par la terreur.

— Donc, dit le Gallois de sa voix chantante, nos deux Anglais se sont parlé, mais Messire Corbett doit s'en aller à présent. C'est comme ça !

Il s'effaça pour laisser passer le clerc et l'invita, d'une courbette narquoise et de grands gestes excessifs de la main, à redescendre l'escalier. Corbett se retourna et jeta un regard de pitié à Gareth, pelotonné sur lui-même comme un lapin terrorisé. Il ne pouvait rien faire et devait songer à ses préparatifs de départ. La main crispée sur son poignard, sous sa cape, il frôla Owen, les yeux flamboyant de colère, et se mit à descendre lentement l'escalier, la gorge sèche, le coeur battant à tout rompre, s'attendant presque à une provocation de la part d'Owen et au sifflement caractéristique de l'épée ou du poignard sortant du fourreau.

Mais rien ne se produisit. Il atteignit le bas de l'escalier, traversa la cour et pénétra dans le donjon. Une fois à l'intérieur, il referma la porte et s'appuya contre les pierres grises et froides en s'efforçant de maîtriser la peur panique qui l'avait mis en nage et lui coupait bras et

jambes. Il prit une profonde inspiration en avalant de larges goulées d'air jusqu'à ce que son coeur cessât ses battements désordonnés et que la chaleur revînt dans ses membres glacés.

Il aurait voulu rester blotti dans l'obscurité, mais il savait qu'il devait vaquer à ses préparatifs ; il soupira et se traîna lentement jusqu'à la chambre. Laissant la porte entrebâillée, il se dépêcha de remplir ses sacs en vérifiant que bourse, ordres de mission et notes secrètes étaient soigneusement rangés. Ensuite il fouilla au fond du coffre le plus vaste jusqu'à ce qu'il y trouvât l'objet qu'il cherchait : il s'en saisit tout en guettant le moindre bruit sur les marches derrière lui. Il perçut le son feutré d'une botte et se retourna en priant pour que ce ne fût pas Ranulf. Il rajustait la couverture de selle sur son bras lorsqu'il vit la porte s'ouvrir sous la poussée d'Owen et ce dernier se glisser dans la pièce, telle la Mort elle-même. Il portait une épée et Corbett distingua des taches de sang sur la pointe et le tranchant.

— Vous n'avez pas l'air surpris de me voir, on dirait, Messire l'Anglais !

— Je vous attendais en effet, dit Corbett en fixant longuement l'épée. Comment se porte Gareth ?

— Oh ! répondit Owen avec un sourire éclatant, Gareth est mort ! J'ai toujours pensé qu'il faisait seulement semblant d'être demeuré. Je l'ai dit plus d'une fois à Lord Morgan, mais comme vous l'avez constaté, celui-ci a un coeur d'or, comme sa nièce Maeve, d'ailleurs !

— Comme sa nièce Maeve, répéta Corbett d'une voix narquoise, ravi de voir le visage d'Owen s'empourprer légèrement sous le coup de la colère. Et vous, Messire le Gallois, pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pour vous tuer, l'Anglais !

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que vous êtes anglais, ensuite parce que vous êtes au service du roi d'Angleterre, enfin parce que vous êtes un espion, et surtout parce que telle est ma volonté !

— ... et parce que Maeve est amoureuse de moi ? le défia Corbett.

Owen alors éclata d'un rire insolent en rejetant la tête en arrière. Corbett en profita. Il se débarrassa de la couverture, actionna la détente de la petite arbalète de métal et le carreau alla se ficher dans la poitrine d'Owen, juste sous le coeur, au moment où celui-ci redressait la tête. Le choc projeta le Gallois contre la porte entrebâillée. Il gémit et s'écroula sur le sol, un air de stupéfaction sur le visage. Une large tache sombre entourait le carreau profondément enfoncé dans son torse, et de ses lèvres entrouvertes s'échappait un peu d'écume sanguinolente.

— Pourquoi ? murmura-t-il.

— Comme tous les tueurs, lui répondit Corbett, vous êtes trop bavard.

Mais Owen ne l'entendait plus. Il râla et toussa en crachant du sang, puis sa tête s'inclina et il mourut silencieusement. Corbett lui tâta le cou ; la tiédeur du corps provoqua en lui un sentiment de culpabilité, mêlé toutefois au soulagement de ne plus percevoir les battements du coeur. Quelqu'un alors poussa la porte, faisant basculer le cadavre sur le ventre. Corbett se releva d'un bond et saisit son poignard. Mais c'était Maeve, qui, bouche bée, le visage blême, la poitrine palpitante, luttait contre son envie de hurler.

— Hugh ! s'écria-t-elle. J'ai vu Owen traverser la cour, l'épée à la main ! Je savais qu'il se rendait ici. Je croyais...

— Me retrouver mort et Owen en vie ? l'interrompit Corbett.

Maeve acquiesça, encore livide de peur. Elle regarda le corps d'Owen :

— Il est bien mort ?

Corbett fit signe que oui.

— Il a assassiné Gareth et est venu pour me tuer.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? rétorqua Corbett avec agacement avant de s'écrouler, épuisé, sur le lit... Maeve, reprit-il lentement, vous connaissez les raisons de ma présence ici : je sais que votre oncle conspire contre le roi. Il faut absolument qu'il cesse. Il n'est qu'un pion aux mains de Philippe de France. Owen me soupçonnait d'être un agent et c'est pour cela qu'il me détestait, et aussi parce que je vous aime.

— M'aimez-vous ?

Maeve enjamba délicatement le cadavre d'Owen et s'approcha de Corbett.

— Oh ! Messire l'Anglais, me voilà dans mon propre château près de la dépouille d'un homme qui aurait volontiers été mon champion contre le reste du monde, et que j'ai délaissé pour un Anglais, un espion qui dit m'aimer. M'aimez- vous ? M'aimez-vous vraiment ?

— De tout mon coeur ! marmonna-t-il farouchement. Partez avec moi, Maeve ! Venez !

Corbett saisit ses petits poings crispés et l'attira contre lui pour l'embrasser. Les lèvres de la jeune femme effleurèrent son front, puis elle lui caressa la joue, suivant du doigt les rides autour de sa bouche.

— Je ne peux pas ! chuchota-t-elle avant de se ressaisir énergiquement et d'ajouter : Mais vous, il faut que vous fuyiez immédiatement ! Non !

Elle arrêta ses protestations en lui posant tendrement la main sur la bouche.

— Vous devez partir ! Mon oncle va vous tuer pour la mort d'Owen. Ne prenez pas vos chevaux, mais fuyez par la mer. Je vais vous montrer le chemin.

Elle parcourut la chambre du regard.

— Allez chercher Ranulf, lui ordonna-t-elle. Maintenant !

Corbett se leva et voulut parler, mais devant l'air décidé de Maeve il se tut et s'exécuta docilement.

Ranulf était confortablement installé dans un bâtiment des communs, comme le reste de la garnison, afin de se protéger du féroce soleil de l'après-midi. Il s'efforçait péniblement de séduire une donzelle qui persistait à parler en gallois et refusait ainsi d'accepter ses avances et d'y répondre. Corbett le traîna dehors et lui raconta tout à voix basse, étouffant les exclamations d'horreur du jeune homme en lui flanquant un grand coup de pied dans les chevilles. Ils retournèrent à leurs quartiers dans le donjon. Corbett redoutait à présent que la garnison ne se réveillât de sa sieste et ne se posât des questions. Il n'avait aucune illusion sur le sort qui les attendait s'ils se trouvaient à Neath quand on découvrirait le cadavre d'Owen. Maeve était encore dans la pièce.

Elle avait rempli et attaché les sacoches de selle. Ranulf poussa un léger gémissement de frayeur à la vue du corps d'Owen, mais Maeve lui enjoignit de se taire et leur fit signe de la suivre. Ils dévalèrent silencieusement l'escalier du donjon et se glissèrent devant la grande-salle où quelques gardes commençaient à s'activer, au grand dam de Corbett. Il entendit le jappement du chien du tourne-broche, une bête minuscule au dos déformé qui, attachée à une barre de fer, était employée à actionner les roues dentées qui entraînaient une broche massive. Des voix s'élevèrent ; un chat s'enfuit, une souris dans la gueule. À la suite de Maeve, ils sortirent du donjon, le contournèrent et s'arrêtèrent devant une porte en bois, renforcée de ferrures ; Maeve entreprit de s'escrimer contre le lourd loquet.

Corbett jeta un coup d'oeil anxieux aux alentours : la garnison émergeait de sa sieste, une jeune fille se mit à chanter doucement, un chien s'étira en bâillant, indifférent aux nuages de mouches bourdonnant autour de sa tête. Le silence serait bientôt brisé par des hurlements ou des cris lorsqu'on découvrirait les corps d'Owen ou de Gareth. Maeve s'acharnait toujours sur le loquet et Corbett tentait de maîtriser sa panique, piétinant sur place, gêné par le poids des sacoches sur ses épaules. À ses côtés, Ranulf pleurnichait de terreur. Enfin la porte s'ouvrit en grinçant. Ils descendirent lentement un escalier glissant et Maeve leur enjoignit la prudence à voix basse. Des torches de poix brûlaient et crépitaient dans leurs attaches rouillées, et leur lueur faisait luire les murs suintants et visqueux.

Au bas des marches, Maeve retira une torche de son support et les fit passer dans un vaste tunnel en évitant soigneusement les flaques de vase et de boue. Il y avait d'autres souterrains qui partaient du couloir principal et qui menaient, comme le comprit Corbett, aux prisons et

aux resserrés du château.

Maeve les précédait toujours. À un moment, elle se retourna et, d'un geste impérieux, leur ordonna de garder un silence total. Une fois Corbett eut une quinte de toux et constata immédiatement que le son se répercutait avec autant de force que le pas d'un chevalier en armure. Il s'arrêta et se figea, comme un lièvre traqué, mais Maeve, d'un geste, le pressa de poursuivre et il s'enfonça plus avant dans le tunnel qui devint plus sombre et plus froid. Il se demandait où ils allaient ; un courant d'air brusque et glacé s'empara de la flamme et la fit danser et jouer. Un rat traversa devant eux, couinant de colère, et Corbett entendit, au-dessus de sa tête, le bruissement d'ailes de chauves-souris. Un bruit de tonnerre régulier et lointain, semblable au martèlement des sabots d'une troupe de cavaliers en cottes de mailles juste avant la charge, le fit s'arrêter avant qu'il comprît qu'il s'agissait du grondement de la mer.

Le tunnel s'éclaircit, devint plus humide et fit un coude. Bientôt Corbett étouffa un cri de soulagement en voyant la lumière s'engouffrer dans l'entrée de la caverne. Ils sortirent à l'air libre. Corbett jeta un coup d'oeil aux environs : derrière lui s'élevait l'abrupte falaise de Neath et devant s'étendait la plage de sable et de galets, bordant la mer qui rugissait sous un ciel bleu et limpide. Maeve s'arrêta et hésita avant de désigner la côte.

— Si vous suivez la falaise, vous arriverez à un modeste village de pêcheurs.

Elle ôta une de ses bagues en forme de croix celtique et la tendit à Corbett.

— Remettez-la au pêcheur Griffith ! Dites-lui que c'est moi qui vous l'ai donnée. Il vous fera gagner Bristol par la côte.

— Maeve, ne pouvez-vous pas venir ? Ne voulez vous pas venir ?

— Hugh, vous devez partir ! Je vous en prie ! C'est là le seul moyen de fuir ; autrement les hommes de mon oncle n'auront aucun mal à retrouver votre piste et à vous capturer.

Corbett, en souriant, lui prit la main.

— Mais Lord Morgan n'a-t-il pas toute autorité sur les pêcheurs et les mers ?

— Non, répondit Maeve. Vous savez que ces droits ont été attribués au comte de Richemont par votre roi. Mon oncle négocie pour les acquérir.

Elle surprit le regard stupéfait de Corbett.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Rien ! marmonna-t-il. Rien du tout !

— Alors, allez-vous-en vite !

Elle l'embrassa doucement sur les lèvres et fit demi-tour.

— Maeve !

Corbett enleva de son doigt la bague de sa femme morte depuis longtemps.

— Prenez ceci et ne m'oubliez pas ! Elle saisit la bague avec un signe de tête et s'en retourna d'un pas tranquille vers le tunnel.

CHAPITRE XIV

Corbett détourna la tête. La plage semblait plus désolée, le soleil avait perdu de son or. Il aurait voulu rester et rappeler Maeve. Il comprit à quel point il s'était habitué à sa présence, comme un homme qui, accoutumé à avoir du feu, ressent l'absence de chaleur dès qu'il s'en éloigne. Au-dessus de sa tête, les goélands, en quête de nourriture, lançaient leurs cris stridents et solitaires. Corbett sentit le désespoir l'envahir, insidieux comme une brume des marais. Il se frotta le visage et regarda Ranulf creuser le sable du bout de sa botte ; cela le fit se ressaisir et mesurer tout le danger de la situation.

— Ranulf, appela-t-il d'une voix douce, il faut s'en aller, la marée va monter et nous bloquer contre la falaise.

Grommelant et jurant, Ranulf souleva les lourdes sacoches volumineuses et lui emboîta le pas. Ils prirent soin de rester sous l'avancée de la corniche pour échapper aux guetteurs et aux éclaireurs. Corbett voulait également éviter de faire s'envoler les goélands et les bécasseaux qui couraient dans l'écume paresseuse : leur envol soudain aurait attiré l'attention. Ils poursuivirent leur chemin tandis que le soleil d'été commençait à baisser, semblable à une boule orange qui aurait irradié les eaux. Nul signe de poursuite. Corbett espéra que Morgan, probablement induit en erreur par Maeve, était en train de passer la vallée de Neath au peigne fin, organisant les recherches et fermant l'entrée du val pour les prendre au piège et les tuer. Le seul vrai danger, à présent, venait de la mer, car la marée qui montait imperceptiblement menaçait de leur couper la route. D'une voix rauque Corbett ne cessait de houspiller Ranulf en lui disant de presser l'allure et de le suivre de près.

Ils contournèrent un promontoire et Corbett étouffa un cri de joie. La falaise se terminait soudain en une petite anse qui abritait l'humble

village de pêcheurs mentionné par Maeve. Corbett ordonna à Ranulf de rester à l'abri de la falaise en approchant du hameau, car les hommes de Morgan pouvaient s'y trouver et il n'avait guère envie de tomber dans un guet-apens. Il le laissa au bout du chemin et se dirigea tranquillement vers le sommet de la colline. Là, tapi dans les fougères, il observa le village. C'était un ensemble de cabanes en torchis, entourées chacune d'un enclos protégé par une fragile barrière. Les toits de chaume descendaient très bas, recouvrant presque entièrement les fenêtres carrées laissées ouvertes. Très peu d'habitations étaient dotées de portes en bois ; la plupart n'avaient qu'un épais rideau de toile ou de cuir. Non loin, de longues planches se balançaient entre des poteaux de frêne ; c'est là que les poissons étaient vidés et séchés.

Au-dessous se trouvait un tas d'immondices et l'odeur de poisson pourri, mélangée à d'autres relents nauséabonds, mit Corbett au bord de la nausée, malgré la distance. Le village avait l'air paisible : des enfants à moitié nus, revêtus de guenilles, jouaient sur la terre battue près des chiens puants et des porcs aux flancs rebondis qui fouillaient le sol. De temps à autre, des femmes repoussaient les rideaux de cuir et interpellaient les hommes qui, assis devant l'une des chaumières, buvaient et jouaient nonchalamment aux dés. Nul signe des soldats de Morgan. En soupirant profondément, Corbett se releva et s'avança vers le village.

Un affreux roquet se précipita vers lui, grondant de colère et montrant les dents. Il fit mine de l'attaquer, cherchant à le mordre de sa gueule de tueur de rats. Corbett lui envoya un coup de pied qui lui fit faire volte-face et s'enfuir au moment où l'un des hommes se levait en criant et gesticulant. L'Anglais s'approcha.

— Vous êtes Griffith ? Lady Maeve m'a conseillé de m'adresser à un certain Griffith pour obtenir de l'aide.

L'homme, trapu et petit, le crâne dégarni, le visage tanné comme du cuir, se contenta de l'observer, son énorme main musclée lissant l'épaisse barbe noire de jais qui lui arrivait à la poitrine. Il répondit en gallois, bien que Corbett fût certain qu'il comprenait l'anglais.

— Lady Maeve m'envoie, répéta Corbett. Elle m'a dit de donner cela au dénommé Griffith.

Et il ouvrit la main pour montrer la bague. Le pêcheur s'en empara promptement.

— Je vais la garder, expliqua-t-il en bon anglais. C'est moi, Griffith. Que désire Lady Maeve ?

— Que vous me fassiez traverser la Severn jusqu'à Bristol.

Griffith protesta un peu et haussa les épaules avant de revenir vers le petit groupe de spectateurs. Là, il se retourna vers Corbett et lui fit signe de la main.

— Venez ! Venez ! répéta-t-il. Nous partons !

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ?

— La marée change, remarqua Corbett. Nous ne pouvons pas nous en aller !

Griffith le dévisagea de ses yeux bleus rappelant ceux d'un enfant.

— Nous pouvons rester si vous voulez, rétorqua-t-il, mais on a appris, au village, que les hommes de Lord Morgan fouillaient toute la région. On peut attendre jusqu'à ce qu'ils arrivent, si vous voulez.

Corbett grimaça un sourire et rééquilibra les sacs sur ses épaules.

— Vous avez parfaitement raison, répliqua-t-il. Nous devrions partir aussi vite que possible.

Griffith acquiesça et le précéda sur le chemin pour gagner l'endroit où attendait Ranulf. Il observa le jeune homme puis lui fit signe de se joindre à eux.

Ils se dirigèrent ensuite vers les barques de pêche, tirées sur le sable mouillé et sommairement amarrées à de hauts piquets fichés dans le sol. Griffith détacha la plus grande, une longue barque à faible tirant d'eau, qui était déjà approvisionnée pour prendre la mer. Corbett aperçut des tonnelets d'eau douce et deux pots en grès, et il comprit qu'en temps ordinaire Griffith et ses compagnons devaient attendre la marée du soir pour aller tendre leurs filets. Avec force grognements et gémissements, ils poussèrent le bateau à l'eau ; ce fut une tâche pénible jusqu'à ce que les rouleaux s'emparent de la barque, comme un amant de sa maîtresse, et qu'elle se mette à vivre, flottant et tournant sur les vagues, impatiente d'échapper à la terre et de s'enfuir vers le large. Griffith embarqua, suivi par Corbett et Ranulf. Le Gallois empoigna la barre et leur ordonna de se mettre à ramer. Il s'amusait comme un petit diable en hurlant aux deux Anglais de souquer ferme, les couvrant d'imprécations chaque fois que, le souffle court, ils peinaient sur les avirons.

— Allons, Messires ! Ramez, si vous tenez à votre vie ! leur rappelait-il d'une voix railleuse. Ramez ! Il faut s'éloigner de la terre et attendre le changement de marée.

Et c'est ce qu'ils firent jusqu'à ce que le soleil s'enfonçât dans la mer en une éclaboussure pourpre. Griffith leur permit alors de se reposer ; ils se laissèrent tomber sur leurs bancs, exténués, puis, au bout d'un moment, Griffith leur donna de l'eau et des tranches de poisson séché, en guise de réconfort.

Ils se restaurèrent, attentifs au tangage du bateau soulevé par la houle. Griffith hissa l'énorme voile carrée et ils sommeillèrent pendant que l'embarcation fendait les vagues sous le ciel d'été limpide et pur. Corbett ne prêtait guère attention à la nuit, à la brise ou au firmament d'un bleu profond que transperçaient, tels des morceaux de glace, les

étoiles scintillantes et la lune d'été. Ranulf dormait, mais lui s'était pelotonné dans sa cape ; il était au bord des larmes à l'idée d'avoir perdu Maeve et il ressentait un vide immense. Ce sentiment ne l'abandonna pas pendant les huit jours que dura le voyage. Il était trop abattu, même, pour souffrir du mal de mer ou pour avoir des nausées en mangeant la nourriture fruste que leur proposait Griffith. Une ou deux fois, il essaya d'interroger le pêcheur sur Lady Maeve, mais ce fut peine perdue. Il le questionna alors sur les négociations entre le comte de Richemont et Lord Morgan concernant les droits de pêche le long de la côte des Galles du Sud, mais là encore Griffith refusa de répondre.

Pendant toute cette semaine de voyage, ils profitèrent des vents chauds pour suivre les routes maritimes qui les menèrent au port de Bristol où tous les trois, visiblement soulagés d'être enfin dans les eaux territoriales anglaises, observèrent le va-et-vient des énormes cogghes, bateaux de guerre et de commerce. Ils débarquèrent au crépuscule, se faufilant entre les coques impressionnantes de deux navires marchands de fort tonnage. Corbett offrit de l'or à Griffith. Le Gallois l'accepta sans un mot de remerciement, laissa tomber les sacoches sur les pavés du quai et retourna à son embarcation.

Ranulf était fou de joie à l'idée de n'être plus à Neath. Corbett partageait son soulagement, mais cela ne compensait guère la souffrance de la séparation et la frustration de voir une mission si périlleuse aboutir à de si piètres résultats. Ils reprirent leurs sacoches et se frayèrent un passage sur le quai fort encombré. Il y avait là des Portugais basanés et trapus aux boucles d'oreilles incrustées d'or ou de perle, d'arrogants marchands de la Hanse, vêtus de noir et coiffés d'onéreux bonnets en poil de castor, des gens venant de Flandre, de Rhénanie, du Hainaut, de Gênes... toute une variété de modes étrangères et de langues qui rappelèrent à Corbett le récit biblique de la tour de Babel. Il faisait chaud ; la tête lui tournait et il ne se sentait pas encore ferme sur ses jambes, après ces journées passées dans la barque à ingurgiter de l'eau croupie et du poisson salé.

Ils quittèrent le quai, Corbett arrachant Ranulf au spectacle d'un sinistre gibet à trois potences, chargées chacune du corps d'un écumeur du fleuve, pourrissant sous le soleil d'été, et condamné à se balancer là le temps de sept marées. Puis ils atteignirent la ville et l'immense place du marché, toute pavée, où, pour l'heure, les marchands s'affairaient à enlever piquets, éventaires et auvents à rayures sous l'oeil vigilant des officiers du marché.

Des ivrognes hilares, beuglant encore leurs chansons, étaient emmenés cuver leur bière vers le long pilori, situé sur une estrade au fond de la place. Un colporteur, espérant faire encore des affaires, hélait le chaland d'une voix éraillée et proposait ses épingles, aiguilles,

rubans et colifichets. Un voleur, assis près d'un énorme abreuvoir, était lapidé d'immondices. Des chats et des chiens s'affrontaient sur des tas de détrit, des chariots s'éloignaient lourdement, butant sur les pavés, leurs conducteurs et leur famille avachis, épuisés après une journée de tractations ardues.

Corbett et Ranulf observaient toute cette agitation, si différente de l'étrange et déconcertante routine du château de Neath. Affamé, Ranulf lorgnait vers les tavernes. Corbett lui ordonnait sèchement de presser le pas, tout en se demandant ce que Maeve était en train de faire. Arrivés au bout de la place du marché, ils s'engagèrent dans un dédale de rues où de hautes maisons à colombages s'élevaient au-dessus de leur tête comme des arbres. Corbett avait déjà décidé de l'endroit où ils s'arrêteraient. Il poussa un cri de soulagement quand ils sortirent des rues pour prendre un chemin défoncé menant à un prieuré augustinien.

Il connaissait vaguement le prieur, et cela, ajouté aux lettres et ordres de mission du roi, leur assurerait, il en était sûr, un bon accueil. Il ne fut pas déçu : un frère lai âgé et souriant les conduisit dans la sévère hostellerie et leur apporta des pichets de bière en murmurant que le prieur viendrait les voir aussitôt les vêpres achevées. Il s'assit ensuite en face d'eux et les regarda boire leur bière avec des hochements de tête bienveillants.

Enfin les cloches sonnèrent à toute volée, et le prieur entra d'un pas décidé. Il donna l'accolade à Corbett, emprisonna la main de Ranulf dans les siennes et leur accorda immédiatement la permission de passer la nuit au prieuré. Les murs de leurs deux cellules exigües luisaient encore des couches de chaux dont on venait de les enduire. Ils firent leurs ablutions, partageant la vaste baignoire située dans la buanderie du monastère, changèrent leurs capes trempées et incrustées de sel et se rendirent au réfectoire.

Ensuite, Ranulf décida d'aller se promener dans les jardins pour profiter – dit-il en imitant insolemment son maître – de la douceur de la brise vespérale ; il sortit donc d'une démarche nonchalante, faisant délibérément la sourde oreille lorsque Corbett lui enjoignit de ranger leurs affaires. Ce dernier le regarda partir, irrité, puis, avec un soupir, descendit à l'église. Il y faisait frais ; l'obscurité grandissante n'était tenue en échec que par d'énormes candélabres dont la flamme claire dessinait des ombres semblables à des danseurs fantomatiques. Au fond du sanctuaire, derrière la clôture sculptée du chœur, les moines se tenaient debout dans les stalles pour chanter compiles, leur chant s'élevant comme un tonnerre lointain en réponse aux notes pures du chantre.

Corbett s'accroupit dans la nef, à la base d'un pilier massif et rond, et laissa les accents du plain-chant envahir et apaiser son esprit.

Il entendit s'élever la voix du chantre : « *Dixi in excessu meo, omnes homines mendaces.* » « Moi qui ai dit dans mon trouble que tous les hommes étaient des menteurs. »

Sourd à la réponse du chœur, entonnée à plein gosier, il se demanda : « Les hommes sont-ils tous des menteurs ? Et les femmes ? Et Maeve ? » Le sentiment doux-amer de son absence lui serra le cœur. La reverrait-il ? Se souviendrait-elle de lui ou laisserait-elle ses souvenirs s'écouler comme l'eau dans le sable ? Les moines chantèrent les louanges qui marquaient la fin de l'office : *Gloria Patri* et *Filio et Spiritu Sancto*. Corbett se redressa en soupirant, étira ses muscles courbaturés et regagna sa cellule par le cloître.

Il prit son écritoire et rédigea rapidement une lettre à Maeve. Le prieur trouverait bien un marchand, un colporteur ou un pêcheur à qui la confier. Il scella la missive à la cire rouge, conscient qu'il faudrait des semaines avant qu'elle atteignît Neath, si tant est qu'elle y parvînt jamais. Puis il gribouilla les conclusions auxquelles il était arrivé :

— *Il y avait un traître au sein du Conseil d'Édouard.*

— *Ce traître était en relation avec les Français et peut-être avec d'autres traîtres au pays de Galles.*

— *On avait ourdi cette trahison après la désastreuse expédition du comte de Richemont qui avait coûté le duché de Guyenne à l'Angleterre.*

— *Le clerc Waterton avait une mère française et un père qui s'était rebellé contre le roi. Il vivait au-dessus de ses moyens, était dans les bonnes grâces des Français et rencontrait secrètement le maître-espion de Philippe IV. Il avait travaillé comme clerc dans la Maison de Richemont et un lien semblait exister entre lui et Lord Morgan de Neath.*

— *Le traître était-il Waterton ? Ou était-ce son maître, le comte de Richemont ?*

Corbett regarda dans les ténèbres, mais n'y vit que le ravissant visage de Maeve, et il sentit alors que la poigne glacée de la solitude resserrait son étau.

Robert Aspale, clerc à l'Échiquier, était en proie à ce même sentiment de solitude. Le roi Édouard l'avait envoyé en France pour observer le cours des événements. Par « observer », Édouard, bien sûr, entendait « espionner ». Le souverain avait lourdement insisté pour qu'il partît immédiatement, ajoutant que son émissaire dans les Galles du Sud, Hugh Corbett, n'avait pas réapparu ni même réussi à communiquer avec la cour d'Angleterre. « C'est Corbett qui aurait dû être ici, dans cette taverne des faubourgs d'Amiens », pensa Aspale, mais le roi lui avait affirmé qu'il n'avait pas l'intention d'attendre plus longtemps. Aspale se faisait donc passer pour un marchand du Hainaut se rendant à Paris, et avait pénétré en France par le territoire de Gui de Dampierre, comte de Flandre, allié du roi Édouard. Aspale

parlait couramment les divers patois et langues de la Flandre et jouer le rôle d'un marchand de drap en quête de nouveaux marchés sur les grandes foires du nord de la France lui était tâche aisée.

En fait, la mission secrète d'Aspale consistait à découvrir si les agents et espions d'Édouard à Paris étaient encore en vie et, en même temps, à tenter de percer à jour les desseins mystérieux de Philippe IV. La ceinture qu'il portait autour de sa taille mince comportait des poches pleines d'un or capable d'ouvrir plus d'une porte et – plus important encore – de délier bien des langues : courtisanes, officiers subalternes, chevaliers désargentés, serviteurs, hommes d'armes, tous étaient au courant de rumeurs et commérages, qui, mis bout à bout comme les morceaux d'une mosaïque, pouvaient donner une idée assez exacte de ce qui se passait.

Aspale parcourut du regard la taverne bondée. Il se sentait à l'aise après avoir dîné de canard rôti accompagné d'une sauce épaisse et relevée, le tout arrosé de grandes rasades de vin du Rhin. Il remarqua soudain une jeune femme menue dont la chevelure de feu tombait en désordre sur les épaules. Elle portait une robe verte très ajustée qui mettait en valeur ses seins pointus et sa taille fine et dont les volants entouraient des chevilles potelées. Elle avait un teint d'albâtre et une peau de pêche, mais son regard arrogant sous de lourdes paupières et sa bouche tordue en une petite moue gâchaient sa beauté. Elle dévisagea effrontément Aspale et lui adressa un rapide signe de tête ; puis quelques minutes plus tard, elle quitta sa table pour le rejoindre à l'autre bout de la salle. Elle parlait français couramment, mais Aspale décela l'accent plus doux de la Provence.

— Bonsoir, Messire, commença-t-elle. Votre dîner vous a-t-il plu ?
Il lui lança un regard interrogateur.

— Oui, beaucoup. Mais en quoi cela vous concerne-t-il ?
La jeune femme haussa les épaules.

— Vous avez l'air satisfait, heureux. J'aime bien la compagnie des gens heureux.

— Je suppose que vous les recherchez ?

Elle éclata de rire en rejetant la tête en arrière. Son sourire éblouissant et la gaieté de ses yeux effacèrent l'expression bougonne et irascible de son visage. Elle se pencha vers lui pour lui murmurer :

— Mon nom est Belladone. Ou plutôt, c'est celui que j'aime à me donner. Et le vôtre ?

— Van Greeling, mentit Aspale d'un ton affable. Eh bien, Dame Belladone, désirez-vous boire quelque chose ?

Elle accepta et Aspale commanda un autre pichet et deux gobelets propres.

Il ne se faisait aucune illusion sur la véritable profession de sa compagne, mais il était fatigué, légèrement éméché et

particulièrement flatté par les attentions de cette fille publique. Ils bavardèrent un moment tandis que l'auberge s'emplissait et que le brouhaha croissait. Belladone lui versa à nouveau du vin, puis, s'approchant, lui chuchota quelque chose à l'oreille. Aspale put admirer la parfaite blancheur de la peau de son visage, de son cou et de sa poitrine et il respira le léger parfum de sa chevelure. Dévoré de désir, à présent, et las des banalités de la conversation, il accepta rapidement de monter à l'étage, dans l'une des chambres. Justement, Belladone en avait une.

Elle se leva. À moitié ivre, Aspale se mit difficilement debout et lui emboîta le pas prudemment par peur de chuter dans la saleté et les détritiques qui jonchaient le sol couvert de paille. Les yeux rivés sur les hanches souples et rondes de la fille, il la suivit dans l'escalier en bois, puis jusque devant la porte d'une chambre d'angle. Elle s'acharna un certain temps sur un loquet en fer et il commençait à s'impatienter, mais enfin la porte s'ouvrit violemment et Belladone s'avança dans le cercle de lumière. Malgré son état d'ébriété, Aspale pressentit le traquenard. Qui avait allumé la chandelle ? Tout cela avait été très bien préparé. Belladone fit volte-face, le sourire avait disparu de son visage crispé, son regard hautain était plein de tristesse. La porte se referma avec fracas derrière Aspale. Il empoigna désespérément son poignard, mais l'assassin lui avait déjà passé un lacet autour du cou et la vie d'Aspale fut soufflée comme la flamme d'une bougie.

CHAPITRE XV

Corbett et Ranulf mirent quatre jours pour atteindre Londres. Le prieur leur avait prêté les meilleurs chevaux de son écurie et Corbett lui avait promis solennellement que la Maison royale veillerait à les lui rendre sains et saufs. Le voyage de retour se passa sans incidents ; ils ne rencontrèrent aucun hors-la-loi, car les routes fourmillaient de soldats se dirigeant vers la côte sud. De fait, le roi, après avoir écrasé la rébellion écossaise, était à présent décidé à mener son armée en France.

Corbett fit halte pour observer les hommes d'armes qui les dépassaient d'un pas résolu : la plupart étaient des vétérans, des soldats de métier, portant bottes, jambières, broignes en cuir bouilli et coiffés de casques coniques en acier. Solidement armés de poignards, d'épées, de lances et de boucliers, ils semblaient indifférents aux nuages de poussière et aux nuées de mouches innombrables. Corbett les laissa passer ; ces troupes prouvaient que le roi avait finalement perdu patience et avait résolu de régler, par la force, son différend avec Philippe de France.

Après avoir traversé Acton, ils entrèrent dans la capitale et gagnèrent leur logement. Ils mirent de l'ordre dans leurs affaires, puis Ranulf ramena leurs montures aux écuries royales avant de disparaître promptement dans le tourbillon des plaisirs défendus qu'offraient les bas-fonds de Southwark. Corbett se résigna à cette situation et passa deux jours à régler ses propres affaires avant de prévenir le palais de Westminster de son retour. S'il pensait que l'absence du roi lui vaudrait quelque répit, il fut vite détrompé. Le lendemain matin, des sergents royaux, porteurs d'un ordre de mission, l'escortèrent jusqu'au palais où Edmond, comte de Lancastre, l'attendait dans la sacristie de l'église abbatiale.

Là, au milieu de splendides chasubles de soie, de candélabres d'argent, de crucifix et de calices, Corbett fit un bref résumé de sa visite à Neath. Le comte, négligemment vêtu d'une chemise et de chausses de soie et affalé dans une grande chaise en chêne, l'écouta sans mot dire. La colère se peignait sur ses traits pincés, mais Corbett fit mine de ne pas s'en apercevoir et répéta, en conclusion évidente, que son séjour n'avait guère été fructueux, chassant de ses pensées, avec un serrement de coeur, le beau visage de Maeve et ses yeux ravissants. Quand il eut fini, Lancastre resta immobile, la tête inclinée en une posture qui accentuait sa difformité. Il se leva avec un sourire las.

— Vous avez échoué, Corbett, je le sais !

Il brandit une main couverte de bagues pour écarter d'éventuelles protestations.

— Vous avez fait de votre mieux. Quand je dis « échoué », je veux dire que vous n'avez rien découvert de nouveau, seulement confirmé nos soupçons sur le traître.

— Qui est ?

— Waterton, sans aucun doute, dit Lancastre avec une grimace ; ce ne peut être que lui, d'après vos conclusions et les nouvelles preuves que nous avons pu obtenir.

— Contre Waterton ?

— Oui. Mon frère est dans le nord, en train de mettre Balliol à genoux. La rébellion du roi d'Écosse a duré un certain temps, mais elle nous a été, au moins, utile à quelque chose : un de ses écuyers, Ogilvie, a révélé à notre agent à Stirling que les Écossais avaient appris que l'espion était Waterton.

— Qui les avait mis au courant ?

— Les Français !

— Mais ils ont très bien pu inventer cela pour protéger le véritable traître !

Lancastre haussa les épaules et rétorqua sur un ton agacé :

— Pourquoi prendre la peine de protéger quelqu'un qui n'a pas besoin de protection ? De toute façon, il est clair que certains n'ont pas apprécié la conduite d'Ogilvie : il a été retrouvé égorgé quelques heures après sa rencontre avec notre agent !

Le comte s'interrompit pour se verser du vin.

— Ce n'est pas tout. À notre retour d'ambassade, le contenu des sacoches de la Chancellerie fut examiné : on trouva un large morceau du sceau privé du roi Philippe dans celle de Waterton. Ce qui signifie, ajouta-t-il d'une voix dure, que Waterton a dû recevoir un message secret de Philippe IV.

Il pinça les lèvres.

— Bien sûr, cela a pu être une erreur ou il a pu être placé là

intentionnellement, mais toujours est-il, poursuivit-il avec un soupir, que tout accuse Waterton !

Le comte pointa un doigt vers Corbett pour couper court à toute question et lui lança d'une voix impérieuse :

— Cela suffit ! Vous irez voir Waterton. Il a été arrêté et enfermé à la Tour ; ensuite, ajouta-t-il avec un sourire malveillant, notre souverain a expressément demandé que vous vous rendiez en France en compagnie des envoyés du roi Philippe et que vous essayiez de trouver des faits nouveaux.

Corbett poussa un gémissement de protestation à l'idée de devoir retourner en France, mais il n'avait guère le choix. Il fit donc signe au comte qui ricanait toujours qu'il acceptait cette mission, mais à contrecœur. Lancastre lui tapota l'épaule et s'enveloppa de sa grande cape d'un geste large.

— Les envoyés français nous attendent, dit-il. Nous devrions aller les retrouver maintenant.

Il sortit majestueusement, Corbett sur ses talons, et ils se rendirent dans la grand-salle du Conseil. Lancastre s'assit sur le trône, au centre de l'estrade, et ordonna à Corbett de siéger à sa droite, tandis que les autres membres du Conseil prenaient place. Puis éclata une sonnerie stridente de trompettes : la délégation française fit son entrée, conduite par Louis d'Évreux, frère de Philippe IV, richement vêtu d'une robe azurée bordée d'hermine et arborant, sur sa poitrine, un médaillon incrusté de bijoux, et, à ses mains gantées, des bagues où rubis, perles et diamants brillaient de mille feux. Il avait un port de tête hautain, comme s'il portait un objet rare et précieux. Il s'assit en face de Lancastre et son entourage se dispersa autour de lui pendant que clercs et scribes s'installaient à une table à côté.

Lancastre et Évreux commencèrent par des platitudes diplomatiques, Évreux regrettant l'absence d'Édouard et écoutant, un sourire narquois aux lèvres, les explications d'un Lancastre rouge de colère et cassant : la situation en Écosse empêchait le roi d'assister à cette réunion. La question de la Guyenne fut ensuite abordée, les deux côtés réitérant leur longue liste de griefs. Corbett n'écoutait plus le flot de belles paroles qui s'écoulaient comme l'eau d'une rivière. Il avait aperçu de Craon qui siégeait à la droite de Louis d'Évreux. Le maître-espion l'avait également repéré, mais évitait soigneusement de le regarder en face. Corbett l'observa avec ressentiment. De Craon était-il surpris de le voir ici ? Certainement, pensa-t-il, mais le Français restait impassible en écoutant attentivement les revendications anglaises. Ses pensées s'envolèrent vers Maeve – et pas pour la première fois de la journée ! Le visage de la jeune femme brillait dans son souvenir comme la veilleuse tremblotante du tabernacle repousse les ténèbres ; l'image de sa longue chevelure blonde et de ses tendres yeux bleus

hantait le tréfonds de son âme. Il regrettait qu'elle ne fût pas présente, là, parmi ces hommes graves et imbus d'eux-mêmes dont les idées et les paroles se seraient envolées comme poussière au vent en moins d'un an.

Soudain il entendit des éclats de voix et sortit de sa rêverie. Louis cherchait à pousser Lancastre à bout et y parvenait fort bien, car le comte s'égosillait. Corbett sentait la tension monter ; les scribes eux-mêmes avaient levé leur plume et jetaient des regards de côté en se demandant, l'air impuissant, ce qui allait arriver. Corbett surprit un éclair de triomphe dans les yeux de Craon. « Seigneur Dieu, pensa-t-il, ils osent nous défier ici, en plein palais de Westminster ! ! ! » Il se rappela l'attaque dans les faubourgs de Paris, la beauté frémissante de Maeve et sentit alors une colère terrible l'envahir. Il chuchota à l'oreille de Lancastre : celui-ci devait absolument faire cesser les provocations répétées des Français.

— Monseigneur, s'écria Lancastre en s'écartant de Corbett, je vous prie d'excuser notre bouleversement et notre nervosité, mais cela est dû à certaines circonstances particulières !

Il toisa l'assistance, visiblement ravi de constater que ses paroles avaient eu raison du tumulte.

— Nous venons de donner l'ordre d'arrêter un homme proche de notre Conseil, continua-t-il sans prendre de gants, un vrai serpent que nous avons réchauffé dans notre sein et qui livrait nos secrets aux ennemis du roi, ces ennemis qui se trouvent ici, et, ajouta-t-il après une légère pause pour plus d'effet, de l'autre côté de la Manche.

Ses paroles furent accueillies par des murmures de consternation de la part des Anglais massés derrière les émissaires. Corbett ne les regarda pas, mais concentra son attention sur ces derniers : Évreux ne paraissait pas autrement troublé et de Craon continuait à tirer sur un fil lâche dépassant de la manche de son surcot avant, finalement, de souffler quelques mots à voix basse au comte Louis. Corbett avait tendu son piège, il attendait que les Français y tombent.

— Monseigneur, dit Évreux d'une voix forte, vous nous voyez ravis de ce que notre cousin d'Angleterre ait pu se débarrasser d'un tel sujet d'irritation. Nous espérons que ce serpent ne participe pas à ces négociations, car, s'il vous a trahis, il pourrait très bien nous avoir trahis, nous aussi.

— Est-ce là tout, Monseigneur ?

Corbett fut surpris par le son de sa propre voix. Évreux lui jeta un regard méprisant.

— Bien sûr ! Y aurait-il autre chose à ajouter ?

— Autre chose ?

Corbett réfléchit, sans prêter attention aux coups d'oeil intrigués de Lancastre et à ceux, hostiles, de de Craon. Des années auparavant,

en Écosse, il avait lancé un leurre aux Français et il recommençait à présent¹. Il était sûr que cela fonctionnerait. Il serra les poings sous l'excitation et ne prit pas la peine d'écouter la discussion qui portait maintenant sur des questions mineures plus ennuyeuses.

Ce ne fut qu'en fin d'après-midi que s'acheva la rencontre, au cours de laquelle, comme le fit sarcastiquement remarquer Lancastre, on avait beaucoup parlé pour ne rien dire. Les Français pensaient qu'il existait un moyen de régler cette querelle et déploraient l'absence du roi d'Angleterre, mais – et là, de Craon avait jeté un regard significatif à Corbett – le roi Philippe exposerait personnellement à l'ambassade anglaise les solutions qu'il envisageait. Les Français, ensuite, avaient offert des sauf-conduits aux envoyés anglais qui les accompagneraient en France. Lorsque Lancastre avait annoncé que Corbett serait l'un d'eux, de Craon avait eu un petit sourire ironique tandis qu'Évreux avait pris l'air offusqué comme s'il s'était attendu à quelqu'un de plus haut rang. La rencontre terminée, Corbett avait écouté patiemment les récriminations de Lancastre avant de partir voir Waterton à la Tour.

À présent un passeur l'emmenait sur sa fragile barque au milieu du trafic intense de la Tamise. Ils descendirent le fleuve en longeant les docks, les chantiers, les galères et les navires qui enrichissaient Londres et remplissaient les coffres de ses négociants ; ils croisèrent les frêles embarcations des pêcheurs et des petits marchands ; puis ils passèrent non loin du gibet qui portait les corps des pirates, dont l'âme s'était envolée par les yeux éteints et la bouche béante ; ce sinistre rappel de la Mort n'empêchait pas les vivants de s'affairer à la poursuite de la fortune. Un bateau à fière allure les frôla, sa belle coque noire ornée de dorures et décorée de draps coûteux, d'étendards et de bannières qui proclamaient son importance avec plus d'ostentation qu'une fanfare de trompettes.

Le passeur guida son embarcation sous les arches imposantes du pont de Londres. L'eau rugissait, écumante, comme dans un chaudron géant. Corbett eut peur, mais la barque passa sans encombre, rapide et droite comme une flèche bien tirée. Les tours de la forteresse se profilaient, sinistres, au-dessus des arbres ; le grand donjon bâti par Guillaume de Normandie était à présent entouré et protégé par un ensemble de murailles, de tours, de fossés et de douves. C'était une place forte pour défendre Londres, abriter le Trésor royal et les archives, mais c'était également un lieu de ténèbres, de terreur et de mort silencieuse. Dans ses cachots, bourreaux et tortionnaires cherchaient à extirper la vérité ou à la déformer pour en faire « leur » vérité.

Corbett frissonna en gravissant les marches du quai de la Tour. La douceur et le calme doré de cette soirée étaient gâchés par la mission dont il était chargé. Il franchit le pont-levis et toute une série de

portes et de passages obscurs, destinés à surprendre et à tuer tout attaquant. Il fut arrêté à chaque coin par de jeunes soldats bien armés qui, le regard dur, le fouillèrent et examinèrent scrupuleusement son ordre de mission et ses lettres de créance. L'un d'eux le guida. Vague silhouette revêtue d'un haubert de mailles et d'un casque conique en acier qui lui cachait le visage et la tête, il précédait Corbett d'un pas martial, la main à l'épée, sa grande cape militaire flottant comme les ailes d'une gigantesque chauve-souris. Ils quittèrent l'abri des murs, dont beaucoup étaient encore encombrés par des cordes d'échafaudage, car le roi Édouard voulait renforcer la défense de la Tour, et ils arrivèrent à la vaste étendue herbeuse qui ceignait le grand donjon normand.

C'est dans cette cour intérieure de la Tour que vivaient les hommes de la garnison et leurs familles ; les maisons en bois à un étage des officiers importants, tels que le connétable et l'intendant, s'élevaient à côté des forges, des communs, des cuisines en pierre et des cabanes des ouvriers. Des gamins jouaient et gambadaient autour des béliers, mangonneaux et catapultes entreposés dans la cour, et leurs cris et jeux étouffaient la sourde menace et le péril mortel évoqué par ces gros engins de guerre. Le guide de Corbett se dirigea vers le donjon et le contourna pour arriver à une petite porte latérale.

Corbett entra, le coeur plein d'effroi, la peur au ventre. Il savait qu'il pénétrait dans le domaine réservé aux cachots et aux salles de torture. Il tendit l'oreille pour entendre les chants d'oiseaux et les cris lointains des enfants. Il aurait voulu emporter ces bruits avec lui en guise de réconfort, mais la porte se referma avec fracas derrière lui. Son guide frappa sa pierre à amadou, ôta une torche de son support et l'enflamma avant de faire signe à Corbett de le suivre. Ils descendirent des marches humides envahies par la moisissure et se retrouvèrent dans une salle vaste comme une caverne. Corbett frémit en voyant les braseros remplis de cendres, la longue table souillée de sang, les énormes tenailles et les barres de fer dentelées accrochées près des murs couverts de traînées verdâtres et luisantes. La lueur tremblotante des torches dessinait des ombres, les fantômes, pensa Corbett, des âmes des morts et des suppliciés. La loi coutumière anglaise interdisait la torture, mais ici, au royaume des damnés, il n'y avait pas de règles, pas de loi coutumière, aucun règlement à part le fait du Prince.

Ils traversèrent la pièce au sol sablé et longèrent l'un des couloirs qui reliaient cette antichambre de l'enfer à la base du donjon. On y voyait de moins en moins, les torches de roseaux se faisaient plus rares. Ils passèrent devant une série de cachots exigus, munis de portes renforcées de ferrures et d'un judas grillagé. Ils tournèrent un coin et, presque comme s'il les avait attendus, un geôlier corpulent, revêtu d'une broigne, de jambières et d'un tablier en cuir sale, surgit

précipitamment de l'ombre comme une araignée. Le guide marmonna quelques mots, l'homme fit une série de saluts saccadés, un sourire obséquieux éclairant sa face grassouillette. Il les conduisit jusqu'à l'entrée d'un cachot et introduisit maladroitement une grosse clé dans la serrure. La porte s'ouvrit violemment ; Corbett prit la torche des mains du soldat.

— Attendez ici ! Je veux le voir seul à seul !

La porte se referma bruyamment et Corbett leva la torche : c'était une petite cellule sombre, la paille sur le sol était devenue une molle masse suintante et la puanteur était atroce.

— Eh bien, Corbett, vous venez jouir de votre triomphe ?

Le clerc brandit sa torche et vit Waterton allongé sur un grabat dans un coin. Ses vêtements n'étaient plus que guenilles sordides. En s'avançant, Corbett s'aperçut que son visage était tuméfié, son oeil gauche presque fermé et ses lèvres gonflées et ensanglantées.

— Je me lèverais bien, lâcha brusquement Waterton d'une voix dure, mais les gardes n'ont pas été très tendres et mes chevilles ont douloureusement enflé.

— Ne bougez pas ! s'empressa de dire Corbett. Je ne suis pas venu pour vous narguer, mais pour vous questionner et peut-être vous aider.

— Comment cela ?

— Vous avez été arrêté parce que nous pensons, ou plutôt parce que les présomptions accumulées contre vous suggèrent que vous êtes le traître du Conseil d'Édouard.

— Est-ce là votre opinion ?

— Possible, mais vous seul pouvez changer cela !

— Comment ?

Corbett s'approcha de Waterton et scruta ses traits. C'était un jeune homme réservé et brave, mais, à la lueur vacillante de la torche, Corbett surprit un éclair de peur dans ses yeux.

— Pouvez-vous m'expliquer d'où provient votre fortune ?

— Mon père a déposé des fonds auprès des banquiers italiens ; les Frescobaldi et les Bardi peuvent en témoigner.

— Nous vérifierons. Votre père ?...

— ... était un adversaire du roi Henri III, déclara sincèrement Waterton, grattant une plaie vive, bien visible par les déchirures de ses jambières.

— Partagiez-vous ses idées ? demanda tranquillement Corbett.

— Non ! La pendaison pour trahison est une mort lente. Je n'en veux pas.

Waterton essaya de s'installer plus confortablement ; les anneaux d'acier frottèrent ses poignets, les chaînes grincèrent comme pour protester.

— Et ma mère ? lança-t-il presque sur un ton de défi sarcastique. Le fait qu'elle soit française est-il un acte de haute trahison ?

— Non, répondit brutalement Corbett, mais c'est de la haute trahison que d'avoir des relations avec des Français.

Waterton s'agita et son mouvement de fureur fit crisser et s'entrechoquer les chaînes.

— Vous ne pouvez pas le prouver !

— Donc vous ne niez pas ?

— Mais si, je le nie ! protesta Waterton, furibond. Cessez de jouer au plus fin et de vouloir me faire dire ce que je n'ai pas dit. De quoi parlez-vous ?

— À Paris, expliqua Corbett, les Français ont cherché à entrer dans vos bonnes grâces en vous comblant de cadeaux et de faveurs.

Waterton eut un haussement d'épaules fatigué.

— J'ignorais et j'ignore toujours pourquoi j'ai été l'objet de tant de considérations...

— Ou pourquoi vous avez rencontré en secret de Craon et une jeune fille blonde, la nuit, dans une taverne parisienne ?

Même à la pauvre lueur de la torche, Corbett vit blêmir le visage émacié de Waterton.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez !

— Oh que si, par Dieu ! cria Corbett. Est-ce vous le traître ? Est-ce vous qui avez envoyé à la mort Aspale et les autres ? L'équipage entier d'un navire ? Et pour quelles raisons ? Pour calmer les démangeaisons de votre braguette ?

Waterton se jeta sur lui, en montrant les dents comme un chien, son visage habituellement sombre transformé en un masque de rage aveugle. Corbett le regarda tranquillement : l'homme, retenu par les chaînes, ne pouvait que griffer l'air, fou de colère.

— Dites-moi, reprit Corbett tandis que Waterton s'écroulait en sanglotant sur sa paillasse crasseuse, dites-moi la vérité ! Si vous êtes innocent, votre liberté n'est qu'une question d'heures. Mais pour l'instant, vous êtes dans un sale pétrin, aussi englué qu'une mouche dans une toile d'araignée.

Corbett s'interrompit.

— Pourquoi les Français recherchaient-ils votre amitié ? Qui était la jeune femme que vous avez rencontrée en compagnie de Craon ? Avez-vous correspondu avec Lord Morgan de Neath ?

Waterton prit une profonde inspiration :

— Mon père s'est rebellé contre la Couronne, commença-t-il lentement, mais pas moi ! Ma mère était française, mais pas moi ! Ma richesse est mienne ! Je suis loyal sujet d'Édouard d'Angleterre. J'ignore pourquoi de Craon m'a accablé de ses faveurs. J'étais seulement chargé de lui envoyer les lettres du roi. Quant à Morgan, ce

traître, je n'aurais, pas plus que vous, eu l'idée de correspondre secrètement avec lui.

— Et la jeune femme de Paris ?

— Cela, Corbett, c'est ma vie privée, mon seul secret ! Pour l'amour de Dieu ! hurla-t-il. Si chaque homme qui rencontre une femme clandestinement est accusé de trahison, alors nous sommes tous bons pour la corde.

— Dites-moi son nom.

— Jamais.

Corbett haussa les épaules et frappa à la porte du cachot.

— Corbett !

Hugh se retourna et eut un geste de recul devant l'éclair de haine qu'il lut dans les yeux de Waterton.

— Écoutez, Corbett, s'exclama-t-il d'une voix âpre, si je vous le révélais, vous ne me croiriez pas ! Vous êtes un solitaire, Corbett, un homme intègre à l'intelligence brillante, mais à l'âme morte. Il se peut que vous ayez aimé autrefois, maintenant vous avez tout oublié, jusqu'à la façon d'aimer. Alors pourquoi vous le dirais-je ? Je vous déteste, vous et votre cœur vide et froid qui sera, j'en suis sûr, la proie de Satan et de tous les démons de l'enfer !

Corbett fit volte-face et tambourina sur la porte. Il voulait partir, il était venu pour obliger Waterton à être confronté à la vérité, mais c'est lui qui devait l'affronter à présent et cela lui faisait horreur.

CHAPITRE XVI

Six jours plus tard, Corbett et les envoyés français débarquaient à Boulogne-sur-Mer après une traversée calme et sans incidents. Corbett était, bien sûr, accompagné de Ranulf, furieux, qui ne décolerait pas d'avoir été arraché aux plaisirs des bas-fonds londoniens, mais aussi d'un certain William Hervey, petit homme insignifiant, scribe de son métier et timoré de nature, qui, habitué à travailler à la cour des Plaids communs, était fort intimidé par les seigneurs qu'il côtoyait. Les Français ne cherchaient pas à lier connaissance. Certes, de Craon et Corbett échangeaient des plaisanteries, mais dans l'ensemble, les relations – si on pouvait employer ce terme – étaient empreintes d'une défiance réciproque. En fait, c'était la première fois depuis son retour du pays de Galles que Corbett se sentait à l'abri du danger. Les Français, en effet, s'étaient portés garants de sa sécurité, jurant solennellement sur de Saintes Reliques et sur la Bible qu'ils le laisseraient regagner l'Angleterre sain et sauf.

Lancastre lui avait donné oralement une foule de consignes : ce qu'il devait dire, ne pas dire, ce qu'il pouvait offrir, ne pas offrir, quand partir, quand rester... Corbett n'avait pas l'intention de les suivre toutes, mais il comprenait que Lancastre lui avait surtout ordonné de rechercher la meilleure offre possible et de la saisir. Il était ouvertement admis à la cour d'Angleterre que le roi Philippe, aux prises avec la guerre en Flandre déclenchée par des agents anglais, ne pouvait guère envisager pareille situation en Guyenne si Édouard s'y rendait à la tête de son armée.

Il s'ensuivait donc que le souverain français accepterait probablement de restituer la Guyenne, mais à des conditions avantageuses pour lui. À ses moments perdus, Corbett avait étudié les traités et les documents rédigés par les éminents légistes du roi de

France, en particulier un certain Pierre Dubois qui voyait en Philippe un nouveau Charlemagne. Dubois suggérait à Philippe d'accroître sa puissance par un jeu d'alliances fondé sur de judicieux mariages. Le roi de France semblait être de cet avis, car il avait marié ses trois fils aux membres de la haute noblesse française dans l'espoir d'annexer le duché indépendant de Bourgogne.

Pendant son voyage jusqu'à Douvres et durant la paisible traversée de la Manche, Corbett était parvenu à la conclusion que Philippe offrirait un traité de ce genre à Édouard. Le fils du roi d'Angleterre était âgé à présent de six ou sept ans et on chuchotait déjà que le roi Édouard recherchait un bon parti parmi les puissantes familles ducales de Flandre, une famille qui pourrait rejoindre le cercle de ses alliés contre Philippe.

Le souverain français pouvait contrer cette initiative. Son épouse, Jeanne de Navarre, avait récemment donné naissance à une jeune princesse nommée Isabelle⁽¹³⁾. Corbett se demanda si Philippe avait l'intention de rendre la Guyenne contre la promesse de marier l'héritier de la couronne anglaise à sa fille. Plus le clerc réfléchissait à la question, plus cela lui paraissait faisable ; il espérait seulement qu'il pourrait mener les négociations aussi habilement que possible et qu'il n'encourrait pas la colère de son maître à l'humeur trop changeante.

Corbett avait d'autres instructions : il devait rechercher le traître qui oeuvrait au sein du Conseil d'Édouard. Il passa en revue les renseignements qu'il avait recueillis et pensa que Lancastre et le roi les apprécieraient à leur juste valeur. Bien que Waterton fût coupable d'activités suspectes, il n'était pas le traître qu'ils traquaient. Corbett ressassait l'affaire dans son esprit en écoutant d'une oreille distraite Ranulf se plaindre des Français, de la chiche nourriture et de l'attitude hostile de leurs compagnons.

Il souffrait encore de l'absence de Maeve et des affres de l'amour, mais sa mission l'emplissait d'un certain enthousiasme contenu. Le traître – homme ou femme – devrait, un jour ou l'autre, pécher par excès de confiance. Lors de toutes ses enquêtes précédentes, Corbett avait constaté que c'était à cet instant-là que le coupable était débusqué et remis entre les mains de la Justice. Et il sentait que ce moment décisif approchait rapidement...

L'ambassade quitta Boulogne et entama le long voyage vers Paris qui s'avéra assez plaisant ; un superbe été et les ardeurs du soleil avaient transformé la campagne austère en paysages souriants : ormes, sycomores, chênes s'élevaient dans toute leur majesté estivale ; vergers et champs de blé étaient prêts pour les récoltes. La perspective de belles moissons et donc d'un hiver sans disette avait assoupli l'attitude généralement hostile des paysans et celle, réservée, des seigneurs dans leurs manoirs, et on leur offrait l'hospitalité à chaque

halte. Bien sûr, Corbett s'efforça d'entrer en conversation avec les Français, mais il ressentait la profonde méfiance de Craon, qui se reflétait dans les yeux des autres français de l'escorte, y compris chez l'homme d'un certain âge qu'était Louis, comte d'Évreux. Chaque fois que Corbett prenait la parole, ils se tenaient sur leurs gardes, soupçonneux, quasiment déférents, comme s'ils le redoutaient à l'instar d'animaux craignant un chasseur particulièrement habile.

Huit jours après avoir quitté Boulogne, ils entrèrent dans Paris ; à cause des foires de cette fin d'été, la capitale grouillait de mendiants, de vagabonds, de colporteurs, d'hommes et de femmes de tous pays, de marchands du Rhin ou de Flandre descendus à Paris pour acheter ou vendre leurs produits. Mais la place du gibet de Montfaucon était déserte en dépit du sinistre spectacle offert par les pendus qui se balançaient aux potences mal équarries et par les malheureux attachés au pilori. Corbett et les émissaires français franchirent la Seine, passèrent devant Notre-Dame et enfilèrent un dédale de rues tortueuses pour atteindre enfin le Louvre.

Là, Corbett prit respectueusement congé d'Évreux et de Craon, mais ne reçut en retour que peu de remerciements. Puis, Ranulf et Hervey sur ses talons, il suivit un chambellan qui les conduisit à leurs quartiers : trois soupentes exiguës tout en haut du palais – sous les combles, affirma Corbett. Ranulf poussa des cris d'orfraie et incita son maître à protester auprès du chambellan du roi, mais le clerc, après mûre réflexion, décida de n'en rien faire. Il était là en qualité d'émissaire, mais pas au sens où on l'entendait habituellement, et les Français tenteraient à coup sûr de le provoquer à cette nouvelle occasion. C'étaient des maîtres en matière de protocole et d'étiquette de cour, et Corbett eut l'impression qu'ils lui avaient donné cette pièce sordide aux meubles piteux dans l'espoir de le pousser à faire un éclat.

En outre, les chambres étaient toutes au même étage : il pourrait aller et venir à sa guise en semant les espions que de Craon ne manquerait pas de poster sur son chemin. Corbett donna l'ordre formel à Ranulf et à Hervey de ne pas quitter le palais royal et de lui rapporter immédiatement tout fait ou incident suspect. Hervey eut l'air soulagé, mais Ranulf bouda pendant des heures quand il s'aperçut qu'il lui serait impossible d'aller mener joyeuse vie dans les quartiers chauds de la capitale. Les lupanars de Paris étaient renommés pour leurs ribaudes. Ayant goûté à certaines délices lors de son précédent séjour, Ranulf fut amèrement déçu en apprenant qu'il ne pourrait renouer avec de vieilles connaissances.

Ils se plièrent à la routine de la Cour. Corbett comprit que les Français ne lui accorderaient une audience officielle que lorsqu'ils le jugeraient bon. Ils allaient chercher de quoi se nourrir à la cuisine et à la laiterie, dînant quelquefois dans la grand-salle sous les dais en soie

et les tentures frappées de la croix blanche de Lorraine ou de la fleur de lys argentée de France. Corbett s'efforçait constamment de se tenir au courant de ce qui se passait : commérages, bribes de nouvelles et renseignements pourraient, une fois cousus ensemble, composer une tapisserie compréhensible.

Mais il se rendit vite compte que ce serait plus difficile qu'il ne l'avait escompté : de Craon – ou peut-être quelqu'un de plus haut placé – avait donné des instructions fort strictes : les envoyés anglais devaient être traités avec courtoisie et hospitalité, mais sans concessions ni bavardages. Corbett s'aperçut que ses mots d'esprit tombaient à plat et que ses tentatives de mener une conversation sérieuse ne trouvaient aucun écho ; même le bagout de Ranulf, ses flatteries rusées et sa drôlerie n'avaient guère de succès auprès des servantes du palais.

Ils se savaient également surveillés, ce qui mettait constamment Hervey dans un tel état d'agitation et de tension nerveuse que Corbett avait renoncé à apaiser ses craintes. Malgré les cérémonies hautes en couleur, les superbes tenues chamarrées des officiers de la Maison royale et des serviteurs de tout rang, il régnait dans le palais une atmosphère de malveillance et de menace larvée qui, Corbett ne l'ignorait pas, était créée, non par de Craon, mais par le roi Philippe qui mettait un point d'honneur à être au courant de tous les incidents et événements de son royaume.

Les journées n'en finissaient pas. Corbett passait le plus clair de son temps à écouter les chœurs de la chapelle royale ou à parcourir avidement les livres et manuscrits rares de la bibliothèque du palais. Le roi Philippe se piquait de culture et Corbett était ravi de voir que l'or du souverain français avait servi à acquérir des ouvrages d'Aristote auprès d'écrivains arabes d'Espagne et d'Afrique du Nord. Son plaisir, pourtant, était quelque peu terni par la nécessité d'avoir constamment Ranulf à l'oeil : les incessantes allées et venues de ce dernier dans le palais pouvaient, en effet, compromettre leur sécurité. Corbett savait qu'ils ne risqueraient rien tant qu'ils respecteraient le sévère protocole imposé aux envoyés ; mais s'ils passaient outre, les Français auraient beau jeu de les accuser d'avoir outrepassé leurs droits, et il leur faudrait alors accepter le châtement décidé par le monarque.

Une semaine environ après leur arrivée, Ranulf revint un jour hors d'haleine dans leur soupente, et annonça qu'il venait de rencontrer d'autres Anglais dans le palais. D'abord Corbett le crut dérangé et prit ses paroles pour de simples divagations à mettre sur le compte de la boisson et de la solitude forcée, mais au fur et à mesure que Ranulf décrivait sa rencontre, Corbett sentait que son serviteur disait la vérité : il devait avoir vu certains des otages exigés par le roi

Philippe après la perte de la Guyenne. Corbett décida de leur rendre visite et Ranulf se proposa joyeusement comme guide. Ils les trouvèrent dans un des petits jardins de simples, à l'arrière du palais : c'était un groupe assez pitoyable d'hommes âgés, de femmes et d'enfants.

Corbett se rappela les lettres qu'il avait apportées et fut satisfait d'apprendre que les otages les avaient bien reçues. Il bavarda un peu, leur donna des nouvelles de l'Angleterre et de la Cour, et, faisant de son mieux pour apaiser leurs craintes, les assura que leur exil prendrait bientôt fin. Il parla aux fils de Tuberville, deux solides gaillards de onze et treize ans qui ressemblaient à leur père comme deux gouttes d'eau. Leur vivacité de gamins et leurs questions incessantes sur leur père et leur foyer changeaient agréablement de la tristesse et de l'accablement des autres otages. Ils mentionnèrent les lettres qu'ils avaient eues, et l'aîné, Jocelyn, avoua franchement que, quelquefois, il ne comprenait pas ce que racontait leur père. Corbett éclata de rire en promettant de suggérer à Tuberville d'écrire de façon plus simple et plus claire.

Il était sur le point de partir lorsque, du coin de l'oeil, il aperçut l'éclair d'une chevelure blonde. Il se retourna pour mieux la regarder et, bouche bée, reconnut alors la jeune femme qu'il avait vue en compagnie de Waterton et de de Craon, dans une gargote parisienne, des semaines auparavant.

— Qui est cette dame ? demanda-t-il à l'un des Tuberville.

— Oh ! répondit dédaigneusement l'enfant, c'est Lady Aliénor, la fille du comte de Richemont. Elle se tient à l'écart et languit toute seule dans son coin. Elle ne parle quasiment à personne.

— Eh bien, marmonna Corbett comme pour lui-même, elle va me parler, à moi !

Il contourna une plate-bande légèrement surélevée, s'approcha d'elle et lui tapota l'épaule ; elle fit volte-face d'un mouvement si vif que ses cheveux flottèrent devant son visage, comme un voile. Mince et pâle, elle avait des yeux bleu clair et des traits réguliers qui faisaient d'elle une vraie beauté.

— Qu'est-ce, Monsieur ? s'étonna-t-elle.

— Madame, puis-je vous présenter mes hommages ? J'ai nom Hugh Corbett et suis clerc principal à la Chancellerie d'Édouard d'Angleterre. Je suis ici en mission officielle, chargé également de vous transmettre les compliments de votre père ainsi que ceux de votre admirateur secret, Ralph Waterton.

Mensonges, bien sûr, mais Corbett sut qu'il avait visé juste, car elle rougit et sa réponse s'acheva sur un bégaiement confus.

— Ralph Waterton, poursuivit Corbett, est bien votre admirateur secret, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Et votre père vous a envoyée comme otage en France pour vous mettre hors d'atteinte de Waterton ?

La jeune femme acquiesça d'un signe de tête.

— C'est pour vous tenir éloignés l'un de l'autre, continua impitoyablement Corbett, que votre père le fit rattacher à la Maison royale, n'est-ce pas ? C'était à la fois une ruse et un moyen de le suborner !

— Oui, chuchota Lady Aliénor, les yeux baissés. Nous nous aimons profondément. Mon père fut très courroucé quand j'ai osé jeter mon dévolu sur cet homme. D'abord, il chercha à l'intimider, puis à le soudoyer en le recommandant au roi.

— Cela fut-il efficace ?

Lady Aliénor joua nerveusement avec les bagues de ses longs doigts effilés et pâles.

— Non, répondit-elle d'une voix sourde, nous continuâmes à nous voir. Mon père le mit en garde une nouvelle fois, mais Ralph menaça, à son tour, d'en appeler directement au roi.

— Donc, l'interrompit brusquement Corbett, lorsque votre père dut envoyer un otage en France, c'est vous qu'il choisit. Je suppose, également, que Monsieur de Craon était au courant de vos relations, ou, devrais-je dire, de votre liaison, et qu'il organisa des rendez-vous secrets lorsque Waterton vint à Paris ?

— Oui, c'est cela. Monsieur de Craon fit preuve d'une extrême gentillesse.

— Quel prix demanda-t-il ?

La jeune femme lui jeta un regard inquiet et Corbett vit ses épaules frémir de peur.

— Aucun, répondit-elle sèchement. Ralph est un loyal serviteur de la Couronne. Monsieur de Craon n'exigea rien du tout.

— Alors pourquoi fut-il si aimable envers vous deux ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-elle, en dissimulant sa nervosité derrière un masque hautain. Si vous désirez le savoir, pourquoi ne pas le lui demander ?

Sur ce, elle tourna les talons et s'éloigna rapidement.

Corbett la suivit du regard. Il avait posé ses questions un peu à l'aveuglette, mais le résultat avait été probant. Une nouvelle pièce du puzzle s'était mise en place et se combinait aux précédentes : lentement, mais sûrement, la mosaïque se reconstituait. De Craon avait utilisé Waterton et Lady Aliénor, mais dans quels buts ? Et s'il s'inquiétait tant pour les jeunes amoureux, pourquoi n'avait-il pas informé la jeune femme de l'emprisonnement de Waterton, qu'il n'ignorait probablement pas ? La seule raison était que de Craon ne voulait pas alarmer Lady Aliénor. Corbett comprenait à présent toute

la logique sous- jacente. Il soupira et regagna le corps de logis à pas comptés. Il lui fallait être prudent. Si Lady Aliénor révélait à de Craon tout ce que lui savait, il serait considéré comme bien trop dangereux pour qu'on le laissât rentrer, sain et sauf, en Angleterre – qu'il fût émissaire ou non !

CHAPITRE XVII

Trois jours plus tard, Corbett fut convoqué à une réunion du Conseil de Philippe IV, qui se tenait dans la grand-salle du palais. On avait oeuvré, avec le plus grand soin, pour donner à ce lieu un aspect majestueux et digne du roi. D'immenses draperies d'or pendaient des poutres maîtresses et les murs étaient parés de tentures de pur velours blanc frappées aux armoiries de Louis IX, le célèbre et fort pieux ancêtre du roi.

On avait placé sur l'estrade une rangée de chaises recouvertes de tissu argenté, autour du grand trône central drapé de velours pourpre frangé d'or et, devant, des tabourets. Corbett ne se faisait aucune illusion, il se doutait bien à qui ces derniers sièges étaient destinés. La grand-salle s'emplit de dignitaires revêtus des différents habits bicolores de la Maison du roi : noir et blanc, rouge et or, vert et noir ; des chevaliers en armure milanaise plaquée d'argent prirent position autour de la pièce, la pointe de leur épée nue reposant entre leurs pieds chaussés de mailles, les mains appuyées sur les pommeaux ornés de pierreries.

Dans la galerie au-dessus de l'estrade, les hérauts levèrent leurs trompettes et une sonnerie stridente éclata, faisant taire le brouhaha qui régnait dans la salle. Une porte latérale s'ouvrit sur deux thuriféraires, portant aubes et ceintures dorées, qui balançaient lentement leurs encensoirs et envoyaient de petites bouffées d'encens dans la salle. Ils se placèrent de chaque côté de l'estrade, suivis des hérauts qui portaient, chacun, d'énormes bannières. Corbett n'eut d'yeux que pour l'Oriflamme, l'étendard sacré des Capétiens que l'on gardait d'habitude derrière le maître-autel de la chapelle royale de Saint-Denis.

Les hérauts précédaient les membres de la famille du roi – ses fils,

ses frères et ses cousins, tous superbement vêtus de pourpre et d'or. Il y eut une pause, puis les trompettes retentirent de nouveau dans le silence expectatif et le roi Philippe fit son entrée, en habit d'or bordé d'agneau des plus coûteux. Une paire d'éperons d'or cliquetait sur ses bottes de cuir noir qui dépassaient, de façon incongrue, de sa longue robe de cour. Corbett sourit en son for intérieur Philippe IV était très pointilleux en matière de protocole et de cérémonial de cour, mais même ici, il ne pouvait dissimuler son amour de la chasse. Il devait revenir, pensa Corbett, d'un de ses pavillons de chasse du bois de Boulogne ou de la forêt de Vincennes.

Le roi prit place, imité par sa famille et son entourage. De Craon sembla surgir de nulle part et fit signe à Corbett et à ses compagnons de s'avancer vers les sièges bas. Ranulf et Hervey s'assirent, bouche bée, intimidés devant ce magnifique étalage de puissance. Corbett s'installa lentement, arrangeant soigneusement son habit, prenant son temps, afin d'adopter l'attitude et l'expression d'un diplomate expérimenté qui se tient prêt à recevoir des messages pour le compte de son souverain maître.

Il regarda le roi, mais le visage du monarque était impassible comme de l'albâtre sculpté ; par contre, Corbett eut la calme satisfaction de lire de l'agacement sur les traits de de Craon. Les scribes s'activèrent et déroulèrent les documents ; une fois de plus, il fallut écouter les « Procès de Guyenne », une longue liste de revendications françaises à propos du duché. Il les connaissait et ne prêta à cette lecture monotone qu'une oreille distraite. Mais soudain le scribe s'interrompit avant d'entamer un nouveau passage : « *Autem nunc Régi Franciae placet* » : « Mais à présent, il plaît au roi de France... »

Corbett l'écouta alors attentivement, s'efforçant de maîtriser sa joie lorsque fut dévoilée l'offre de paix de Philippe. Le roi de France était prêt à soumettre les griefs à Sa Sainteté, le pape Boniface VIII – qui lui était tout dévoué, comme le savait Corbett. Les Français rendraient le duché en échange de la promesse de mariage entre le prince de Galles et la fille du roi, Isabelle, dans l'espoir que la Guyenne serait finalement gouvernée par l'un de ses enfants. Ainsi, songea Corbett, il ne s'était pas trompé : le roi de France ne pouvait pas garder le duché éternellement, mais offrait de le restituer après un accord garanti par le pape. Par ce biais, il limiterait les effets de la diplomatie d'Édouard tout en s'assurant qu'un de ses petits-fils monterait sur le trône d'Angleterre tandis qu'un autre posséderait la Guyenne.

Le scribe s'arrêta de lire. Corbett était conscient des regards que les Français – y compris le roi – dirigeaient sur lui. Ils attendaient sa réponse, mais elle était déjà prête, car Lancastre lui avait donné

comme instructions : « Acceptez tout, absolument tout ce qui nous permettra de gagner du temps. Une fois le duché entre nos mains, nous pourrons réfléchir aux exigences de Philippe ! »

Corbett s'éclaircit la gorge : « *Placet*, déclara-t-il, *Hic Regi Angliae placebit...* » « Cela plaît, cela plaira au roi d'Angleterre ! »

Il sentit le profond soulagement des Français ; le souverain souriait presque, son entourage était visiblement plus détendu, De Craon jubilait ostensiblement. Corbett fut aussitôt mal à l'aise ; il avait oublié une chose : tant que le traître du roi Philippe serait présent au Conseil d'Angleterre, les Français seraient renseignés sur toutes les tentatives du monarque anglais pour contourner ou ne pas respecter les termes de l'accord.

De toute façon, il était trop tard : Philippe IV se levait, la réunion était achevée : de Craon quitta l'estrade et s'approcha de Corbett, dissimulant à peine sa satisfaction devant l'arrangement proposé. Il eut un signe de tête affable pour Ranulf et Hervey avant de s'adresser à Corbett :

— Eh bien, *Monsieur*, pensez-vous que votre roi entérinera ces conditions ?

— Il y a peu de raisons d'en douter, répliqua Corbett en évitant de trop s'avancer.

De Craon se frotta le menton, l'air réjoui.

— Bien, bien !

Sur le point de partir, il fit soudain volte-face, comme s'il s'était souvenu de quelque chose :

— Oh ! Le roi offre un banquet, ce soir. Il aimerait que vous soyez tous ses invités, ajouta-t-il avec un large sourire destiné à Ranulf et Hervey. À bientôt, donc !

Il s'éloigna nonchalamment comme si tous les problèmes avaient été réglés. Corbett le suivit du regard, essayant de maîtriser la fureur grandissante qui lui serrait la gorge et accélérait les battements de son cœur. Hervey, qui venait d'exprimer sa joie contenue devant une si gracieuse invitation, recula, horrifié, en voyant le visage flamboyant de colère de Corbett.

Lorsqu'ils revinrent dans la grand-salle, le soir, Corbett avait recouvré son calme. Il avait accepté les propositions du roi Philippe au nom du souverain anglais, mais ce dernier n'était vulnérable que si on laissait l'espion libre de nuire. À présent convaincu que Waterton n'était pas le traître, Corbett espérait que l'excès de confiance des Français lui fournirait une piste, un indice sur celui qu'ils avaient suborné.

Ils étaient, en tout cas, décidés à déployer tous les fastes de leur puissance. La grand-salle resplendissait de soieries, de velours et de tapisseries multicolores ; les tables étaient couvertes de nappes de lin,

bordées d'or ; la vaisselle d'argent, les hanaps sertis de diamants, les coupes en or scintillaient à la lueur des milliers de bougies de cire vierge qui brûlaient dans les imposants candélabres de bronze apposés le long des murs. Le roi Philippe et sa famille, superbement vêtus de pourpre, de blanc et d'or, présidaient à la table d'honneur, presque cachés par une énorme salière d'or pur ; dans la galerie, les joueurs de rebec, flûte, tambourin et viole s'efforçaient désespérément de couvrir le brouhaha croissant, tandis que le vin circulait et que les serviteurs apportaient, plat après plat, les lamproies, les anguilles, le saumon, le gibier fortement assaisonné d'épices, et même un cygne de fort belle taille, rôti et apprêté, qui semblait nager sur un grand plat d'argent. Corbett et ses compagnons avaient pris place juste au-dessous de l'estrade ; de Craon, assis en face d'eux, ne quittait pas Corbett du regard, un rictus aux lèvres.

L'émissaire anglais n'appréciait pas la jubilation qu'il lisait sur le visage de son adversaire ; l'air maussade, il sirotait son vin et ne faisait guère honneur aux plats ; à ses côtés, par contre, Ranulf et Hervey dévoraient comme s'ils n'avaient pas mangé depuis des mois. De Craon les observait. Son sourire méprisant exaspérait Corbett, mais l'Anglais avait assez de bon sens pour savoir qu'un éclat de sa part ne ferait qu'accroître le triomphe du Français. De toute évidence, De Craon était persuadé que son souverain et lui avaient réussi un coup de maître diplomatique. L'héritier du roi Édouard épouserait la fille de Philippe IV. Le petit-fils du monarque français occuperait un jour le trône d'Angleterre et si le monarque anglais essayait secrètement de déjouer les manoeuvres des Français, ces derniers en seraient promptement informés par leur espion et comme « un homme averti en vaut deux »... Corbett repoussa son plat et, les coudes sur la table, interpella doucement de Craon :

— Messire, vous devez vous réjouir de ce qui s'est passé.

De Craon se cura négligemment les dents, sans prêter attention au dégoût de l'Anglais.

— Bien sûr, *Monsieur*, dit-il lentement en délogeant une bribe de viande et en la réingurgitant après l'avoir regardée. Nous ne considérons pas cela comme une victoire, mais plutôt comme le rétablissement des droits du roi en France et en Europe d'une façon générale.

— Et les otages ? avança prudemment Corbett. Seront-ils libérés ?

De Craon eut un sourire narquois.

— Naturellement. Une fois le traité formellement signé par votre maître, nous les renverrons aussi vite que faire se peut. Ils sont une charge pour le Trésor.

— Tous ? demanda brusquement Corbett.

Le sourire de de Craon s'évanouit.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, soupçonneux.

— Cela inclut-il la fille du comte de Richemont ?

— Bien sûr !

Corbett approuva d'un signe de tête.

— Bien ! Et les fils de Tuberville ?

— Également ! confirma de Craon d'une voix acerbe.

Le Français sirota sa boisson. Corbett l'avait observé pendant tout le repas : il buvait sec. Son visage s'était empourpré, le sentiment de fierté – allié aux effets du bordeaux – faisait briller ses yeux.

— Les fils de Tuberville, continua-t-il plus chaleureusement, rentreront chez eux. Les lettres de leur pauvre père parlant de médailles de saint Christophe et de la vie dans un petit manoir austère du Shropshire toucheraient le cœur de n'importe qui. Bien sûr, la fille du comte de Richemont sera la première à partir. Notre roi insiste sur ce point.

Corbett fit signe qu'il comprenait ; il pouvait à peine en croire sa chance. Il s'efforça de rester impassible et de garder l'air profondément malheureux et abattu, car si de Craon s'apercevait qu'il était tombé dans le piège, il ne lui permettrait jamais de quitter la France vivant. Corbett reposa son gobelet et se tourna en bâillant vers Ranulf.

— Il faudrait que nous rentrions à présent, dit-il tranquillement.

Ranulf, la bouche pleine d'une chère succulente, opina, et s'empressa de bourrer ses poches avec les friandises qu'un cuisinier avait posées devant lui. Hervey s'était presque assoupi, terrassé par le vin, et Corbett dut le rudoyer quelque peu pour le réveiller.

De Craon se pencha par-dessus la table :

— Vous vous en allez, *Monsieur* ?

— Oui ! En fait, j'aimerais partir pour Londres dès demain.

De Craon plissa les yeux.

— Pourquoi ? Pourquoi tant de hâte ?

Corbett haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Nous avons les termes de l'accord. Il n'est pas nécessaire de les recopier, il suffit de les transmettre verbalement au roi Édouard d'Angleterre. Nous n'avons aucune raison de rester. De plus, certaines affaires à Londres requièrent ma présence.

De Craon hocha lentement la tête en scrutant le visage de Corbett, comme pour y déceler les vraies raisons de ce départ précipité.

— En êtes-vous sûr ?

— Tout à fait, répliqua Corbett jouant toujours les diplomates abattus. Ces conditions ne sont guère avantageuses pour notre souverain. Plus tôt nous reviendrons en Angleterre pour l'en informer, mieux ce sera. Je vous serais obligé, Messire, de bien vouloir nous procurer les sauf-conduits nécessaires ainsi qu'une escorte militaire

jusqu'à Calais.

De Craon haussa les épaules. Il savait qu'il ne pouvait retenir l'envoyé anglais contre sa volonté. Mais il avait des soupçons. Corbett aurait-il découvert quelque chose ? Il aurait voulu que son adversaire commît une erreur, juste une seule : il aurait pu ainsi se venger des revers que lui avait infligés cet insupportable Anglais. Sans compter qu'il n'avait pas oublié que Corbett était responsable de la mort récente d'un de ses meilleurs agents. Le Français tenta de dissiper les brumes de son cerveau en se concentrant sur ce qu'il avait dit à Corbett depuis la venue de celui-ci à Paris. Il n'avait rien laissé échapper, rien ! Il se leva :

— Vos sauf-conduits seront prêts demain. Je vous souhaite bon voyage !

Sur ce, il tourna les talons et alla à la table haute chuchoter à l'oreille de son auguste maître. Corbett ne prit pas la peine de savoir si le roi soulevait des objections ou non. Il quitta la grand-salle pour regagner leurs quartiers en poussant Ranulf devant lui et en tirant Hervey tant bien que mal.

CHAPITRE XVIII

De Craon tint parole ; le lendemain, les sauf-conduits étaient prêts ainsi qu'une petite escorte de soldats choisis par lui-même.

En traversant la campagne du nord de la France, en ce début d'automne, Corbett prenait bien soin de dissimuler ses pensées et de garder l'attitude qui sied à un porteur de mauvaises nouvelles. Ranulf et Hervey étaient ravis de retourner en Angleterre, mais le premier connaissait assez les humeurs de son maître pour rester silencieux et ne pas risquer de l'agacer par de vains bavardages. Le capitaine de l'escorte, un solide Breton, surveillait de près l'envoyé anglais, comme de Craon en personne le lui avait secrètement ordonné. Ce dernier soupçonnait toujours Corbett de savoir quelque chose, mais il n'était pas parvenu à deviner quoi. Pendant toute la chevauchée, le clerc ne se départit pas de son air triste et de son trouble manifeste, ce qui rassura l'escorte et le capitaine qui, à Boulogne, envoya un courrier à de Craon, l'assurant que l'envoyé continuait à se comporter comme s'il redoutait l'entrevue à venir avec son maître, le roi d'Angleterre. On les fit embarquer à bord d'un cogge en partance pour Douvres ; là, Corbett put se procurer des chevaux et ils rentrèrent à Londres.

Si le voyage de retour avait été calme et sans heurts, il n'en fut pas de même pour l'entrevue avec le roi Édouard. Hervey et Ranulf n'eurent pas accès aux appartements royaux, mais Corbett vit, avec soulagement, que le roi avait décidé qu'Edmond de Lancastre assisterait à la réunion. Le monarque écouta son émissaire jusqu'au bout avant de céder à l'un de ses fameux accès de fureur. Arpentant la pièce comme un forcené, il renversa tables et tabourets, jeta à terre les manuscrits et éparpilla à coups de botte les roseaux jonchant le sol tout en traitant Philippe de France de tous les noms d'oiseaux que connaissait Corbett et d'autres qu'il ne connaissait pas.

— Cet homme, rugit-il, est un danger pour l'Europe et une menace pour la couronne anglaise. Il voudrait voir son bâtard de petit-fils monter sur mon trône. Il rêve de bâtir un empire qui rivaliserait avec celui de César ou même de Charlemagne, mais il n'y réussira pas !

La furie du monarque dura une heure avant qu'il finisse par se calmer.

Il but une longue rasade de vin, puis s'avança vers Corbett et abattit lourdement ses mains couvertes de bagues sur les épaules de son clerc. Celui-ci put voir de minuscules taches rouges dans les yeux bleus du monarque qui lui dit d'une voix rauque :

— Vous m'apportez de bien mauvaises nouvelles, Corbett. Dans l'Antiquité, un messenger tel que vous aurait été promptement exécuté, je le sais. Je suis presque tenté de le faire moi aussi. En d'autres temps et à d'autres occasions, je me soucierais comme d'une guigne de ce que Philippe projette pour sa maudite fille, mais vous n'ignorez pas que toute tentative de notre part pour rompre ces accords arbitrés par le pape serait immédiatement rapportée à Philippe par son espion ou ses espions qui siègent à notre Conseil.

Le roi approcha son visage de celui de Corbett, qui ne sourcilla pas, et reprit :

— Vous êtes revenu, non seulement avec de mauvaises nouvelles, mais encore avec la certitude, fondée sur vos raisonnements logiques, que Waterton n'est pas cet espion.

Corbett maîtrisa la panique qu'il sentait monter en lui et dévisagea calmement le monarque.

— Sire, je vous ai toujours fidèlement servi, vous, votre Couronne et votre famille. Je suis parti en France, porteur d'instructions précises que m'avait données votre frère, dit-il en s'inclinant vers Lancastre, qui s'appuyait contre le mur, le dos voûté et l'air anxieux. Je n'avais pas le choix : il m'a fallu accepter les conditions du roi Philippe. C'était le seul moyen de rentrer en possession du duché.

— » C'était le seul moyen de rentrer en possession du duché » ! le singea Édouard. Pour l'amour de Dieu, Corbett, ne comprenez-vous pas qu'aussi longtemps qu'un espion siégera à notre Conseil, nos secrets seront connus et toutes nos tentatives pour contrer Philippe, des échecs ?

Corbett s'éclaircit la gorge et choisit ses mots soigneusement :

— Je ne peux pas, commença-t-il, soulagé que le roi eût retiré ses mains de ses épaules et regagné son siège, je ne peux pas laisser Waterton finir au bout d'une corde. Je crois que c'est un jeune homme un peu sot et éperdument amoureux, mais pas un traître. Cependant, Sire, je dois vous prévenir, avant que vous ne jugiez de mes conclusions, que j'ai d'autres nouvelles à vous annoncer. Puis-je vous

supplier, donc, de ne pas me questionner ni mettre ma parole en doute ?

Le roi donna son accord d'un signe négligent de la main. Corbett réfléchit un instant avant de déclarer :

— Je sais qui est le traître !

Édouard sursauta, comme si on l'eût frappé, tandis que le regard de Lancastre trahissait la plus extrême stupéfaction.

— Qui est-ce, Corbett ? demanda posément le roi. Qui est ce maudit chien ?

— Je connais son nom, mais préfère ne pas le révéler pour l'instant, répondit Corbett d'un ton froid. Vous devez me laisser du temps, Sire. Il me faut des preuves et je sais où en trouver.

Le roi se leva et s'approcha lentement de Corbett.

— Je vous promets, Hugh, que si vous me livrez cet homme, vous pourrez me demander n'importe quoi dans mon royaume, et je vous le donnerai. Vous avez une semaine.

Corbett salua et se retira. Une fois la porte refermée, il s'appuya contre le froid mur de briques en tentant de réprimer les tremblements de son corps et en espérant, avec ferveur, pouvoir tenir la promesse faite au roi.

Le lendemain, il retourna au palais de Westminster. Grâce à l'intercession de Lancastre, Waterton avait été libéré. Il avait eu droit, une fois lavé et habillé, à un copieux repas, mais il était gardé au secret dans une pièce du palais, loin de tout regard curieux. Corbett lui rendit visite et désamorça l'hostilité du jeune homme en lui annonçant que c'était à lui qu'il devait sa libération. Il le soumit à un interrogatoire serré portant sur les réunions, la procédure, les personnes présentes et surtout sur ce qui se passait après la fin des conseils. Cela prit un certain temps. Comme tout bon clerc, Waterton essaya de passer sous silence des faits qu'il estimait sans importance, mais Corbett savait que c'étaient ces points de détail qui lui fourniraient les preuves pour arrêter le traître.

Il le pressa donc de questions minutieuses jusqu'à provoquer un éclat, mais il réussit à confirmer les soupçons qu'il avait eus en France. Il pria ensuite un haut magistrat de la Chancellerie de lui confier la copie des lettres et rapports envoyés en France, à la cour royale comme aux otages. Il passa les jours suivants à les étudier, ne quittant la pièce que pour boire, se restaurer et se soulager. Il lui fallut du temps, mais il finit par trouver les preuves désirées et il demanda immédiatement audience au roi.

Édouard accepta de le rencontrer dans une des roseraies situées derrière le palais de Westminster, un lieu clos et de dimensions modestes, qu'entouraient les hauts murs du palais. D'habitude, Corbett aimait bien cet endroit où les roses s'épanouissaient dans leurs

parterres agrémentés de petits carrés de simples, dont les feuilles écrasées sous les doigts laissaient échapper des senteurs parfumées. Un seul regard suffit au roi pour comprendre que son envoyé était, pourtant, indifférent à la beauté qui l'entourait. Le monarque était trop intelligent pour abuser de la patience d'un tel homme : Corbett avait une barbe de plusieurs jours et les yeux rougis par l'insomnie ; ses vêtements étaient d'une propreté douteuse par suite de repas pris à la va- vite et du manque de temps pour se baigner ou même se changer. Le roi lui fit signe de s'asseoir sur le muret d'un parterre avant de prendre place à côté de lui, plus comme de vieux amis que comme un souverain et son fidèle sujet. Corbett exposa toutes les preuves qu'il avait accumulées. Édouard ne disait mot ; tête basse, mains sur les genoux, il l'écoutait comme un prêtre recevant la confession d'un homme qui n'a pas reçu l'absolution depuis des années.

D'une voix posée, mais impitoyable, Corbett retraça ce qui était arrivé à l'armée d'Édouard en Guyenne et reconstitua l'enchaînement des faits qui s'étaient ensuivis : la mort des agents anglais à Paris, la perte du navire le *Saint Christopher*, ses propres mésaventures, ses soupçons et les raisons pour lesquelles il avait conclu qu'une certaine personne était bien le traître. Il lut ses preuves, feuille après feuille de vélin, où étaient rédigées soigneusement les conclusions qu'il livrait à la sagacité du roi. Quand il acheva enfin, le roi se prit la tête entre les mains, incrédule.

Corbett l'observa avec nervosité. Le roi Édouard était quelqu'un d'étrange : d'une part, c'était un homme dur, implacable, capable d'ordonner, sans hésitation, de massacrer la population entière d'une ville qui lui avait résisté. Mais, de l'autre, c'était presque un enfant : s'il se fiait à quelqu'un, il était convaincu que sa confiance était bien placée, et il ne comprenait jamais que l'on manquât à sa parole. Le traître nommé par Corbett n'avait pas seulement rompu son serment d'allégeance, il avait aussi brisé des liens d'amitié et de loyauté.

Édouard posa une seule question.

— Êtes-vous bien certain de ce que vous avancez, Corbett ?

À quoi celui-ci répondit par une autre question :

— Êtes-vous convaincu, Sire ?

Le roi fit signe que oui et déclara calmement :

— C'est sans conteste un traître. N'importe quel tribunal de la Chrétienté accepterait les preuves que vous présentez et l'enverrait au gibet. S'il faut que cela soit, alors que cela se fasse vite ! ajouta- t-il, la voix durcie.

À son appel, un garde apparut à la petite porte menant au palais et s'approcha du roi qui lui chuchota ses instructions à l'oreille. L'homme eut l'air stupéfait, mais Édouard réitéra ses ordres avec

véhémence. Le garde salua et s'éloigna rapidement.

Ils attendirent ; le souverain restait assis, l'air sombre, et regardait au loin tandis que Corbett repassait dans son esprit, une dernière fois, les preuves qu'il avait accumulées. Le roi avait raison, l'homme était un traître et méritait la mort, mais Corbett redoutait, néanmoins, l'entrevue qui allait avoir lieu. Sir Thomas Tuberville apparut dans le jardin et le monarque lui fit signe de s'asseoir sur le muret en face de lui.

— Sir Thomas, décréta le roi, vous allez arrêter le traître.

Tuberville eut l'air surpris.

— Je croyais que c'était chose faite, Sire. Le clerc Waterton est emprisonné à la Tour.

— Non ! Non ! rétorqua le roi. Waterton a été libéré. Il n'est pas plus coupable de trahison que Corbett, ici présent.

— Alors, qui est-ce ?

Corbett vit Tuberville plisser les yeux et blêmir. Le monarque étendit simplement la main et lui tapota doucement le genou :

— Vous le savez, Sir Thomas. C'est vous ! C'est vous, le traître !

Tuberville bondit instantanément sur ses pieds, portant rapidement la main à l'épée qui pendait à son baudrier.

— Non, Sir Thomas ! s'écria le roi. Ne faites pas cela ! Si vous regardez les fenêtres qui ouvrent sur ce jardin, vous verrez des arbalétriers postés à chacune d'entre elles. Ils ont ordre, non pas de vous tuer, mais de vous blesser au bras ou à la jambe, et je vous jure que cela ne serait que le début de vos souffrances.

Tuberville leva les yeux, imité par Corbett. Le roi avait dit vrai. À chaque fenêtre, à chaque ouverture, ils aperçurent l'éclat métallique et la tache de couleur qui révélaient la présence d'un arbalétrier émérite, dont l'arme redoutable était pointée droit sur Tuberville.

Celui-ci se laissa retomber sur le muret, prostré. Corbett en eut presque pitié. De fines gouttelettes de sueur étaient apparues sur son visage livide et il faisait de son mieux pour maîtriser les tremblements de son corps.

— Vous n'avez aucune preuve ! s'exclama-t-il d'une voix sourde. Je vous ai bien servi en Guyenne, Sire ! Vous le savez !

— Nous avons toutes les preuves nécessaires, rétorqua le roi. C'est Corbett qui les a rassemblées.

Ce dernier recula devant le regard haineux que lui décocha Tuberville.

— Je n'ignorais pas que vous étiez très dangereux, Corbett, dit le chevalier d'un ton âpre. Mais pas à ce point-là ! Si vous pensez que je suis le traître, démontrez-le !

— C'est très simple, répliqua Corbett. Je ne sais pas pourquoi vous êtes devenu un traître, Sir Thomas, mais je sais comment. À votre

retour de Guyenne, vous avez signé un pacte confidentiel avec le roi Philippe et la cour de France, vous engageant à leur fournir des renseignements. Les Français savaient que vous étiez un chevalier de la Maison royale et aviez accès à des secrets d'État. Ils ont probablement accru leurs exigences en apprenant que vous étiez nommé capitaine de la garde chargée de protéger la salle du Conseil.

— Précisément ! s'écria Tuberville triomphalement. Ma fonction consistait seulement à garder la salle, et non à m'y trouver pour écouter notre souverain et ses conseillers discuter des secrets d'État !

— Mais, contre-attaqua Corbett, à la fin des conseils, Sir Thomas, c'était vous qui nettoyez la pièce ; vous aidiez même Waterton à trier et ranger les bouts de parchemin, les notes..., et, bien sûr, Waterton, qui avait autre chose en tête, n'était que trop heureux de vous laisser achever ces tâches, pendant que lui s'échappait du palais et fuyait l'éventuelle animosité du comte de Richemont. Car, continua impitoyablement Corbett, vous connaissiez le secret de Waterton. Vous étiez devenus bons amis. Il vous avait révélé son amour pour la fille du comte et l'hostilité de ce dernier envers lui. De votre côté, vous lui aviez offert votre protection. Les réunions du Conseil achevées, Waterton était chargé de retranscrire au propre et dans leur totalité les brouillons des comptes rendus. Vous preniez soin d'être toujours là. Après tout, fit remarquer Corbett, pourquoi Waterton se serait-il méfié ? En Guyenne, vous aviez prouvé que vous étiez l'un des commandants les plus compétents du roi, le seul homme à tenter une sortie pour briser l'encerclement des Français. Waterton partageait votre antipathie pour Richemont, et c'est ce qui vous donna accès aux secrets d'État. Waterton commit un délit, c'est vrai, mais il pécha par négligence et non pas par désir de nuire.

Corbett observait le visage de Tuberville et l'angoisse qu'il lisait dans ses yeux lui prouva qu'il avait vu juste.

— Dites-lui, Corbett, interrompit le roi, dites-lui comment il faisait parvenir ses renseignements aux Français.

— Ai-je besoin de vous l'expliquer, Sir Thomas ? reprit Corbett, ressentant tout d'un coup de l'aversion pour cet homme qui avait envoyé ses amis et d'autres sujets anglais à une mort soudaine et cruelle. Vous avez utilisé vos fils ou plutôt les lettres que vous leur écriviez. Elles étaient fort bien rédigées. C'était elles qui transmettaient les messages aux Français, vos nouveaux maîtres. Quand j'ai rencontré vos fils à Paris, ils m'ont avoué que parfois ils ne comprenaient pas vos allusions. La première fois que j'ai lu ces missives, j'ai constaté qu'elles abondaient en noms de lieux, de personnes et en d'étranges commentaires, mais je crus alors que ce n'était que l'effet du chagrin. Puis de Craon m'apporta la conviction que vos lettres étaient plus que cela, plus que de simples listes de

conseils et de nouvelles. D'abord, il sembla se souvenir parfaitement de leur contenu : bizarre que l'un des principaux ministres de Philippe se rappelât les détails d'une lettre qu'un simple chevalier anglais avait écrite, des mois auparavant, à l'un de ses jeunes enfants !

Corbett s'arrêta quelques instants et s'humecta les lèvres, puis s'empressa de poursuivre avant que Tuberville pût l'interrompre :

— À mon retour en Angleterre, donc, j'examinai l'une de vos lettres.

De son aumônière, Corbett sortit un petit rouleau de parchemin.

— Une phrase dit : « *LE bateau qui part de Bordeaux et me ramène en Angleterre...* » ; la phrase suivante commence par : « *Le 14 octobre, j'ai l'intention de retourner sur les marches du pays de Galles* » ; la troisième par : « *Les saint Christopher que je vous ai offerts...* »

Corbett se tut un moment en jetant un coup d'oeil à Tuberville dont le visage était, à présent, livide de terreur.

Et enfin, la dernière phrase débute par : « *Un grand danger menace...* » Ces phrases n'ont apparemment ni queue ni tête, poursuivit-il. Elles donnent en vrac des nouvelles incohérentes. Cependant, si l'on prend les premiers mots de chacune d'elles, on obtient ce message destiné aux Français : « Le bateau appelé le *Saint Christopher* quitte Bordeaux le 14 octobre et un grand danger menace. » De Craon n'est pas très malin, mais le sens en est très clair ! Le *Saint Christopher* transportait, à l'adresse de notre souverain, des messages qui auraient pu nuire aux Français. Vous avez transmis cette information, et le *Saint Christopher* fut arraisonné et coulé corps et biens. Le roi perdit un navire en même temps que des renseignements précieux sur ses ennemis !

Corbett jeta le parchemin au visage de Tuberville.

— On peut parcourir d'autres lettres ; elles contiennent, toutes, de semblables indications. Vous évoquez un voyage en Flandre et pourtant, vous n'avez jamais eu l'intention de vous y rendre. Dans la même lettre, vous mentionnez un ami du nom d'Aspale, mais vous n'avez pas d'ami de ce nom-là. Ce que vous faisiez, en fait, c'était renseigner de Craon sur un agent, Robert Aspale, en mission en France.

Corbett se redressa.

— Vous avez tué mon ami ! Vous avez tué beaucoup d'hommes ! Vous êtes un traître et méritez la mort !

Tuberville regarda ses mains crispées sur ses genoux.

— Est-ce tout ? murmura-t-il.

— Oh non ! rétorqua avec fougue Corbett. Ce n'est pas tout ! Je ne sais pas quelles instructions vous ont données les Français à propos de l'Écosse, mais pour ce qui est du pays de Galles, vous correspondiez avec ce maudit rebelle de Lord Morgan ! Le roi n'a cessé de lui

envoyer des courriers pour lui demander instamment de ne pas déclencher d'hostilités. Vous vous chargiez personnellement de harnacher le cheval et d'utiliser une selle spéciale, dotée d'une poche secrète où loger vos messages de traître. Waterton trouvait cela bizarre. L'agent du roi au pays de Galles découvrit le pot aux roses et Morgan le fit tuer. Et maintenant, conclut sèchement Corbett, ai-je assez de preuves ? Comme l'a dit notre souverain, continua-t-il en regardant le monarque assis sur le muret, les preuves que nous avons seront acceptées par n'importe quel tribunal d'Angleterre ou de France ! C'est vous le traître ! Et pour quel prix ? Un sac d'or ?

— Non !

Tuberville releva vivement la tête et fixa sur le roi et sur Corbett un regard flamboyant de colère.

— Pas pour de l'or !

Il bondit sur ses pieds pour défier Corbett, la poitrine haletante.

— Je ne suis pas un traître ! J'ai combattu pour le roi en Guyenne ! Je l'ai servi, ici, en Angleterre ! Et tout a été gâché par ce maudit comte de Richemont. Il a perdu l'armée, il a perdu le duché, il a perdu notre honneur et il a eu l'impudence de m'accuser d'agir sans réfléchir alors que son indolence et sa vanité avaient été la pire des trahisons ! Par sa faute, je fus capturé et traîné dans les rues, comme un misérable, sous les quolibets des Français. Par sa faute, je dus livrer mes enfants en otages ! Et à notre retour en Angleterre, il fut à peine châtié, à peine réprimandé !

Tuberville lança un regard furibond au roi :

— Vous avez perdu l'honneur, à ce moment-là. Richemont aurait dû mourir pour ce qui était arrivé en Guyenne !

Il se rassit.

— Lors d'un séjour que je fis à Paris, de Craon vint me voir. Il loua mon courage pour ma tentative de percée. Il m'annonça également que mes enfants serviraient d'otages en France, mais qu'il en prendrait grand soin. Puis il me fit d'autres promesses : il me donnerait des terres et un manoir où je pourrais les rejoindre. J'acceptai. Il m'enjoignit ensuite de rassembler tous les renseignements possibles sur les troupes anglaises postées sur la côte sud et sur les visées du roi en Guyenne. Quand de Craon apprit que j'avais été nommé capitaine de la garde chargée de protéger la salle du Conseil royal, ses offres se firent plus généreuses : lorsque les conditions du roi Philippe seraient acceptées par Édouard, il me promit que mes enfants et moi serions admis dans les rangs de la noblesse française et que je recevrais de vastes terres où je pourrais commencer une nouvelle vie.

— La seule chose que vous allez commencer, l'interrompt brutalement le roi, c'est un séjour en prison jusqu'au procès pour

haute trahison et à l'exécution en bonne et due forme !

Aux éclats de voix du monarque, un groupe de soldats apparut dans le jardin. Le roi dévisagea le chevalier :

— J'avais confiance en vous, Sir Thomas, j'ai favorisé votre carrière. J'aurais veillé à votre avancement. Richemont a été châtié pour son incompétence en France, mais je fais la différence entre l'erreur involontaire et la malveillance voulue, entre la négligence et la trahison. Vous êtes un traître, Sir Thomas, et vous subirez toutes les rigueurs de la loi !

Tuberville haussa les épaules en jetant un regard hostile à Corbett, puis se laissa emmener sans opposer la moindre résistance.

— Que lui arrivera-t-il ? demanda Corbett.

— Il sera jugé, répondit le roi, devant ses pairs et mes juges de Westminster. Les preuves que vous avez accumulées l'enverront à la potence où il sera pendu et écartelé, en guise d'avertissement pour quiconque, dans mon royaume, oserait seulement penser à la trahison ! Il le mérite, ne serait-ce que pour Waterton, ajouta amèrement le monarque. C'était rusé, très rusé, de la part de de Craon, que de faire retomber les soupçons sur lui.

Il jeta un coup d'œil perçant sur Corbett.

— Avez-vous toujours eu la conviction que Waterton était innocent ?

— Oui, je pense que je l'ai eue dès le début, répondit posément le clerc. Une intuition qui se confirma quand je rencontrai la fille de Richemont à Paris, mais, en fait, c'est de Craon qui m'a mis sur la piste. J'ai observé son visage ce jour-là, au grand Conseil, quand votre frère annonça que nous avions démasqué et arrêté le traître. J'ai vu un éclair de joie passer dans ses yeux et son visage s'éclaircir. Il savait que nous n'avions pas arrêté le bon coupable et il s'est trahi. Lors de l'ambassade de Lancastre en France, il a constamment essayé de me fourvoyer en comblant Waterton de faveurs, pour éveiller mes soupçons.

— Mais de Craon a tenté de vous tuer, à Paris !

— Toujours pour faire porter les soupçons sur Waterton ! Et ce fut la même chose pour le sceau du roi de France placé dans une des sacoches de la Chancellerie : c'est de Craon qui l'y a mis, et c'est encore lui qui a transmis tous ces mensonges à ses alliés écossais dans l'espoir qu'ils nous seraient livrés.

Le roi hocha la tête et contempla une rose épanouie. Il pouvait à peine croire ce qu'il avait vu et entendu. Tuberville, un traître ! Et un traître aussi surnois ! Dieu seul sait, pensa le roi, ce qu'allait révéler un examen approfondi de ses lettres. Pas étonnant que les rebelles écossais et gallois l'eussent défié avec tant d'arrogance ! Il jeta un regard furieux sur la rose en pensant à sa vengeance.

Corbett rompit le silence en mettant genou à terre devant le monarque.

— Sire, dit-il, vous m'aviez promis que si je débusquais le traître, je pourrais demander tout ce que je voudrais dans votre royaume.

Édouard lui lança un coup d'oeil malicieux :

— J'étais en colère, alors, Messire Corbett. Et il n'est guère courtois de rappeler à un prince ses propres paroles prononcées dans le feu de l'action.

Corbett sourit faiblement.

— Le psaume dit : « Ne mettez pas votre confiance dans les princes ! » En est-ce l'illustration, Sire ?

Le roi rit doucement.

— Non, non, Hugh ! Je tiens toujours parole.

— Dans ce cas, reprit Corbett, je désirerais deux choses ! D'abord que le châtiment de Tuberville soit commué en une simple pendaison, que lui soient épargnés l'écartèlement et le démembrement ! Ces tortures ne sont pas exigées par la loi.

Le roi leva les yeux vers le ciel bleu.

— Demande accordée ! dit-il sèchement. Et l'autre ?

— Lord Morgan au pays de Galles...

— Lord Morgan, l'interrompt brutalement Édouard, a déjà subi mon courroux ! J'ai donné l'ordre à mes troupes des châteaux de Caernavon et Caerphilly de marcher sur ses terres et la région environnante. Je doute fort que ce Gallois m'inquiète à nouveau.

— Il ne s'agit pas de Lord Morgan lui-même, s'empressa de préciser Corbett, mais de sa nièce, Lady Maeve.

Édouard lui jeta un regard vif avant de rire à gorge déployée :

— C'est étrange, Hugh, que vous me parliez d'elle, car nous avons reçu un message de Lord Morgan, accompagné d'une lettre de sa nièce. Il se soumet humblement à nos exigences et nous demande de lui pardonner les erreurs ou les fautes qu'il a pu commettre. Bien sûr, j'accéderai à sa requête après un certain délai. Quant au message de Lady Maeve, il était beaucoup plus simple. Elle nous priait de vous donner cela.

Et le roi sortit de son aumônière la bague que Corbett avait vue, pour la dernière fois, dans la paume de Maeve sur la plage de Neath.

Il la laissa tomber dans la main tendue de Corbett et sourit en voyant la déception évidente de son émissaire.

— Oh ! il y avait également une lettre. Lady Maeve joignait ses prières à celles de son oncle pour demander ma clémence, ajoutant en post-scriptum qu'elle vous envoyait cette bague avec l'espoir que vous reviendriez en personne la lui rapporter pour qu'elle la garde à jamais.

Corbett se contenta d'esquisser un sourire bien que la joie dansât dans son coeur. Toujours genou en terre, il prit la main du roi et baisa

sa bague.

— Ai-je votre permission, Sire ?

— Bien sûr ! dit le roi. À condition que vous soyez de retour pour le procès de Tuberville.

La cour du palais de Westminster était bondée en cette froide matinée d'octobre. Les gens se pressaient autour de l'estrade imposante comme s'ils voulaient tous se réchauffer au feu de l'énorme brasero noir. Corbett était présent, Ranulf à ses côtés, comme était là toute la noblesse de Londres, les seigneurs et les dames dans leurs habits de soie et leurs plus beaux atours. Corbett était venu à la demande expresse du roi. Il n'aimait pas les exécutions, mais pensait qu'il était de son devoir, aussi pénible fût-il, d'assister au point final de cette affaire.

Tuberville avait été jugé devant une commission spéciale des Prisons. Il avait confessé tous ses crimes et la sentence avait été rendue par le Chef Juge Roger de Brabazon, le juge principal du Banc du Roi. Mais le souverain avait tenu parole : la sentence avait été commuée en simple pendaison. Contrairement à ce qu'avait subi récemment le prince gallois David, Tuberville n'aurait pas à souffrir la déchéance d'être éventré, brûlé, décapité et écartelé.

Après le procès, Tuberville avait été enfermé à la Tour et, tôt en cette sombre matinée d'octobre, avait été amené à Westminster, monté sur une haridelle, les pieds liés sous le ventre de la bête, les mains attachées devant lui. Six bourreaux l'accompagnaient, déguisés en démons. L'un d'eux tenait la longe du cheval, un autre la corde qui pendrait le chevalier et les autres le couvraient de quolibets et d'invectives. Tuberville, en grande tenue de chevalier, avait d'abord été conduit à Westminster Hall pour y entendre lecture de son jugement et devait, à présent, être dégradé avant l'exécution de la sentence.

Juste devant le grand portail de Westminster Hall, on avait érigé une estrade où siégeaient les juges ; près d'eux, souillé de poix et de crottin, l'écu de Tuberville était suspendu à l'envers à un poteau grossièrement taillé.

Il y eut une sonnerie stridente de trompettes. Le grand portail s'ouvrit ; encadré par les hérauts, Tuberville sortit, revêtu de son armure et portant ses ordres de chevalerie. Des prêtres prirent place de chaque côté de l'estrade en entonnant la prière des morts. À la fin de chaque verset, les hérauts, en commençant par le casque, lui ôtaient une pièce d'armure. À la fin il ne fut plus revêtu que d'un pagne. Son écu renversé fut alors décroché et brisé en trois morceaux et un bol d'eau croupie mêlée à de l'urine animale lui fut vidé sur la tête.

Le cérémonial achevé, la foule laissa échapper un long soupir,

puis lança pierres et insultes au condamné, pendant que les bourreaux se mettaient à l'oeuvre. Tuberville fut jeté au sol et ligoté sur des peaux de boeuf cousues ensemble, que six chevaux allaient traîner de Westminster à la grande canalisation de Cheapside puis jusqu'au gibet des Elms à Smithfield. Corbett se réjouissait de ce que le roi n'eût pas décrété la confiscation de ses biens, car ainsi les fils du chevalier seraient autorisés à hériter du domaine et ne souffriraient pas pour les péchés de leur père. Cela le reconfortait d'autant plus que Tuberville avait accepté, avec une tranquille dignité, toutes les insultes et indignités dont il était l'objet. Il fut lié sur les peaux de boeuf, le corps déjà meurtri et blessé par les pierres ; puis Corbett ferma les yeux quand le bourreau frappa la croupe d'un des chevaux, et que la macabre procession, précédée des bourreaux, s'ébranla en direction du lieu de l'exécution, suivie par une foule hurlante et amusée.

Corbett savait comment cela finirait. Il regarda le ciel qui s'assombrissait, les nuages qui accouraient sur la Tamise. Tuberville serait traîné à la potence et pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. Son corps serait alors bardé de chaînes et exposé dans quelque lieu public, en guise d'avertissement pour tous ceux que tenterait le crime de haute trahison. Corbett n'avait pas en lui assez de cruauté pour se délecter du spectacle de son agonie. Il préféra faire demi-tour, se réjouissant à la pensée que Maeve serait bientôt à Londres. Son oncle devait venir personnellement dans la capitale pour faire la paix avec le roi. Il avait écrit à ce dernier qu'il serait en Angleterre pour la Toussaint, au début de novembre. Maeve l'accompagnerait. Corbett récita doucement un *Miserere* pour l'âme de Tuberville qui s'envolerait bientôt vers Dieu. Puis il pria aussi pour lui-même, pour que Maeve pût faire fondre l'hiver de son coeur.

- {1} Édouard d'Angleterre (1239-1307) régna de 1272 à 1307. Le roman se passe en 1296. (N.d.T.)
- {2} Philippe IV le Bel (1268-1314) régna de 1285 à 1314. (N.d.T.)
- {3} Casques simples des XIII^e et XIV^e siècles. (N.d.T.)
- {4} Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)
- {5} Le prince Louis de France, fils de Philippe Auguste, avait débarqué en Angleterre et occupé brièvement Londres en 1216. (N.d.T.)
- {6} *Chief Justiciar* : Chef-Juge, équivalent du ministre de la Justice sous Édouard I^{er}. Les *Justiciars* étaient des délégués de l'État, exerçant un pouvoir administratif et judiciaire sous les Normands et les Plantagenêts. (N.d.T.)
- {7} Voir *Satan à St-Mary-le-Bow*. (N.d.T.)
- {8} Voir *La Couronne dans les ténèbres*. (N.d.T.)
- {9} Voir *Satan à St-Mary-le-Bow*. (N.d.T.)
- {10} Pièce d'armure recouvrant les jambes. (N.d.T.)
- {11} Lanières de cuir retenant les oiseaux de proie. (N.d.T.)
- {12} Voir *La Couronne dans les ténèbres*. (N.d.T.)
- {13} Isabelle de France, fille de Philippe IV et de Jeanne de Navarre (1292-1358). Elle épousera Édouard II en 1309. (N.d.T.)

Table of Contents

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII